

Gen. Sib

The University of Chicago
Libraries



GIFT OF



L'ABBÉ QUÉANT

~~~~~  
GERBERT

OU

SYLVESTRE II

ET LE SIÈCLE DE FER



PARIS

JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE

15, RUE DE TOURNON, 15

—  
1868



GERBERT

ou

SYLVESTRE II

---

IMPRIMERIE L. TOINON ET C<sup>e</sup>, A SAINT-GERMAIN.

---

GERBERT  
OU  
SYLVESTRE II

PREMIER PAPE FRANÇAIS

ET LE SIÈCLE DE FER

PAR  
*Constant*  
L'abbé QUÉANT



*Gift*

PARIS  
JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE  
15, RUE DE TOURNON.

—  
1868

Droits de propriété et de traduction réservés.



Y 1000 311  
70

8319A 801 000000

BX 1158

Q 3

## INTRODUCTION

## I

Il est un nom qui, depuis neuf siècles, apparaît, dans l'histoire, environné d'une sorte d'auréole magique et légendaire ; c'est le nom d'un moine qui, sorti de la condition la plus humble, s'est élevé rapidement aux plus hautes dignités, a pris part aux affaires politiques les plus importantes de son temps, et est enfin parvenu au pontificat suprême. Ce moine c'est Gerbert dont nous entreprenons d'esquisser la vie.

Cet homme, le plus étonnant de son siècle, par l'étendue de ses connaissances en chimie, en mécanique et dans les diverses branches des mathématiques, et par sa supériorité dans les sciences divines et humaines, frappa tellement l'esprit de ses contemporains que

ses ennemis l'accusèrent de magie et prétendirent qu'il n'était parvenu au trône pontifical qu'avec le secours du démon. Ces bruits prirent tant de consistance, après sa mort, qu'il se forma comme une merveilleuse légende ; Gerbert, devenu Sylvestre II, ne fut plus un pape vertueux et véritable, ce fut un magicien extraordinaire dont on ne prononçait le nom qu'avec une terreur superstitieuse. Le récit suivant, qui a été écrit au XII<sup>e</sup> siècle, donnera une idée des contes inventés à son sujet.

Gerbert, élevé dans le monastère de Fleury, par ambition ou par dégoût de la vie monacale, aurait quitté secrètement le couvent, pendant la nuit, et se serait enfui en Espagne pour y apprendre les secrets de la magie<sup>1</sup>. Outre les sciences permises, l'arithmétique et la géométrie, et même l'astrologie, dont il ac-

1. « De hoc sane Joanne, qui et Gerbertus dictus est, non absurdum erit, ut opinor, si litteris mandemus, quæ per omnium ora volitant. Ex Galliâ natus monachus à puero apud Floriacum adlevit, moxque cum pythagoricum Bivium attigisset sive tœdio monachatus, sive gloriæ cupiditate captus nocte profugit Hispaniam, animo præcipue intendens, ut astrologiam et cæteras id genus artes à Sarracenis addisceret, etc.... » (Guillaume de Malmesbury, *de Reg. angl.*, l. II, ch. x; Bouquet, X, 244, 245.)

quit la connaissance, il apprit ce que signifient le chant et le vol des oiseaux, la manière d'évoquer les apparitions infernales, et les autres inventions, funestes ou salutaires, qu'a produites la curiosité humaine. En peu de temps il surpassa tous les maîtres, à l'exception d'un seul vieux sage, qui possédait un livre des nombres (*Abacum*), qui lui assurait la supériorité sur tous ses rivaux<sup>1</sup>. Ce fut en vain que Gerbert employa l'or et les prières pour arriver à la possession du précieux talisman, le vieillard était inexorable. Alors Gerbert résolut de s'emparer de force de ce trésor.

Avec l'aide de la fille du vieillard, dont il

1. « Vicit scientia Ptolemæum in astrolabio, Alkindum in astrorum interstitio, Julium Firmicum in fato. Ibi (in Hispaniâ) quid cantus et volatus avium portendit, didicit. Ibi excire tenues ex inferno figuras : ibi postremo quidquid vel noxium vel salubre curiositas humana deprehendit. Nam de licitis artibus, arithmetica, musica, geometria nihil attinet dicere, quos ita exhibet, ut inferiores ingenio suo ostenderet, et magna industria revocaret in Galliam, omnino ibi jampridem obsoletas. Abacum certe primus à Sarra-cenis rapiens, regulas dedit, quæ sudantibus abacistis vix intelliguntur, etc.... » (Guillaume de Malmesbury, *H. Ang.*, l. II, 64-65, cité par Fabricius dans sa *Biblioth. de moyenne et basse latinité*, t. III, p. 44; Wallisius, cap. IV *Algebræ suæ*, t. II, app., p. 16 et seq.)

avait gagné l'amour, il retira de nuit le livre de dessous le coussin sur lequel le propriétaire dormait, et prit la fuite. Le sage, à son réveil, ayant découvert le vol, lut dans les étoiles où se trouvait le coupable et se mit à sa poursuite ; mais heureusement celui-ci s'aperçut, par le même art, de la poursuite et se tint suspendu par les pieds et par les mains, sous un pont, si bien qu'il n'était ni sur la terre ni dans l'eau. Ainsi la science de l'Arabe fut mise en défaut et Gerbert put continuer tranquillement sa route, si ce n'est que pour traverser la mer il fut obligé d'engager son âme au démon.

Depuis ce moment tout lui réussit à souhait. Il devint archevêque à Reims et à Ravenne, et pape à Rome. Il éclipsa même la magie des siècles passés. Ainsi il y avait près de Rome, sur le champ de Mars, une statue de fer ou d'airain, qui tenait l'index de la main droite étendu, et qui portait écrit sur la tête : *hic percute !* (frappe ici). Déjà plusieurs personnes avaient frappé sur la tête de la statue sans avoir jamais découvert la moindre trace d'un trésor. Mais Gerbert de-

vina le sens de l'énigme, et au moment où le soleil se trouvait perpendiculairement au-dessus de la tête de la statue, il observa l'endroit où tombait l'ombre de l'index, y enfonça un pieu, et s'y rendit de nuit, accompagné d'un page et muni d'une lumière. Après les conjurations ordinaires, la terre s'entr'ouvrit et laissa voir un large chemin conduisant dans l'abîme. Ils y descendirent et virent un château d'or massif. Les murs, les toits, les meubles, les chevaliers répandus dans les galeries, le roi et la reine, tout était d'or. Dans la partie la plus reculée était une salle au milieu de laquelle il y avait sur un bouclier une escarboucle, dont la lumière rayonnante pénétrait partout, et à l'un des bouts se trouvait un jeune garçon d'or comme tout le reste, qui tenait un arc bandé, armé d'une flèche. Mais il n'était permis que de regarder tous ces trésors et non pas de se les approprier ; car dès qu'ils faisaient mine de vouloir en prendre quelque chose, aussitôt il s'élevait une rumeur et les chevaliers faisaient retentir le bruit de leurs armes. A la fin, le page ne pouvant plus résister à la cupidité, empocha

un petit couteau, dans l'espérance que le vol d'une pareille bagatelle resterait inaperçu ; mais à l'instant même la flèche, partie de l'arc de l'enfant, vint frapper l'escarboucle dont elle éteignit la lumière ; soudain les guerriers se levèrent et se disposèrent à l'attaque, et si Dieu n'avait inspiré au page de jeter le couteau, c'en était fait de sa vie et de celle de Gerbert. Mais de cette manière, après de pénibles efforts et à l'aide de la lumière qu'ils avaient apportée, ils regagnèrent heureusement l'issue.

Gerbert coula aussi, sous une certaine constellation, c'est-à-dire quand toutes les planètes sont à l'entrée de leurs cases, une tête qui répondait à ses questions par oui et non et qui lui prédisait l'avenir<sup>1</sup>. Lui ayant demandé s'il vivrait jusqu'à ce qu'il eût dit

1. « De Gerberti fama dispersit, fudisse sibi statuæ caput certa inspectione siderum, cum videlicet omnes planetæ exordia cursus sui nuditarentur, quod nonnisi interrogatum loqueretur, sed verum vel affirmative vel negative pronuntiaret. Verbi gratia, cum diceret Gerbertus: ero apostolicus? responderet statua, — Etiam. — Moriar antequam cantem missam in Jerusalem? Non. Quo illum ambiguo deceptum ferunt, ut nihil excogitaret pœnitentiæ, qui animo blandiretur suo de longo tempore vitæ, etc.... » (Guillaume de Malmesbury, *de Reg. Angl.*, l. II, ch. x; Bouquet, X, 244, 245.)

la messe à Jérusalem, et ayant reçu une réponse affirmative, il vécut sans crainte, pensant bien ne jamais faire de pèlerinage à la ville sainte. Mais il y a à Rome une église appelée de ce nom, où le pape célèbre la messe les trois dimanches où il est dit : *Statio in Jerusalem*. Lors donc que Sylvestre y officia, il fut atteint d'une indisposition, et s'apercevant que son heure était venue, il convoqua les cardinaux et d'autres ecclésiastiques, confessa tous ses péchés, fit pénitence et ordonna que l'on hachât son corps, afin de détruire les membres qu'il avait engagés et employés au service du démon, puis qu'on le plaçât sur un chariot attelé de deux bœufs, et qu'on l'enterrât à l'endroit où s'arrêteraient les animaux, ce qui eut lieu à l'entrée de l'église de Latran. On ajoute encore que lorsqu'un pape devait mourir, sa tombe suintait tellement qu'il se formait une flaque d'eau, et qu'elle ne devenait qu'humide à la mort d'un cardinal <sup>1</sup>.

1. « Hujus vero nunc antistitis sepulcrum fertur tale indicium de romani pontificis morte conferre, ut paululum antequam ipsius instet finis, tantam de se humoris inundantiam effundat, ut in circuitu sui luteum faciat. Si verò cardinalis aliquis vel persona



La profondeur du génie de Gerbert peut seule nous expliquer ces bruits singuliers que l'ignorance et la crédulité ont répandus sur son compte <sup>1</sup>. « On comprend, dit Axinger, les accusations de magie et de commerce avec les esprits infernaux que l'on a fait peser sur la mémoire de cet illustre pontife, trop grand

quælibet magna in cœtu clericorum summæ sedis migrare per mortem debet, super se sepulcrum tantum aquæ emittat, ut irrigari videatur. Hæc de præfato Gerberto papa ab aliis audiui ; utrum vero sint subnixa veritati lectoris arbitrio inquirenda derelinquo. » (*Chron. Guillelmi Godelli*, l. II; Bouquet, X, p. 260.)

1. « Occasionem dedit fingendi ipsum magicis artibus deditum fuisse, dit Noël Alexandre (sæculum x, p. 36), summa ejus in mathematicis peritia, in novis horologiis aliisque machinis excogitandis acerrimum ingenium, in perficiendis industria, quæ rudi sæculo, ineruditis hominibus, absque familiari genio et dæmonis ope fieri non posse videbantur. Rumorem ineptum auxit summa ejus felicitas, quod nempe vir ignobilis, ex clauastro ad aulam penetrasset, quod facile se insinuasset in amicitiam principum, quod archiepiscopatus duos Galliæ et Italiæ primarios obtinuisset, ac demum ad sedem pontificiam esset proventus. Hæc vulgariter ficta (ut Willelmi Malmersburiensis verbis utamur) eo quod soleat populus litteratorum famam lædere, dicens illum loqui cum dæmone, quem in aliquo viderit excellentem opere. Unde Boëtius in libro de consolatione philosophiæ queritur propter studium sapientiæ se de talibus notatum, quasi conscientiam suam sacrilegio polluisset ob ambitum dignitatis. « Non conveniebat, inquit, vilissimorum me spirituum præsidia captare, quem tu in hanc excellentiam componebas, ut consimilem Deo faceres. Atqui hoc ipso videmur affines maleficio, quod tuis imbuti disciplinis, tuis instituti moribus sumus. »

Roger Bacon, Albert le Grand et d'autres grands hommes ont eu à subir les mêmes accusations.

pour pouvoir être compris par ceux qui mesurent tout à l'exiguité de leur entendement. Être méconnu de ses semblables, c'est d'ailleurs le sort des hommes que leur génie et leurs talents élèvent au-dessus du vulgaire ; on blasphème ce que l'on ne saurait ni comprendre ni atteindre. »

## II

Il est facile, sans doute, de découvrir la cause de ces imputations odieuses et mensongères : toutefois il est intéressant d'en rechercher l'origine, d'en suivre le développement à travers les âges. On verra quels faibles commencements, quels bruits incertains ont donné naissance à des idées devenues peu à peu des croyances, dont personne ne doute, des faits dont on rapporte les moindres détails.

Les contemporains d'abord ne parlent de Gerbert qu'avec éloge et relèvent même ses

éminentes qualités <sup>1</sup>. Ceux qui viennent quelque temps après rappellent seulement, d'un air mystérieux, que Gerbert a puisé sa science en Espagne chez les Sarrasins. Benzon lui-

1. Richer, *Chron.* « Ab ipsâ divinitate directus est Gerbertus magni ingenii ac eloquii. »

« Erat is natus de occiduis regionibus, a puero liberali arte nutritus, et ad ultimum Remensem urbem ad regendum justè promotus. Optime callebat astrorum cursus discernere, et contemporales suos variæ artis notitia superare. » (Ditmar de Mersbourg, l. VI, cité par Noël Alexandre, sæc. x.)

« Domno Gerberto est datus, dit Helgald de Fleury (in vita Roberti regis) qui eum sufficienter liberalibus instrueret disciplinis, ut in omnibus Deo omnipotenti complaceret virtutibus almis. Factumque est : is quippe Gerbertus pro maximo suæ sapientiæ merito, quæ toto radiabat in mundo, donativo regis Hugonis munere, pontificium adeptus remense non multis annis illud adornavit splendide in his quæ forent necessaria sanctæ Ecclesiæ. Eo namque derelicto Ravennatum factus est rector ab Ottone III. De quo ad apostolatam Petri apostoli sanctissimi festinus conscendens multo in eo virtutum operatus est insignia, et præcipue in eleemosyna sancta quam fortiter tenuit, dum fideliter vixit. Inter cætera de se lætus et hilaris ita in R littera lusit :

Scandit ab R Gerbertus in R post papa vicens R.

Hoc aperte demonstrans quod hi tres episcopatus honores quos professione regularis vitæ patris Benedicti monachus factus suscepit, rexit et tenuit, hujus R litteræ signo in capite sunt declarati. In adiscendis vero artibus hic vir Dei humillimus, dominum Ingonem collegam habuit, quem abbatiæ S. Martini Massiacensis remuneratum, post abbatiæ S. Germani Parisiensis inditum seculo reddidit, ut decebat tantum virum. » (Cité par Noël Alexandre, sæcul. x; Duchesne, IV, p. 63.)

« Gerbertus ab imperatore papa Romanorum sublimatus est obtentu philosophiæ. » (Ademar, *Chron.* Bouquet, X, p. 146.)

« Accersens imperator Gerbertum Ravennæ archiepiscopum, con-

même, quoique ennemi de Rome, ne parle de Gerbert que comme d'un philosophe qui a obtenu la papauté en récompense de sa pénétration d'esprit <sup>1</sup>.

D'après Masson <sup>2</sup>, tous ces bruits ont eu leur source première dans les imputations calomnieuses du cardinal schismatique Bennon, qui, pour décrier le saint et grand pape Grégoire VII, tenta, par les plus grossières calomnies, de décrier ses plus illustres prédécesseurs, notamment Sylvestre II<sup>3</sup>. Hugues

stituit illum principalem Romanorum pontificem. Isque Gerbertus oriundus à Galliis extitit minorum etiam gerens prosapiam, sed tamen ingenio acerrimus, artiumque liberalium studiis plenissime instructus. Proinde Remorum etiam a rege Francorum Hugone fuerat constitutus. Sed quoniam valde erat acer ac providus, intelligens Arnulphum ejusdem urbis archiepiscopum, quo vivente ordinatus fuerat ex consensu ejusdem regis, niti in pristinam reformari sedem, caute iter arripiens ad prædictum devenit Ottonem qui satis honorifice ab eodem susceptus, quem etiam statim Ravennæ, inde vero Romanæ sedis sublimavit Pontificem.» (Raoul Glaber, *Histor.*, l. I, cité par Noël Alexandre, sæcul. x.)

1. I, cité par Noël Alexandre, sæcul. x.)

1. Benzonis, episc. Albiensis, panegyricus.

2. Vita Sylv. II, in app. ad ejus epistolas. Papyre Masson.

3. *Hist. litt. de la France*, t. VI; Ceillier, t. XIX.

Noël Alexandre accuse aussi Bennon d'être le premier auteur des calomnies contre Gerbert: « Ipsam Hispali artes magicas et necromanciam didicisse, dæmonem familiarem habuisse, etiam ex quo fuit pontifex ipsum consuluisse de duratione vitæ suæ, ab eoque responsum tulisse quod ante moriturus non esset quam missam celebrasset in Jerusalem et alia absurda et inepta, Benno pseudocardinalis et schismaticus auctor commentus est et scriptis mandavit.

de Flavigny et Sigebert de Gembloux, vers la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, y ajoutent quelque circonstance fabuleuse.

Hugues raconte que Gerbert aurait été chassé du couvent à cause de son orgueil, et il donne à entendre que c'était par des prestiges qu'il s'était procuré la dignité épiscopale à Reims et à Ravenne <sup>1</sup>.

Sigebert insinue que Gerbert ne serait pas arrivé, par une bonne porte, au siège pontifical; quelques-uns l'accusent de magie noire. Il serait mort aussi d'une manière

Quam fabulam in commentarios suos retulere Sigebertus ad annum 998, quamvis de eâ dubitanter loquatur; Martinus Polonus, sanctus Antoninus, t. II, *Chron.*, t. V, 16, § 48; Vincentius Bellovacensis, lib. XXIV, cap. LXXXVIII; Wernerus Kolehink in fasciculo temporum; Willelmus Malmesburiensis, l. II, *de gestis Rerum Anglor.*, cap. x; Centuriatores Magdeburgenses, et Platina, lib. *de Vitis pontificum*, in Sylvestro II. Verum istud schismatici auctoris commentum, quod historici nimis creduli et minus accurati exceperunt, coævi scriptores destruunt, cum laudibus exornant Gerbertum seu Sylvestrum II et ejus eximia prædicant merita. » (Natalis Alexander, sæculum x.)

1. « Gerbertus in primo puer in monasterio Sancti Geraldî nutritus, sed pro morum insolentia expulsus, postmodum et de archiepiscopatu pulsus ad Ottonem imperatorem se contulit.... Dejecto Arnulpho pontifice, in Remensem archiepiscopum se quibusdam præstigiis promoveri fecit. Inde postmodum papa constitutus et Sylvester dictus est. » (Hugues de Flavigny, *Chron. Virdunense*, p. 205, 157, 158.)

extraordinaire, foudroyé, dit-on, par le démon. Et ce serait pour cela qu'on ne ferait point mention de lui dans la série des papes et qu'à sa place on mettrait le nom d'Agapite <sup>1</sup>.

Suivant Ordéric Vital, Gerbert, étant encore écolâtre, aurait eu des entretiens avec un démon qu'il aurait consulté sur son avenir et lui aurait répondu ce vers donné autrement par Helgald de Fleury, ainsi que nous l'avons vu :

*Transit ab R Gerbertus in R; post papa viget R <sup>2</sup>.]*

1. « Anno D.C.C.C.X.C.V. Gerbertus, qui et Sylvester romanæ Ecclesiæ præsidet. Quidam, transito Sylvestro, Apapitum papam hoc in loco ponunt, quod non otiose factum esse creditur. Quia enim is Sylvester non per ostium intrasse dicitur (quippe qui a quibusdam etiam nigromantiæ arguitur, de morte quoque ejus non recte tractatur, à diabolo enim percussus dicitur obiisse; quam rem in medio relinquimus) à numero paparum exclusus videtur. » (Sigebert de Gembloux, *Chron.*; Bouquet, collect. x, 216, 217.)

Sigebert ici évidemment confond Gerbert pape en 999 avec l'antipape Jean de Plaisance, nommé aussi Philagate, qui du vivant même de Grégoire V fut opposé à ce dernier pendant quelques années par Crescentius, et qui avait été autrefois au service des Othons.

Comparez *Chron. Fossæ novæ* dans Ughelli, I, 460, où Jean « qui decem menses regnabat » est placé entre Grégoire V et Sylvestre II. Guillaume de Malmesbury donne toujours à Gerbert le prénom de Jean.

2. « Annoque dominicæ incarnationis 999 Sylvester papa sublimatus est. Fertur de illo, quo dum scholasticus esset, cum dæ-

Enfin Guillaume de Malmesbury, qui avait un talent particulier pour imaginer, aurait donné à la fable que nous avons racontée sa forme la plus achevée <sup>1</sup>.

Albéric de Trois-Fontaines, vers la fin du XII<sup>e</sup> siècle, répète ce conte mot pour mot et cite même son auteur <sup>2</sup>.

Au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, les faits dont il s'agit, ne rencontrèrent plus d'incrédules, et l'on osa même citer, comme document à l'appui, l'építaphe de Gerbert. Il en est question partout, dans toutes les légendes, dans toutes les chroniques, dans tous les recueils curieux, dans Gerardus Tilburencis, *Otia imperatoria*, dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, dans le chroniqueur Martinus Polonus. Les auteurs postérieurs répétèrent fidèlement les traditions reçues. Platina, Pagi, saint Antoninus,

mone locutus fuerit et quid sibi futurum immineret inquisierit, a quo protinus ambiguum monadicon audivit :

Transit ab R Gerbertus in R; post papa viget R.

Versipellis oraculum tunc quidem ad intelligendum satisfuit obscurum quod tamen postmodum manifeste videmus implétum. • (Orderic Vital, *Chron.*; Bouquet, X, 235.)

1. *De reg. Angl.*, t. II, ch. x.

2. *Chron.* par. 2, p. 37, 38, 41; Bouquet, X, 1286.

et surtout les centuriateurs de Magdebourg, et ceux qui ont écrit dans leur esprit, ne croyaient pas pouvoir employer dans l'accusation des couleurs assez odieuses.

« Ce grand homme, dit Axinger, l'un des centres de la vie intellectuelle de son époque, l'un des foyers auxquels les temps postérieurs ont emprunté la flamme sacrée de la science, avait trouvé jusqu'ici peu de justice auprès de la postérité. Il avait été l'un des plus glorieux pontifes qui se soient assis sur la chaire de saint Pierre ; il avait préparé une ère nouvelle par les grands hommes formés à son école et devenus tous d'intrépides soutiens de l'Église catholique ; il avait lui-même puisé dans les cloîtres les éléments de la science que, plus tard, son génie fit fructifier ; tout ce qu'il y avait en lui de noblesse, de grandeur, de savoir, de vertus, il en avait été redevable à la foi catholique, à la hiérarchie sainte dont Rome est l'invariable fondement ; en fallait-il davantage pour livrer Gerbert à l'oubli et aux tristes préventions des écoles incrédules auxquelles la réforme a donné naissance ? »



Trithemius lui-même n'a cru ni nécessaire ni à propos de décider si Gerbert avait ou non fait un pacte avec les esprits infernaux <sup>1</sup>.

Cependant Naudeus <sup>2</sup> et Kœhler <sup>3</sup> ont jugé opportune une justification formelle de Gerbert. Abraham Bzovius, dominicain, maître du sacré palais, emprunta aux temps antérieurs l'apologie d'un ancien poète <sup>4</sup>.

1. « Hic est papa Sylvester, qui a plerisque facti foederis cum dæmonibus arguitur, cujus rei nos ferre sententiam nec volumus, nec debemus. » Trithemius, *Chron.*, Hirsang ad Basil., 1559, p. 52, 53.)

2. A La Haye, 1655, 8.

3. Altorf, 1780, 4, Kœlerii Jo. David dissertatio qua eximius in medio ævo philosophus Gerbertus primò Remorum, dein Ravenatuum archiepiscopus, postea romanus pontifex Sylvester II injuriis tam veterum quam recentiorum scriptorum liberatur.

4. « Sane de hac impostura nihil illius sæculi scriptores, Dithmarus, Helgaldus, Glaber, Lambertus et Hermannus ; quin etiam laudant illum egregie : quos secuti plurimi recentiorum.... Blondus, qui nullum scriptorem affirmare dubitasse observat « Sylvestrum secundum litteris moribusque ornatissimum fuisse, » Horatius Torsellinus, Opmerus et Gaulterus, et Genebrardus, Papius Massonus, Petrus Maturus, soc. Jesu, Dominicus Gravina, Arnoldus Wion, Andreas Dandulus, Sebastianus Verronius, Leonardus Coquéus et alii nonnulli, quibus Sylvester pontifex « ob reconditarum rerum exquisitam scientiam doctissimus » magus falso est habitus ab imperitis ; ex quo horrenda de ejus interitu manaverit fabula.... His accedit Franciscus Joanettus, qui vitas summorum pontificum scripsit, meram agnoscit fabulam, à calumniatoribus ortam, quod de magia, malisque artibus Sylvestro pontifici objicitur, hocque pluribus etiam auctorum legitimis testimoniis firmat, præsertim Albertii Kransii antiquitatum callentissimi, idem

« Ne soyez pas étonnés si la paresse et la crédulité du vulgaire m'ont accusé de magie, parce que je m'appliquais à la science d'Archimède et des leçons de la sagesse. Dans ces temps où c'était une grande gloire que de ne rien savoir, l'ignorance fit de moi un magicien, mais ma tombe publie la piété, la probité et la sainteté de ma vie. »

« Bzovius écrivit dans de bonnes intentions, dit M. Hock, mais sans distinguer suffisamment le bon droit et ce qui est injuste, les idées du siècle et les principes des temps postérieurs, et sans s'être appliqué à l'étude des sources allemandes et françaises. »

ex vetustissimorum scriptorum testimoniis affirmantis. Epitaphium quoque Sylvestro papæ, antiquo ab auctore scriptum, veluti communi quodam sanioris iudicii scriptorum consensu hanc magicis de artibus imposturam, ab hostibus excogitatam, et ab ignaris, et stupidis receptam, isto epigrammate ipsummet pontificem loquentem inducens depellit, quod ex ms. Altempsianæ bibliothecæ de romanis pontificibus codice visum adscribere.

## SILVESTER II PAPA

Ne mirare magnum fatui quod inertia vulgi

Ne (veri minime gnara) fuisse putat,

Archimedis studium quod eram sophiæque secutus

Tum, cum magna fuit gloria scire nihil,

Credebant magicum esse rudes : sed busta loquuntur

Quam pius, integer et relligiosus eram.

(*Sylvestri II vita*, c. 7, p. 25.)

## III

De nos jours, époque de réhabilitation historique, on s'est occupé de l'histoire de Sylvestre II. L'accusation de magie n'a plus été généralement reproduite, au grand désespoir de nos spirites modernes, qui auraient bien voulu faire passer Gerbert comme l'un de leurs principaux et plus glorieux adeptes.

Mais certains faits, certains actes de sa vie ont été par les uns exaltés outre mesure, ou par d'autres singulièrement dépréciés ou même altérés.

Le cardinal Baronius a jugé Gerbert avec une rigueur qui va jusqu'à l'emportement. Ne voyant en lui que l'antagoniste du pape, il s'écrie : « Écoutez la constance avec laquelle cet homme ose affirmer sa souveraine inconstance ; voyez son impudence infinie et sa témérité ; faites attention à son audace et à son arrogance, et demeurez stupéfaits de sa superbe, si du moins les paroles de ce

furieux sont dignes de notre examen, et non de notre mépris. » Il ne trouve à louer dans Gerbert que son indépendance et sa fermeté à défendre les droits de l'Église. C'est ainsi que les erreurs s'accréditent, se perpétuent, et frappent quelquefois dans leur mémoire les hommes les mieux faits pour mériter l'estime et commander l'admiration.

Sismondi, au contraire, est un de ceux qui lui font la plus belle part, mais parce qu'il trouve en lui un adversaire ardent de la papauté, et un intrépide défenseur de ces libertés gallicanes, dont on parle d'autant plus qu'on les comprend moins. Il faut bien reconnaître cependant qu'il se soumit franchement à la décision de l'Église.

Quant à M. Michelet, s'il fait mention de Gerbert, c'est sur ce ton moitié romanesque, moitié sérieux, qui remplace trop souvent, dans son ouvrage, la sévérité que le langage de l'historien ne devrait jamais oublier. « Ce Gerbert, disent-ils, n'était pas moins qu'un magicien, moine à Aurillac, chassé, réfugié à Barcelone ; il se défroque pour aller étudier les lettres et l'algèbre à Cordoue ; de là

à Rome, le grand Othon le fait précepteur de son fils, de son petit-fils ; puis il professé aux fameuses écoles de Reims ; il a pour disciple notre bon roi Robert. Secrétaire et confident de l'archevêque, il le fait déposer, et obtient sa place par l'influence de Hugues Capet. Ce fut une grande chose pour les Capet d'avoir pour eux un tel homme ; s'ils aident à le faire archevêque, il aide à les faire rois. » Il suffit de connaître les faits pour apprécier la valeur d'un tel jugement. Voilà cependant comme des savants, qui se recommandent d'ailleurs par de solides et de brillantes qualités, abusent quelquefois de la science et faussent la vérité.

#### -IV

Un auteur allemand, M. Hock, a fait sur Gerbert un ouvrage précieux pour les recherches auxquelles il s'est livré, et pour l'impartialité avec laquelle, quoique protestant, il a jugé le héros de son histoire. Malheureusement on remarque çà et là des doc-

trines qu'un catholique ne peut admettre. L'histoire de Richer, si intéressante pour la vie de Gerbert, faisait aussi défaut à son biographe d'outre-Rhin, ce qui laisse subsister dans son ouvrage des inexactitudes et des lacunes regrettables. M. l'abbé Axinger, son traducteur, a bien comblé ces lacunes en rapportant le texte latin de Richer et en ajoutant de savantes notes et de judicieux appendices ; mais alors le travail n'a plus l'unité désirable. M. Axinger eût mieux fait, selon nous, de fondre le récit de son devancier avec ses propres découvertes et d'offrir à ses lecteurs un tout homogène<sup>1</sup>.

C'est ce que nous avons essayé de faire nous-même, stimulé par l'appel de la docte Académie de Reims.

Imitant l'abeille diligente qui examine scrupuleusement toutes les fleurs odorantes d'un parterre pour en former un miel délicieux, nous avons parcouru et médité avec soin tout ce que les historiens, anciens et modernes, ont dit pour ou contre Gerbert. La

1. *Hist. de Sylvestre II*, par M. Hock, trad. par M. l'abbé Axinger ; Paris, Débecourt, 1842.

lecture sérieuse et attentive de ses ouvrages et surtout de ses lettres nous a permis de contrôler efficacement le récit de ses biographes. Enfin, après avoir lu et relu pièces et documents de toute nature, nous avons cru pouvoir prononcer, avec connaissance de cause, une sorte de résumé de débats contradictoires.

Nous avons tenu à conserver, autant que possible, ce que les auteurs qui nous ont précédé avaient de bon, nous laissant, toutefois, liberté pleine et entière, dans l'intérêt de l'ordre, de la clarté, de la précision et de la vérité, de refondre à peu près complètement l'ouvrage de l'historien allemand ; de le rectifier, à l'aide de Richer et d'Axinger, et de le compléter avec les documents que nous avons pu trouver nous-même.

Notre travail sera divisé naturellement en trois parties correspondant aux trois phases principales de la vie de Gerbert. Nous l'étudierons successivement comme moine, comme évêque, comme pape.

Nous rendrons compte de ses ouvrages à mesure que nous les lui verrons composer.

Un chapitre préliminaire nous fera connaître la situation politique, religieuse et littéraire de l'Europe au x<sup>e</sup> siècle, pour nous faire mieux saisir l'influence de Gerbert sur son époque, influence que nous ferons ressortir toutes les fois que notre récit nous en fournira l'occasion.

Cependant, dans un chapitre particulier, placé à la fin de l'ouvrage, nous entrerons à ce sujet dans quelques considérations plus générales.

Nous ne sommes pas de ceux qui prétendent que l'histoire doit toujours nous montrer des héros et des demi-dieux dans un sanctuaire où l'admiration seule est admise et où l'on adore de loin. L'histoire, à nos yeux, n'est pas seulement un Panthéon, elle est encore et surtout un enseignement. Les fautes et les erreurs des grands hommes, qui nous ont précédés dans le périlleux pèlerinage de cette vie, doivent nous servir de leçons, aussi bien que leurs belles actions et leurs vertus. Gerbert, lui aussi, a payé son tribut à l'humaine nature; il fit des fautes, nous ne les taisons pas; seulement nous examinerons



si nous pouvons avoir beaucoup de confiance dans les monuments qui nous les font paraître bien grandes. Nous dirons, au reste, comment il sut les réparer.

Heureux serions-nous, si nous pouvions jeter quelque lumière sur cette partie obscure de sa vie, attirer de plus en plus l'attention publique sur l'une des figures les plus imposantes du moyen âge, et hâter ainsi sur cet illustre pontife le jugement définitif de l'impartiale histoire!

---

# GERBERT

OU

## SYLVESTRE II

---

### CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

#### SITUATION DE L'EUROPE AU X<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Avant de tracer la biographie de Gerbert, jetons un regard sur la situation de l'Europe au moment où il vivait; nous pourrons mieux apprécier ainsi l'importance du rôle qu'il a rempli, mieux comprendre son génie et ses vertus. Car l'activité humaine est bien pour quelque chose dans les événements du monde; mais les événements aussi exercent une grande influence sur la direction que prend notre libre activité, sur ce qu'on nomme nos succès et nos revers. Plus, donc, nous connaissons les événements antérieurs, ainsi que les hommes appelés à paraître

sur la scène du monde, plus nous comprendrons aussi les immenses services rendus à l'Église et à la société par celui dont nous devons raconter l'histoire.

## I

La faiblesse toujours croissante des descendants de Charlemagne amena à cette époque une désorganisation sociale comme les annales de l'humanité n'en signalent pas. L'Empire si laborieusement édifié était brisé; les nationalités mal jointes étaient dissoutes; toutes les mauvaises passions, un instant comprimées, avaient fait explosion à la fois. Plus de pouvoirs sociaux, plus de lois protectrices, mais partout l'empire de la violence et de la force brutale. Le sol, abandonné sans défense, était devenu comme une proie que mille petits tyrans, rivaux et ennemis, se disputaient dans des luttes sanglantes. De toutes parts surgissaient des souverainetés indépendantes, et entre ces souverainetés, des guerres acharnées; il semblait qu'une aveugle fureur se fût emparée des hommes.

Méconnaissant ainsi les leçons de Celui qui avait apporté la paix au monde et lui avait prescrit le

pardon des injures, le soutien mutuel et l'amour du prochain en Dieu, la société, retournée en arrière, offrait le désolant spectacle du monde païen. Le vieux droit romain semblait avoir banni à jamais le droit nouveau introduit dans le monde par l'Évangile. Aussi le peuple était-il tombé dans une misère extrême, gémissant sous l'odieuse oppression des seigneurs, et comme conséquence, sans commerce, sans industrie, sans espoir même d'un avenir meilleur ; car tout progrès était arrêté par ces luttes privées sans cesse renaissantes.

## II

Le clergé lui-même, cette lumière vivante du monde, n'avait pas été à l'abri de cette désorganisation contagieuse, de cette fièvre de discorde dont l'air était comme imprégné. Les bénéfices ecclésiastiques étaient mis au pillage, le glaive décidait du sort des évêchés, et tandis que des prélats, oubliant les devoirs sacrés de leur ministère, portaient, sous leurs vêtements sacerdotaux, le cœur d'un soldat et non d'un pasteur, des guerriers, violant la sainteté du sanctuaire, épouvantaient les autels par les habitudes féroces du champ de bataille. La simonie, la licence

des mœurs, la grossièreté sauvage d'une race d'hommes à peine échappés à la barbarie, désolaient l'Église par le spectacle de scandales incessants<sup>1</sup>.

Cependant, pour être juste, nous devons signaler ici les causes pour lesquelles le clergé, dans des circonstances aussi désastreuses, ne fut pas toujours à la hauteur de sa mission. « Les évêques, dit Darras<sup>2</sup>, jusqu'aux vi<sup>e</sup> et vii<sup>e</sup> siècles, n'avaient point été pris parmi les nations barbares. Élus dans les rangs de la société vaincue, façonnés aux études et à la discipline romaine, ils se montraient dignes de leur rôle de civilisateurs et d'apôtres. Mais à partir de cette époque, l'élément barbare fut admis dans les rangs de l'Église. Il y introduisit cet esprit guerrier, cette humeur turbulente, contre lesquels nous avons vu se diriger les efforts des conciles. A cette cause de désordre, vint se joindre la perturbation apportée dans le mode d'élection. Les princes et les souverains temporels s'en arrogèrent le privilège, tout en conservant, en apparence, les formes canoniques, qui voulaient que l'évêque fût choisi par les évêques de la province, le clergé et le peuple de la ville épiscopale.

On vit alors des évêques de quinze ans<sup>3</sup>, porter, sur

1. Chevé, *Histoire des papes*, t. II.

2. *Histoire de l'Église*, t. II, p. 591.

3. Hugues, fils d'Héribert, comte de Vermandois, n'avait même que cinq ans lorsqu'il reçut du roi Raoul l'archevêché de Reims.

le trône épiscopal, la fougue d'une jeunesse emportée, « prélats, dit un auteur contemporain, auxquels il eût fallu la férule d'un précepteur, au lieu de la crosse pontificale. » Les richesses du clergé et le rang de seigneurs qu'elles donnaient aux évêques, fournissaient encore une occasion d'abus. Tant il est vrai que les meilleures choses ont leur côté désastreux ! Les évêques oublièrent trop souvent leur mission divine de pasteurs des âmes, pour ne songer qu'à leur rôle de grands vassaux et de seigneurs suzerains. La décadence des études et l'oubli des saints canons qui en étaient la suite, augmentèrent encore les calamités. »

Remarquons-le encore, si les mœurs du clergé ne répondirent pas toujours à la sainteté de sa mission, s'il se mêla quelquefois passionnément à d'ardentes querelles, il ne cessa pas pour cela d'être l'instituteur des peuples, d'être leur seul refuge contre la force brutale. Ses vices, d'ailleurs, étaient ceux de l'époque ; on en eût trouvé de plus nombreux partout ailleurs, et nulle part on n'eût trouvé autant de vertus.

### III

Pour comble de malheurs l'auguste siège de Rome semblait, lui-même chanceler sur ses inébranlables

fondements et n'avait pas assez de stabilité ni d'influence pour remédier à ce triste état de choses. Aucune époque dans l'histoire, n'est aussi profondément douloureuse que celle comprise entre Benoît IV et Sylvestre II. On ne voit plus alors les papes triompher par le martyre, comme sous les empereurs romains, ni régner par leurs vertus, comme sous les empereurs grecs et les successeurs de Charlemagne. Sainteté, dignité, puissance, tout leur échappe, tout jusqu'au gouvernement de Rome usurpé par des factieux.

L'absence d'un pouvoir impérial, fort et respecté, laissait les papes sans défense, livrés aux brutales entreprises des ducs de Toscane et des seigneurs italiens, qui se disputaient l'influence à Rome. L'autorité des souverains pontifes, violentée par ces princes sanguinaires et cruels, ne s'exerçait plus avec indépendance, vigueur et liberté.

Le saint-siège perdit la plus grande partie de ses possessions territoriales. Les seigneurs auxquels les papes avaient inféodé ces possessions pour en tirer parti, s'étaient aussi rendus peu à peu indépendants et quelques-uns étaient devenus, par leur turbulente ambition, de véritables fléaux pour l'Italie et pour Rome. Dans cette déplorable situation, la papauté tomba dans une honteuse servitude, que lui imposèrent, pendant près de soixante ans, trois femmes

célèbres par leur beauté et leurs excès, Théodora et ses deux filles Théodora et Marozia. La liberté fut bannie des élections et remplacée par la tyrannie; on n'y garda plus aucune forme canonique. Les intérêts mondains et non ceux de l'Église décidèrent des choix. La chaire majestueuse des pasteurs qui avait fait si longtemps la gloire de Rome, fut brisée. Leur règne, souvent abrégé par des morts violentes, n'avait qu'une durée trop éphémère pour qu'il pût suffire à de grandes choses. Alors commença cette série d'indignes pontifes qui déshonorèrent la chaire de saint Pierre et mirent l'Église en péril <sup>1</sup>. Et cependant le signe divin brille toujours au front du successeur de saint Pierre! Cet homme, qui semble vouloir prouver par ses crimes la divinité d'une religion qui se perpétue par lui et comme malgré lui, est toujours entouré d'une auréole que les saints eux-mêmes respectent. C'est que la doctrine qu'il prêche est la vérité et la vie; c'est qu'au milieu de toutes les vacillations de notre intelligence, au milieu de ce monde où pas une génération n'est fidèle aux enseignements de la génération qui l'a précédée, chaque pontife, quel qu'il soit, ajoute un anneau à cette chaîne puissante de la tradition, qui, prenant l'homme au sortir des mains de Dieu, le dirige sûre-

1. *Baronii Annales*, ad an. 912; Muratori, *Annali d'Italia*, in-f., t. VIII, ad ann. 960; Sigonio, *Hist. de regno Italiae*, l. VI.



ment à travers les siècles, et contre laquelle viennent se briser tous les efforts de la raison humaine.

« Dieu, dit Axinger<sup>1</sup>, permet cette profonde misère, pour prouver que l'Église n'est point une œuvre humaine, et que si les mortels peuvent quelquefois profaner les choses saintes, rien ne saurait porter atteinte à l'existence de celle qui est bâtie sur le roc, et à laquelle a été promise l'invariable assistance du divin Esprit. Voilà le grave enseignement que nous offre cette période malheureuse ; les hérétiques, au lieu de faire à l'Église un reproche des torts de quelques-uns de ses enfants, devraient bien plutôt y reconnaître le caractère de la céleste origine par laquelle la vérité s'est toujours distinguée de l'erreur. »

Ces taches et ces scandales, suite de la perte de l'indépendance, suite du manque de liberté dans les élections, prouvent encore combien il importe à l'Église et au monde que l'indépendance temporelle vienne sauvegarder l'indépendance spirituelle du souverain pontife.

Toutefois, nous devons dire que si l'Église eut à gémir sur le caractère et les mœurs privées de quelques papes de cette époque, il ne faut pas croire toutes les calomnies qui ont pesé sur eux. « On a exagéré

1. *Hist. de Sylvestre II*, par M. Hock, trad. par Axinger, introd., p. 23.

le mal, dit M. Chanterel<sup>1</sup>, dans des intentions qu'il n'est pas difficile de deviner. Les ennemis de la religion, heureux de rencontrer des scandales sur une chaire qui n'avait présenté que des vertus durant neuf siècles, ont mis en relief quelques personnages qui ont à peine régné pendant quelques années, et ils ont soigneusement passé sous silence les actes des autres papes, qui, pendant cette malheureuse période, se sont montrés dignes du siège pontifical. La haine des ennemis de la papauté était d'ailleurs parfaitement servie; un chroniqueur contemporain, Luitprand, qui n'aimait pas les papes, et qui écrivait des satires au lieu d'écrire de l'histoire, leur a fourni des armes, et des historiens catholiques fort recommandables, manquant de témoignages contraires, acceptèrent trop facilement des jugements dont la source aurait dû leur paraître suspecte. La publication des œuvres de Flodoard, autre chroniqueur contemporain, qui mérite bien plus de confiance, est venue rectifier tous ces faux jugements, et la vérité mieux connue s'est trouvée, comme toujours, favorable à la papauté. De sérieux travaux historiques ont achevé la démonstration et fait justice des accusations de Voltaire, qui ne faisait déjà que copier des écrivains précédents, et que continuent de copier

1. Sylvestre II et le siècle de fer, *Hist. pop. des papes*, préface, p. 7.

ceux qui ne cherchent qu'à combattre l'Église, sans s'inquiéter de savoir s'ils le font par la calomnie ou la vérité. »

Les auteurs protestants du xvi<sup>e</sup> siècle, connus sous le nom de centuriateurs de Magdebourg, n'ont eu garde de jeter le moindre doute sur la véracité de l'évêque de Crémone qui était vendu au parti allemand et qui poursuivait de sa haine ceux qui étaient pour l'indépendance de l'Italie. L'historien protestant Sismondi a suivi les mêmes sources.

Quant à nous, nous dirons avec M. Chantrel<sup>1</sup> que « pendant la première moitié du x<sup>e</sup> siècle nous n'avons trouvé que deux papes répréhensibles sur dix-neuf, et ces deux papes n'ont occupé ensemble la chaire de Saint-Pierre que pendant vingt-deux mois. Pendant la seconde moitié nous n'avons rencontré que Jean XII, sur les mœurs duquel on ne peut encore porter un jugement définitif, et qui, d'ailleurs, malgré sa jeunesse, malgré ses vices, s'il est vrai qu'il en eût, se montra zélé pour la discipline ecclésiastique et pour la propagation de l'Évangile. »

Du reste, il ne faut pas oublier que l'infailibilité des souverains pontifes en matière dogmatique, effet miraculeux de l'assistance divine, n'eut aucunement

1. *Sylvestre II*, p. 202.

à souffrir de leurs vices ou de leurs défauts personnels. La conduite ferme et digne du saint-siège, vis-à-vis des entreprises schismatiques de Photius, et de quelques évêques de France dans l'affaire de la déposition d'Arnould et de l'ordination de Gerbert, a été, nous le verrons, celle d'un pouvoir qui veut faire respecter l'autorité spirituelle dont il est investi. L'unité enfin rétablie récompensa le zèle des papes. La résurrection de l'Empire, dans la personne d'Othon le Grand, fut encore une œuvre de haute politique, accomplie par les papes du x<sup>e</sup> siècle. On le voit, si la papauté partageait le sort de la société, à cette époque de décadence, elle était aussi la première à se relever de cet abaissement universel.

#### IV

Tandis que les mœurs se corrompaient et que les sciences s'étiolaient à Rome, tandis que l'œuvre du christianisme semblait être interrompue dans son centre, de nouveaux barbares entouraient toutes les frontières; les Normands ravageaient l'Occident, les Sarrasins dévastaient le Midi, tandis qu'au Nord et à l'Orient les peuples slaves, frémissant d'impatience, menaçaient de se précipiter à leur tour sur la grande

route, qu'avait ouverte, cinq siècles avant, la terrible épée d'Attila <sup>1</sup>.

Depuis la grande invasion, jamais époque n'avait laissé entrevoir à l'humanité un si sombre avenir; aussi les imaginations, frappées de stupeur, ne pouvant s'expliquer de pareilles calamités, se figuraient que les jours de l'Antechrist étaient arrivés et que la fin du monde était proche.

## V

Au milieu de ce naufrage de toutes choses, les sciences, les lettres qui, pendant un instant, avaient paru renaître, s'étaient évanouies de nouveau. Ces fleurs délicates de la pensée croissent mal au milieu des orages. Hincmar, le dernier représentant de l'école d'Alcuin, était mort. Raban Maur, Eginhard, Paul Diacre, Ratramne, Amalaire, Prudence de Troyes, Usuard, disparaissaient sans laisser de successeurs. Il fallut toute la force du grand archevêque Foulques pour soutenir à Reims une école sous Hacebald de Saint-Amand et sous Remy d'Auxerre, grand pour cette époque par ses connaissances en exégèse, en gram-

1. Chevé, *Hist. des papes*, t. II.

maire, en musique, en liturgie<sup>1</sup>; et ce fut en vain que son illustre successeur, Hervé, établit les règlements les plus sévères, au concile de Torsley, pour arrêter la barbarie et l'ignorance<sup>2</sup>. Toute vie intellectuelle semblait éteinte. Personne ne se trouvait pour relever le sceptre de la science et du goût, de même qu'aucun des héritiers du grand Empereur ne sut tenir, d'une main ferme, le gouvernail du grand Empire. Et si quelques hommes apparaissaient encore çà et là comme de pâles reflets du passé, ils ne servaient qu'à rendre plus sensibles les ténèbres au sein desquelles se débattait le monde. Ce siècle, du moins quant à sa première moitié, était bien réellement le siècle de fer, nom qui lui a été justement infligé par la sévérité de l'histoire : « *Sui asperitate ac boni sterilitate ferreum, mali exundantis deformitate plumbeum, inopia scriptorum obscurum* »<sup>3</sup>.

L'ignorance et la barbarie envahirent de nouveau la société, et quoique ce double caractère ne s'applique pas également à toutes les parties de cette période, quoiqu'il ait été souvent exagéré par la passion et la malignité, on ne peut disconvenir que, sous

1. Mabillon, *Acta sanctorum ord. S. Bened.*, sect. v, p. 326; Bulæus, *Hist. univ.*, I, 829.

2. *Conc.*, IX, 533, 652.

3. Baronius, *Annal.*, ad ann. 900, n. 1.

le rapport de la lumière et de la civilisation, le x<sup>e</sup> siècle, comparé aux temps qui l'ont précédé et suivi, ne présente un spectacle vraiment triste et affligeant.

## VI

Telles étaient les difficultés que devait rencontrer l'homme dont nous avons à retracer la vie; tels étaient les abus auxquels, plus que tout autre, il devait travailler à remédier. Heureusement cette mort morale était plutôt superficielle que profonde <sup>1</sup>. Au-dessous de cette corruption agitée et bruyante, il y avait des germes de vitalité qui croissaient dans l'ombre et se conservaient, pleins d'une admirable énergie, pour réagir avec toute la puissance du bien contre le mal, aussitôt que la plus grande furie de la tempête serait passée. Tout ce qu'il y avait alors de nobles cœurs, d'âmes généreuses et élevées, dégoûté du spectacle d'un présent qui n'engendrait que des crimes, cherchait dans la solitude un remède à des souffrances que le monde ne comprenait pas, et qu'il était d'ailleurs impuissant à guérir. C'était dans la retraite des cloîtres, sous l'abri de l'hospitalière

1. Chevé, *Hist. des papes*, t. II.

cellule, que les hommes dévorés de la soif de connaître, allaient boire aux sources pures de la vérité, et satisfaire les désirs de leur ardente intelligence. Plusieurs monastères, sortis purs de toute contagion, étaient devenus comme des académies où le feu des connaissances divines et humaines était soigneusement entretenu ; l'activité qui y régnait dépasse tout ce qui se peut imaginer ; les obstacles matériels, ainsi qu'il arrive toujours, n'avaient fait qu'irriter les besoins de l'esprit. On s'adressait de tous côtés les livres rares, les manuscrits importants, les œuvres heureusement échappées à la destruction ; on les copiait avec avidité ; on les étudiait avec amour. Là se cultivaient les sciences et les lettres antiques, la philosophie, l'éloquence, la poésie, et, ce qui est plus précieux que les sciences et les lettres, là se conservaient le goût des choses sacrées et les saintes traditions des Pères ; là des hommes illustres protestaient, par leurs vertus et leur savoir, contre les désordres et l'ignorance de leur siècle.

Hâtons-nous de le dire, néanmoins, pour l'honneur de ce siècle si décrié, tous les éléments de bien, tous les principes de vertu, tous les germes de sainteté n'avaient pas complètement disparu. Suivant la judicieuse remarque de Mgr Palma, nous avons, maintenant, pour apprécier plus sainement cette époque, des monuments et des écrits que ne connaissait point



le cardinal Baronius, quand il traçait sous de si sombres couleurs le tableau du x<sup>e</sup> siècle. Malgré le chaos extérieur, la foi vivait en effet au fond des âmes. Ce fut le salut de la société; car tant qu'il reste une étincelle de foi dans le cœur, on peut tout espérer, il suffit d'un souffle pour ranimer la flamme. L'étincelle existait, le souffle vint plus tard. L'homme alors était plus emporté que méchant, plus barbare que vicieux. Sa raison, à peine développée, le laissait abandonné à toute la fougue de ses passions. S'il faisait le mal, c'était le plus souvent sans calcul, sans préméditation, comme un enfant impétueux qui comprend à peine la valeur de ses actes. Il commettait de grands crimes, il est vrai, mais il éprouvait de grands remords et se condamnait à de grandes pénitences. Le coupable, quel qu'il fût, croyait en Dieu et redoutait sa justice. Certes il y avait de l'espoir avec de pareils hommes !

## VII

Un peu avant le milieu du x<sup>e</sup> siècle, lorsque l'anarchie générale perdit de son intensité, et que les petites souverainetés, nées de la dissolution, commençaient à prendre de la stabilité, il s'opéra un

sensible changement dans la société. L'instinct de la destruction avait achevé son œuvre, c'était à l'esprit de réédification à songer à la science. On sentait de nouveau le besoin de la sécurité, par conséquent de l'ordre, de la morale, de la justice. Le signal de la réforme partit des monastères. Cluny avait été fondé au commencement de ce siècle; et déjà, sous les abbés Bennon, Odon et Mayeul, il était devenu le foyer de la lumière la plus vive et du mouvement le plus actif <sup>1</sup>. Il répandait dans tous les monastères d'Occident le goût des pieuses études et l'exemple de la discipline religieuse. Aurillac et Fleury lui devaient le jour, et se montraient dignes de rivaliser avec leur mère. En même temps florissaient sur divers points de la France : Lérins, Saint-Quentin, Mici, Montmajour, Marmoutiers, l'île Barbe, Saint-Riquier, Saint-Maur, Saint-Denis, Saint-Germain l'Auxerrois <sup>2</sup>, Saint-Remy de Reims, qui avait alors pour abbé l'illustre Flodoard, bibliothécaire, scholastique, archiviste, le meilleur historien de son temps <sup>3</sup>.

Avec le grand Adalbéron, l'ami d'Aurillac et de

1. Tulle, Sarlat, Diois, Massat, Fives, Saint-Julien de Tours, Romaminster, Charlier, Saint-Augustin de Pavie, Salerne et plusieurs couvents de Rome furent réformés par saint Odon de Cluny (Mab., *Act.*, V, p. 124, 150).

2. Mab., *Act.*, III, 605, 612, 649, 651, 665; IV, 1, 2, 4, 71, 84, 87.

3. Mab., *Act.*, V, 327.

Cluny, commencera une époque nouvelle et plus brillante encore ; le couvent de Saint-Thierry à Reims, celui de Notre-Dame à Mouzon, furent fondés ; ainsi que beaucoup d'autres centres religieux et intellectuels qu'il serait trop long d'énumérer.

En Allemagne, Metz, Trèves, Strasbourg conservaient leur vieille splendeur, tandis que les abbayes de Fulde, de Richenau et de Saint-Gall brillaient du plus grand éclat. A Gandersheim vivaient des religieuses distinguées par leur savoir, connaissant la langue latine mieux que les hommes. L'une d'elles, la célèbre Hroswith, composa même des comédies dans la vue de faire disparaître celles de Térence, et chanta dans ses poésies les hauts faits d'Othon I<sup>er</sup> 1.

Un âge d'or commença avec cet empereur Othon le Grand, fils et époux de saintes, et finira avec Othon III, surnommé la merveille du monde, et avec Henri II, qui méritera lui-même le nom de saint. Cette époque fut pour l'Allemagne celle de sa prééminence historique la moins contestée, et de son importance la plus haute.

En Espagne, malgré les luttes ou plutôt à cause de ces luttes, comme nous le dirons plus loin, contre la puissance gigantesque des Arabes, il s'était conservé, dans les montagnes d'Aragon, de Léon et de la

1. *Script. rer. Germ.*, I, p. 706.

Marche, des vestiges de la science ancienne. Bientôt de nouveaux monastères surgirent : c'étaient Saint-Pierre de Bisuldum, Sainte-Marie de Taxo, Saint-Michel de Cusan, véritable école de science et de vertu, sous les abbés Ponce, Godefrid et Wuarin. Plusieurs évêques d'Ausonie, de Gironne, d'Urgel et de Tarragone se distinguèrent par leur zèle et leur savoir<sup>1</sup>.

En Angleterre, dit M. Hock, nous voyons agir, entre autres, saint Oswald d'York, saint Odon de Worcester, saint Ethelwold de Vinston. Ce dernier enseigna lui-même aux jeunes gens la grammaire et la versification, et traduisit pour eux les anciens classiques de Rome. Saint Dunstan de Cantorbéry est surtout remarquable : au milieu des troubles qui agitérent sa vie il sut, malgré les contradictions du clergé, malgré l'oppression des princes, poursuivre avec vigueur la réforme de l'Eglise et en défendre les droits avec succès<sup>2</sup>.

Ratier, évêque de Vérone, nous apprend que de son temps les écoles ecclésiastiques de cette ville étaient florissantes, et qu'un grand nombre de jeunes gens venaient y puiser la science du droit canonique et des saintes lettres. Atton de Verceil avait, dans son diocèse, des institutions du même genre. Muratori a

1. Mab., Act., III, 537-557.

2. Mab., Act., V, 617, 654-715.

édité un catalogue des livres du monastère de Bobio, dont plus tard Gerbert deviendra l'abbé, qui prouve que les religieux mettaient tous leurs soins, au x<sup>e</sup> siècle, à la conservation des auteurs sacrés et profanes. La bibliothèque vaticane compta, durant cette période, vingt-trois bibliothécaires qui se montrèrent tous à la hauteur de leur mission scientifique.

L'activité intellectuelle n'était pas renfermée tout entière dans l'intérieur des monastères et des écoles, elle se montrait aussi au dehors, dans les châteaux, dans les cités et à la cour des rois, partout on trouvait des hommes éminents par leur savoir. Telle était toute la famille impériale, tels étaient les ducs de France, Hugues d'Arles, roi d'Italie, les Burkard de Souabe, les Henri de Bavière et beaucoup d'autres. Foulques d'Anjou, qui dit au roi Louis d'Outremer : que les princes ignorants ressemblent à des bêtes de somme couronnées, Guillaume de Bordeaux, Borel de Barcelone, Guillaume de Poitiers, étaient des seigneurs dont chaque siècle s'enorgueillirait à juste titre. Aussi les esprits supérieurs entrevoyaient enfin l'aurore de la génération sociale.

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

# GERBERT MOINE

---

## CHAPITRE PREMIER

### JEUNESSE DE GERBERT

---

Tel était alors l'état de la société lorsque, vers le milieu du x<sup>e</sup> siècle, un pauvre enfant naquit, d'une famille inconnue d'Aquitaine, dans les régions montagneuses de l'Auvergne<sup>1</sup>. Cet enfant c'était Gerbert.

1. Glaber Rudolph, l. II; Martin, *Ampl. coll.*, I, 352; Richer, *Chron.* Selon Bzovius (Sylvester II, Cœsius, Aquitanus, Pontifex maximus, à magiâ et aliis calomniis vindicatus. In-4°, Romæ, 1629), Gerbert aurait appartenu à la noble famille Cési de Rome, dont un membre s'était fixé à Aurillac. Cette opinion de Bzovius n'est

Jeune encore et déjà orphelin, il fut recueilli par les moines d'Aurillac, dans le monastère que le comte saint Gérard avait fondé dans cette ville<sup>1</sup>.

L'abbé Gérard, l'écolâtre Raimond, les moines Bernard, Airard lui prodiguèrent des soins de père et cultivèrent avec soin les talents qu'ils reconnurent bientôt à leur protégé. Aussi Gerbert leur en témoigna-t-il toujours la plus sincère et la plus vive reconnaissance<sup>2</sup>. Tant qu'il vécut, dans les circonstances heureuses comme dans les circonstances malheureuses, c'est à ces bienveillants protecteurs de son enfance qu'il raconte, dans une douce intimité, les joies ou les infortunes de sa vie.

Grâce à cette influence bienfaisante, les facultés naturelles du jeune Gerbert se développèrent avec une merveilleuse rapidité jusqu'à ce point indéfinissable où elles prennent le nom de génie. Il fit

nullement fondée. Les chroniques contemporaines disent clairement que Gerbert est né d'une famille pauvre: « Gerbertum adolescentem obscuro loco natum. » (*Chron. d'Aurillac.*) « Gerbertus natione Aquitanus ex infimo genere procreatus. » (*Chr. d'Ademar. Bouquet, X, p. 144; Mab, p. 150.*)

1. *Fragm. Chron. Aurillac. Mab., Analecta, fol. 11, 150. Gerberti, ep. XLV, XLVI, XCI; Glab., Rud., l. II, ch. 3.* Gerbert ne fut donc pas élevé à Fleury, comme le dit Guillaume de Malmesbury dans son conte ridicule sur Gerbert. Richer, *Chron.* « Qui Aquitanus genere in cœnobio sancti confessoris Geraldii a puero alitus; in grammatica edoctus est. »

2. « Hic multa bona contulit cœnobio et misit munera Raimundo sodali, » dit la *Chron. d'Aurillac, Mab., p. 150.*

surtout des progrès étonnants dans l'étude de la grammaire et des belles-lettres.

Si l'ignorance était grande à cette époque, ce n'est donc pas aux monastères qu'il faut en attribuer la faute. Les religieux faisaient tout ce qui leur était possible pour entretenir, dans la jeunesse, le feu sacré des études ; ils accueillaient même avec bonté les enfants les plus pauvres, et, dès l'âge de sept ans, ils les recevaient, dans leur pieux asile, pour leur donner les premières notions des sciences divines et humaines.

On sait par les écrits de Jean, abbé de Saint-Arnould de Metz, qu'il y avait de son temps, vers 950, des écoles publiques à Metz, à Toul, à Saint-Mihiel, dans le diocèse de Verdun, où l'on apprenait non-seulement la grammaire et les belles-lettres, mais l'Ecriture sainte, le droit canon et le droit civil, le comput ecclésiastique, les rites des sacrements ; que des maîtres faisaient alors profession d'enseigner les sciences les plus utiles, et que quelques-uns étaient sortis de l'école de Reims où Remy d'Auxerre avait naguère brillé<sup>1</sup>.

Ces sortes d'écoles, pour les enfants, florissaient également dans les diocèses de Soissons et de Liège<sup>2</sup>.

1. Henrion, *Hist. de l'Eglise*, t. XIX, p. 224.

2. Mab., *Act.*, V, 375. Martin, *Anecd.*, III, 4078 ; *Ampl. coll.*, IV, 860 ; *Spicil.*, XII, 261.



Lorsque parmi ces enfants il s'en trouvait quelques-uns qui montraient une véritable aptitude pour les sciences et les lettres, et se distinguaient par leurs talents et leurs vertus, on les entourait, comme Gerbert, de soins particuliers, et on leur permettait de suivre l'attrait de leur esprit, en se livrant spécialement aux études qu'ils préféraient. N'était-ce pas là la véritable éducation professionnelle si vantée de nos jours ? N'était-ce pas là faire la meilleure application du principe de l'instruction gratuite, non-seulement primaire, mais secondaire et même supérieure ? Instruction gratuite sagement entendue qu'on ne songeait pas alors à réclamer comme un droit, qu'on acceptait comme un bienfait, tout en se montrant reconnaissant, et surtout qu'on ne cherchait pas à rendre obligatoire, du moins pour les parents et les élèves. L'instruction de la jeunesse était-elle plus négligée ? Evidemment non ; car sous la direction des abbés, nous dit Uldaric<sup>1</sup>, le grand prieur, le doyen, le prieur du couvent, les surveillants, les maîtres, les chantres, le bibliothécaire, l'aumônier et l'infirmier s'occupaient de la jeunesse, si bien qu'il eût été difficile que l'éducation d'un fils de roi eût pu être mieux soignée, dans le palais de son père, que ne l'était, dans les monastères, celle de l'enfant le plus obscur.

1. *Consuetud. Clun.*, l. III, cap. VIII.

L'enseignement chrétien, remarquons-le aussi, était libre alors, ce qui certes ne nuisait pas à ses progrès ! Il ne faudrait pas s'imaginer pourtant que par ces réflexions nous voulions réclamer aujourd'hui les systèmes d'éducation tels qu'ils avaient cours au moyen âge. Autres temps, autres mœurs, nous le savons ; mais nous tenions seulement à faire remarquer que l'Eglise, dans sa sagesse, a toujours su se conformer au temps où elle vivait, et adapter son enseignement aux nécessités diverses de telle ou telle époque de la vie des peuples. Enseignement qu'elle a toujours libéralement distribué à tous, tout en pourvoyant avec sollicitude aux besoins de ses maîtres et en les récompensant magnifiquement.

Pour achever de prouver cette assertion, qu'il nous suffise de citer une ou deux décisions, prises au hasard dans les nombreux conciles qui se sont occupés de cet objet.

« Nous prescrivons, dit un canon, à tous les évêques d'apporter leurs soins et leur diligence à établir par tout le peuple, en tous lieux, des maîtres et des docteurs propres à l'enseignement assidu des lettres et des arts libéraux ; car par la science on s'aide à comprendre les divins commandements <sup>1</sup>. »

« Comme l'Eglise de Dieu, dit un autre canon, pieuse mère, doit veiller surtout à ce que les pauvres

1. Décret de Gratien.

privés du secours de leurs parents ne manquent pas de l'avantage de s'instruire et de prospérer par la science, nous voulons qu'en chaque église cathédrale, il y ait un bénéfice pour le maître chargé d'enseigner gratuitement les clercs et les écoliers pauvres <sup>1</sup>. »

Nous verrons bientôt Gerbert lui-même, dans le cours de son professorat, outre les dons généreux et volontaires de ses plus riches élèves, recevoir, des princes et de son évêque, de riches bénéfices qu'ils lui octroyèrent en récompense de ses talents et de ses services, et amasser ainsi une fortune considérable, fruit légitime de ses nombreux travaux, lorsqu'il était à la tête des écoles célèbres de Reims, qu'il rendit plus célèbres encore.

Gerbert étudiait encore à Aurillac, lorsque le duc espagnol Borel vint visiter le monastère. L'abbé Gérard, qui avait deviné le génie naissant de son élève, et qui voulait favoriser ses brillantes dispositions, lui permit d'accompagner le duc, à son retour, pour aller en Espagne, satisfaire la soif ardente de science qui le dévorait <sup>2</sup>.

1. Décrétales, V, 5, 1.

2. « Quia ingenio acer erat, præclarus in litteris evasit. Hic impetratâ licentiâ propter aviditatem sapientiæ multa circumibat regna. » (*Chron. d'Aurillac*. Mab., p. 150). — Richer, *Chron.* « Fratrum consensu Gerbertum assumptum duxit atque Hattoni episcopo instruendum commisit. »

« L'Espagne alors, dit M. Hock, était parvenue à un degré d'élévation dont le reste de l'Europe était encore bien éloigné. A Cordoue, la résidence des rois; à Séville, à Grenade, à Tolède, à Xaliva, à Valence, à Murcie, à Almería, il y avait des écoles supérieures; en outre quatorze académies étaient disséminées dans le pays; des maîtres particuliers, en grand nombre, enseignaient les hautes sciences, et chaque mosquée avait une école élémentaire. Dans ces contrées, le désir de s'instruire faisait entreprendre des voyages lointains jusqu'en Perse et en Arabie, et l'on entretenait un commerce actif avec Byzance <sup>1</sup>. »

Depuis deux cent cinquante ans, les Arabes avaient touché à toutes les civilisations connues; et leur esprit, doué d'une pénétration qui tient de leur nature errante et libre, en avait conservé une vive empreinte. Les ouvrages d'Aristote, de Galien, d'Hippocrate, furent découverts par eux dans les bibliothèques d'Alexandrie et d'Antioche; et aussitôt ils les traduisirent, ils les commentèrent; on les vit s'adonner avec passion à l'étude de la philosophie et de l'art de guérir. Dans les antiques plaines de la Chaldée, ils observèrent les astres, mesurèrent le méridien de la terre, dressèrent des tables où étaient détermi-

1. *Hist. de Sylvestre II*, p. 69 et 70, trad. d'Axinger.

nés les mouvements des équinoxes et l'obliquité de l'écliptique. Les Indes leur fournirent des chiffres dont les faciles combinaisons imprimèrent un nouvel essor à l'étude des mathématiques ; et par les solutions des problèmes de l'algèbre, les calculs les plus compliqués de la science se trouvèrent réduits au cadre toujours simple de quelques formules. De leurs rapports avec l'Egypte et la Chine naquit chez eux l'alchimie, qui, en poursuivant un but chimérique, n'en sema pas moins autour d'elle les plus utiles découvertes <sup>1</sup>.

En même temps, et, malgré la défense de Mahomet, qui punissait de mort la pratique des arts libéraux, Ali-Hériab fondait à Cordoue, sous le patronage d'Abdérame II, une école de musique, dont les élèves se répandirent au loin et charmèrent longtemps les palais voluptueux de Kaïroun et les bosquets du Généraliff. Sur le sol de l'Espagne et de la Grande-Grèce, les Arabes rencontrèrent à chaque pas des traces monumentales du passage des Ro-

1. Nous devons aux Arabes une foule de découvertes qui nous sont devenues d'un usage journalier : les moulins à vent, l'alambic, l'algèbre, le système de nos chiffres, les essences extraites des végétaux, les propriétés médicinales d'un grand nombre de ces végétaux, les tapis de Turquie, etc.

Enfin si leurs expériences sur la purification, la fusion et la malléabilité des métaux ne leur ont pas fait trouver la pierre philosophale, elles n'en ont pas moins fait faire d'immenses progrès à la chimie (*Rome chrétienne*, Eugène de la Gournerie, t. II).

maines ; et tout en détruisant les palais et les temples de Sagunte et de Syracuse, ils se prirent d'amour pour l'architecture. Leur génie plutôt vif et spontané que grand et profond, conçut alors un style nouveau, dont l'ornementation riche et gracieuse, les sveltes colonnes, les chapiteaux dentelés, les minarets et les aiguilles luttèrent, par leur féerique élégance, avec le grandiose des édifices romains. Bientôt après ce style pénétra en France, et l'âme du catholicisme lui souffla alors cette inspiration, cette vie puissante et majestueuse, qui l'ont rendu la plus sublime expression de l'adoration et de la prière.

Cette civilisation des Arabes a été éphémère comme leur domination ; car la civilisation d'un peuple tient souvent à l'empire qu'il exerce, à la sécurité qui l'environne, à l'étendue de ses relations ; et cette observation est surtout vraie pour les Arabes, hommes au caractère ardent et libre, prompts à entreprendre et prompts à se décourager. Cette civilisation, d'ailleurs, n'était que superficielle ; elle n'atteignait pas ce qui fait l'homme, c'est-à-dire la religion et les mœurs ; et, si elle se fût prolongée, le type distinctif de cette race des enfants d'Ismaël aurait fini par s'effacer dans une mollesse qui n'aurait plus eu pour contre-poids des habitudes libres et guerrières. Les Arabes ne sont restés Arabes qu'en retournant dans le désert.

Cependant cette civilisation a laissé des traces profondes ; le clergé, qui était, à cette époque, la seule force pensante des sociétés européennes, la mit à profit dans ses études. Dès le ix<sup>e</sup> siècle déjà nous voyons le prêtre Rumalde édifier l'église métropolitaine de Reims dans le style arabe.

Au x<sup>e</sup> siècle, Gerbert, lui aussi, sut profiter de son séjour en Espagne pour s'instruire à fond dans toutes les sciences des Arabes.

Confié au vénérable Hatton, évêque de Vich ou Auson en Catalogne, il se livra avec tant d'ardeur à l'étude des mathématiques, que bientôt il ne lui resta plus rien à apprendre. C'est là-dessus que Platina<sup>1</sup> a reconstruit la fable de cette éducation sarrasine, si complaisamment rappelée par Libri et par la plupart des historiens de nos jours, mais qui se trouve détruite par le témoignage récemment publié du moine Richer, le secrétaire, l'élève et l'ami de Gerbert.

Du témoignage irrécusable de cet historien il résulte, en effet, que Gerbert ne fut pas le disciple des Arabes, et qu'il existait en Espagne des écoles chré-

1. Platina traite Gerbert avec une injuste rigueur. D'abord il paraît ne pas bien savoir son nom, et il l'appelle tantôt Gilbertus, et tantôt Hilbertus. Il dit que ce pape arriva au pontificat *adjuvante diabolo*. Platina croyait encore aux sorciers, dans son temps, et il rapporte, p. 303 de son livre, une foule de traits absurdes que l'histoire n'a pas confirmés.

tiennes, rivales des académies mauresques, où l'on enseignait les mêmes sciences que les Musulmans de cette contrée <sup>1</sup>.

Les sciences s'étaient mieux conservées en Catalogne qu'ailleurs, parce que ces cantons avaient été moins exposés aux incursions des Normands. De plus leur proximité de l'Espagne les mettait à portée de profiter des connaissances dont les Arabes faisaient alors profession.

Gerbert mit tout à profit pour s'instruire. Il cultiva avec soin les savants du pays. On en juge ainsi par l'étroite liaison qu'il contracta avec Guérin ou Wanin, abbé de Saint-Michel-de-Cusan, homme non moins célèbre par son savoir que par sa piété, et qui avait d'habiles artistes dans son monastère <sup>2</sup>.

On put dès lors prévoir le moment où l'Europe rivaliserait avec le mouvement intellectuel qui s'était développé chez les Arabes, et lui donnerait une extension nouvelle, tout en en profitant.

1. « Borellum citerioris Hispaniæ ducem orandi gratiâ ad idem cœnobium contigit advenisse. Quia loci abbate humanissime exceptus post sermones mutuos quærebatur an in artibus profecti in Hispanio habeantur sciscitatur. Quod cum promptissime assereret, et mox ab abbate persuasum est, ut suorum aliquem susci-peret suumque in artibus docendum duceret. Dux itaque non abemens petenti liberaliter favit ac fratrum consensu Gerbertum assumptum duxit atque Hattoni episcopo instruendum commisit. Apud quem et jam in mathesi plurimum et efficaciter studuit. » Richer, *Chron.*

2. *Hist. litt. de la France*, t. VI ; Ceillier, t. XIX.



Cependant le duc Borel et l'évêque Hatton résolurent de se rendre à Rome, et emmenèrent avec eux le jeune religieux. Les destinées providentielles de l'enfant d'Aurillac marchaient ainsi à leur accomplissement <sup>1</sup>. Le pape en effet, ne tarda pas à s'apercevoir du mérite de Gerbert ; émerveillé surtout de ses connaissances en musique et en astronomie, connaissances ignorées alors de la triste Italie, il instruit sur-le-champ l'empereur Othon I<sup>er</sup>, des avantages qu'il pourrait retirer, pour ses États, d'un jeune homme d'une si rare et si précieuse instruction,

La maison de Saxe était alors, peut-être, la seule maison souveraine de l'Europe germanique qui mar-

1. Sed cum Divinitas Galliam jam caligantem magno lumine relucere voluit, predictis duci et episcopo in mentem dedit ut Romam oraturi peterent. Paratissime necessariis iter carpunt ac adolescentem commissum secum ducunt. Inde urbem ingressi post preces ante sanctos apostolos fusas beatæ recordationis papam adeunt ac sese ei indicant, quidquid visum est de suo jucundissime impertiunt. Nec latuit papam adolescentis industria, simulque et discendi voluntas. Et quia musica et astronomia in Italia tunc penitus ignorabantur, mox papa Ottoni regi Germaniæ et Italiæ per legatum indicavit. Illuc hujusmodi advenisse juvenem, qui mathesin optime nosset suosque strenue docere voleret. Mox etiam a rege papa suggestum est ut juvenem retineret, nullumque regrediendi aditum ei ullum præberet. Sed et duci atque episcopo qui ab Hispanis convenerant, a papa modestissime indicatur, regem velle sibi juvenem ad tempus retinere, ac non multo post eum sese cum honore remissurum ; insuper etiam gratias inde recompensaturum. Itaque duci at episcopo id persuasum est, ut hoc pacto juvene dimisso ipsi in Hispanias iterum retorquerent. Juvenis igitur apud papam relictus ab eo regi ablatum est. » Richer, *Chron.*

chât sur les traces de Charlemagne. Othon prétendait renouveler les prodiges du grand Empire ; à ce titre il était le protecteur naturel de tous les hommes distingués par leurs talents ou leur savoir. Sa réponse ne se fit pas attendre : le pape devait faire tous ses efforts pour retenir Gerbert. En effet, et quoique à regret, le duc et l'évêque reprirent seuls le chemin de l'Espagne.

Peu de temps après, le jeune homme fut présenté à l'Empereur, et dès lors s'établit, entre Gerbert et la famille des Othon, cet attachement fondé sur l'estime, qui ne devait être rompu que par la mort.

---

## CHAPITRE II

### GERBERT CHEF DE L'UNIVERSITÉ DE REIMS

---

L'imagination si ardente de Gerbert ne pouvait néanmoins être satisfaite tant qu'il lui restait quelque chose à apprendre. La logique était alors la science vers laquelle il se sentait poussé par une force impérieuse. Il s'en ouvrit franchement à l'Empereur, qui voulut bien consentir à ce qu'il suivît en France Gérard, archidiaque de Reims, homme très-illustre par son savoir, et qui se trouvait passagèrement près d'Othon chargé d'une mission de la part du roi Lothaire <sup>1</sup>.

Le vénérable Adalbéron occupait le siège de

1. « Qui (Gerbertus) nunc rogatus in mathesi se satis posse; logicæ vero scientiam se addiscere velle respondit. Ad quam et pervenire moliebatur, nam adeo in docendo ibi moratus est. Quo tempore G. Remensium archidiaconus in logica clarissimus habebatur. Qui à Lothario Francorum rege eodem tempore Ottoni regi Italiæ legatus directus est. Cujus adventu juvenis exhilaratus regem adiit, atque ut G. committeretur obtinuit. Et cum eo per aliquot tempora

Reims; il accueillit Gerbert avec joie, et bientôt après, ravi de ses progrès dans les sciences logiques, et de ses admirables facultés, il lui confia la direction de l'école célèbre qu'entretenait la cathédrale métropolitaine et qui croissait pleine de vigueur sous l'égide protectrice du sanctuaire. Là Gerbert fonda une sorte d'université où il enseigna les arts libéraux, et particulièrement la dialectique, la rhétorique, la géométrie, l'astronomie, la musique, la philosophie, la physique, sciences dont il avait sondé les secrets plus qu'aucun homme de son siècle, et à un degré si haut que c'est encore pour nous un sujet d'admiration.

On se fait généralement une assez fausse idée de l'instruction à cette époque reculée de nos annales. Beaucoup de gens, convaincus que le niveau de l'ignorance avait avili toutes les professions, s'imaginent que la supériorité des personnages illustres, dont les noms sont restés jusqu'à nos jours l'expression de l'intelligence unie au savoir, était, sinon tout à fait mensongère, du moins passablement équivoque, et pensent qu'ils ne doivent cet honneur qu'à

hæsit Remosque ab eo deductus est. A. Etiam logica scientiam accipiens in brevi admodum profecit Gerbertus, vero cum mathesi operam daret artis difficultati victus a musica rejectus est. G. Interea studio se nobilitati a predicto metropolitano commendatus, ejus gratiam pro omnibus premeruit, unde et ab eo rogatus discipulorum turmas artibus instruendas ei attribuit. » Richer, *Chron.*

la grossièreté relative de leur siècle. La méthode suivie par Gerbert, dans la carrière si nouvelle pour lui du professorat, fait bonne justice de ces insultants préjugés. En effet, quoique les sciences sacrées fissent alors, avec raison, la base de l'enseignement, les profanes étaient loin d'être exclues. Tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique connus, étaient entre les mains de ses élèves, et c'était avec une gradation pleine d'intelligence qu'il passait des uns aux autres, de manière à parvenir successivement des premiers éléments jusqu'aux notions les plus élevées de la rhétorique.

Voici, du reste, le plan que suivit Gerbert, dans notre illustre et savante université rémoise, d'après le témoignage de son disciple et biographe Richer<sup>1</sup>.

Il commençait par la dialectique d'Aristote, ou l'art de discuter scientifiquement, la parcourant suivant l'ordre des livres, éclaircissant les diverses propositions. Il expliquait surtout l'introduction de Porphyre, intitulée *Isagoge*, d'après la traduction du rhéteur Victorin et celle de Manlius. Il expliquait aussi d'Aristote, les *Catégories* ou prédicaments, les *Periermenias* ou de l'interprétation, et développait les *Topiques* ou source des arguments, traduits du grec en latin par Cicéron et commentés en six livres par

1. *Richeri hist.*

le consul Manlius. Il expliquait de même à ses auditeurs les quatre livres des différences topiques, les deux des syllogismes catégoriques, les trois des hypothèses, le livre des définitions et celui des divisions.

Après ce travail, comme il voulait initier ses disciples à la rhétorique, il partait de ce principe que, sans la connaissance des manières de parler qu'il faut apprendre des poètes, il est impossible de parvenir à l'art oratoire. Il prit donc en main les poètes avec lesquels il crut devoir familiariser ses élèves. En conséquence, il lut et enseigna Virgile, Stace et Térence. Puis les satiriques Juvénal, Perse et Horace, et enfin l'historiographe Lucain, étaient tour à tour l'objet de ses savantes leçons. Les élèves ainsi familiarisés avec les poètes, et approvisionnés de leurs locutions, il les introduisait en rhétorique. Quand ils y étaient instruits suffisamment, il les mettait aux prises avec le sophiste, pour les exercer à la controverse, et leur apprendre à procéder avec un tel art, que l'art même n'y parût point : ce qui passe pour être la perfection de l'orateur.

C'est surtout dans les sciences mathématiques, peu développées alors, que se distingue le génie créateur de Gerbert. Il rendit facile et élémentaire l'arithmétique, qui en est la base.

Il popularisa la musique, longtemps inconnue dans les Gaules. Il en disposa les genres dans un mono-

corde, distinguant leurs consonnances ou symphonies en tons, demi-tons, ditons et dièses, et distribuant rationnellement les tons en sons, et il donna ainsi une connaissance complète des genres divers.

Il ne fit pas moins pour l'astronomie, science presque entièrement intellectuelle, qu'il sut rendre sensible par la construction d'appareils merveilleux, destinés à donner à ses élèves l'idée des phénomènes célestes.

Ayant fabriqué une sphère du monde d'un bois solide et rond, il représenta le grand univers par la similitude du petit. Plaçant cette sphère obliquement sur l'horizon avec les deux pôles, il donna les signes ou constellations septentrionales au pôle supérieur, et les australes à l'inférieur. Il régla la position de cette sphère par le cercle que les Grecs appellent *horizon*, les Latins *limitant* ou *déterminant*, parce qu'il distingue les signes qu'on voit de ceux qu'on ne voit pas. La sphère ainsi posée sur l'horizon pour indiquer le lever et le coucher des signes, il insinuait par cette disposition la nature des choses, et l'établissait par la compréhension des signes.

En effet, ne se bornant pas à l'exposition dans l'intérieur de la salle, il conduisait ses élèves en plein air pour observer les astres. Il donnait le temps de la nuit aux étoiles scintillantes, et avait soin qu'on les marquât à leur lever et à leur coucher avec leur po-

sition oblique dans les diverses parties du monde.

Les cercles qui sont appelés *parallèles* par les Grecs, *équidistants* par les Latins, et qui sans aucun doute sont incorporels, il les fit comprendre par ce moyen : il fit un demi-cercle exactement divisé par un diamètre en forme de tube (*fistula*) aux extrémités duquel il marqua les deux pôles, celui du nord et celui du sud. Il divisa le demi-cercle d'un pôle à l'autre en trente parties ou degrés. En ayant distingué six à partir du pôle, il posa un tube pour indiquer le cercle du pôle arctique; de là, après cinq degrés, un second tube pour indiquer le cercle ou tropique d'été; enfin, après quatre autres degrés, un troisième tube pour indiquer le cercle équinoxial ou l'équateur. Le reste de l'espace jusqu'au pôle central fut divisé par les mêmes dimensions. -

Le mérite de cet instrument était tel que, quand on dirigeait son diamètre vers le pôle et qu'on tournait le demi-cercle sur lui-même, il rendait intelligibles à la science et fixait dans la mémoire les cercles invisibles à l'œil.

Les cercles des étoiles errantes, qui se décrivent dans l'orbite du monde et s'efforcent d'en sortir, il trouva l'art de les rendre visibles. Il fit d'abord une sphère circulaire, c'est-à-dire composée de cercles seuls. Il y compliqua les deux cercles que les Grecs nomment *colures* et les Latins *incidents*, à cause de



l'incidence de l'un dans l'autre. Il fixa les pôles à leurs extrémités. A travers les colures il posa les cinq autres cercles appelés parallèles, de manière à diviser l'hémisphère d'un pôle à l'autre en trente degrés. Il en établit six du pôle au premier cercle; cinq du premier cercle au second; quatre du second au troisième; quatre encore du troisième au quatrième, cinq du quatrième au cinquième, six du cinquième à l'autre pôle. A travers ces cercles, il posa obliquement celui que les Grecs appellent *zodiaque* et les Latins *vital*, parce qu'il contient dans ses étoiles des figures d'animaux ou d'êtres vivants. Au dedans de ce cercle oblique, il suspendit artistement les cercles des étoiles errantes dont il démontrait à ses élèves les absides, les hauteurs, les distances réciproques.

Outre cette sphère, il en fit une autre circulaire, au dedans de laquelle il ne plaça point de cercles; mais au dehors il coordonna avec des fils de fer et d'airain les figures des signes ou constellations, et en guise d'axe, il la traversa d'une tige pour marquer le pôle céleste, afin qu'en le considérant on pût adapter la machine au ciel. Par là, les étoiles de chaque signe ou constellation étaient renfermées dans chaque signe de cette sphère, et le plus ignorant en astronomie, si on lui montrait un seul signe, pouvait, sans aucun maître, connaître tous les autres, grâce à ce procédé.

Quant à la géométrie, Richer parle d'un *abaque* ou table numérale à vingt-sept cases, où les neuf chiffres représentaient tous les nombres, et produisaient à l'infini toutes les multiplications et les divisions ; mais il renvoie au livre que Gerbert écrivait, sur ce sujet, au grammairien Constantin.

On conviendra que cette manière d'instruire était assez remarquable pour le x<sup>e</sup> siècle, et bien des hommes distingués de nos jours seraient, sans nul doute, fort embarrassés s'il leur fallait résoudre les problèmes que le jeune professeur de Reims développait devant la foule de disciples qui se pressait autour de sa chaire, avides de l'entendre.

« Un maître, tel que l'histoire nous représente Gerbert, dit le traducteur de Hock, ne pouvait manquer de fixer sur lui les regards de l'Europe tout entière. et sa gloire ne pouvait être limitée par les bornes d'un royaume. De jour en jour, on vit accourir à Reims [de nouveaux disciples, empressés de recevoir les enseignements du grand écolâtre de la France. »

Tous s'étonnaient de la lucidité et de la puissance de son enseignement. Aussi les princes et les rois contemporains l'honoraient de leur confiance. De futurs empereurs lui demandèrent ses leçons. Le prince Robert, fils de Hugues, fit, à l'école de Reims, tant de progrès dans la science et la vertu, qu'il fut sur-

nommé clerc pour son savoir et pieux pour sa religion sincère.

Au nombre des élèves illustres de Gerbert, nous pouvons encore nommer : le noble et savant Léothéric, archevêque de Sens<sup>1</sup>, Brunon, évêque de Langres, de race carlovingienne; Rothard et Erluin de Cambrai<sup>2</sup>; Fulbert de Chartres, de basse naissance lui aussi, qui fut surnommé le Socrate français par ses contemporains et qui, au sortir de Reims, fonda l'école célèbre de Chartres qu'il voulut toujours diriger lui-même<sup>3</sup>; l'éloquent évêque de Laon, Adalbéron Ascelin; saint Héribert, qui fut chancelier d'Othon III et devint archevêque de Cologne; Abbon, abbé de Fleury; François de Paris, chancelier de Robert, distingué par son savoir et son éloquence<sup>4</sup>; Adelbod le scolastique, secrétaire et ami de Henri II, depuis évêque d'Utrecht, qui, plus tard, dédiera un traité sur le diamètre de la sphère à Sylvestre II, son ancien maître; Jean, d'abord écolâtre et puis évêque d'Auxerre<sup>5</sup>; Ingon, de race capétienne, abbé de Saint-Germain-des-Prés<sup>6</sup>; Herbert, abbé de Latigni<sup>7</sup>;

1. Hugues de Fleury. Bouquet, X, p. 220.

2. Mab., *An.*, IV, 97.

3. *Hist. litt.*, VII, 280; Labbe, *Bibl. nov.*, 205; Bulæus, *Hist. univ.*, I, 584.

4. Fulbert, ép. LXVIII.

5. Labbe, *Bibl. nov.*, I, 447.

6. Duchesne, IV, p. 63, 74. Helg., *Vit. Rob.*

7. Mab., *Ann.*, IV, 179.

Richer, moine de Saint-Remy de Reims, qui dédia à Gerbert ses livres de l'histoire des Francs aujourd'hui retrouvés et heureusement publiés<sup>1</sup>; enfin les prêtres romains Théophilacte, Laurent Malfitanus, Brazatus, Jean Gratien, sous lesquels se forma le pape Grégoire VII<sup>2</sup>. Non content d'instruire ceux qui venaient prendre ses leçons, Gerbert communiquait ses découvertes scientifiques et littéraires aux endroits les plus éloignés, à Aurillac, à Tours, à Sens, à Fleury, à Mici et ailleurs.

Il n'avait pas moins d'ardeur à multiplier et à répandre les exemplaires des bons livres dont il avait formé une riche bibliothèque. Il n'épargnait ni soins, ni dépenses pour amasser des ouvrages de toutes sortes, modernes et anciens.

Sous l'habile direction de Gerbert, l'école de Reims acquit une telle renommée, que Rotuic, abbé de Mitlac, au diocèse de Trèves, y envoya de ses moines pour s'y former à la piété et aux lettres, qu'il voulait faire revivre dans son monastère. Les deux principaux furent Nithard et Remy, successivement abbés de Mitlac, qui devint dès lors une école florissante où l'on venait étudier de plusieurs provinces de France et d'Allemagne.

1. Bouquet, *Col. script.*, X.

2. Comp. Bzovius, Bulæus, *Hist. litt. Angliæ*.

---

## CHAPITRE III

### OUVRAGES MATHÉMATIQUES DE GERBERT

---

Pour laisser des traces durables de son enseignement, aux leçons orales Gerbert joignit des leçons écrites. Il composa un grand nombre d'ouvrages, principalement sur les sciences mathématiques, dans lesquelles surtout il excellait; mais tous ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Quelques-uns seulement ont été imprimés. Voici ceux que nous trouvons dans la *Patrologie* de Migne, cet infatigable éditeur, qui par ses immenses publications, a si bien mérité la reconnaissance des amis de la religion et des sciences<sup>1</sup>.

I. — Un traité de la division des nombres qui a été édité en 1853, pour la première fois, par les soins de D. Pitra, actuellement cardinal, d'après un manuscrit de Scaliger.

1. *Opera Sylvestri*, t. II; *Patrologiæ cursus*, CXXXIX.

Comme dans l'exemplaire de L. Masson, on voit à la tête une lettre de Gerbert à Constantin de Fleury. Gerbert, dans cette lettre, en annonçant à son ami l'ouvrage qu'il lui envoie, le représente comme un écrit de géométrie plutôt que d'arithmétique, de sorte qu'on peut douter si cette lettre regarde le *Traité de la division des nombres*, et par conséquent si la place qu'elle occupe à la tête de ce traité n'est pas plutôt arbitraire que naturelle. Selon nous, elle devrait être placée à la tête du livre de Gerbert intitulé *Abaque*, livre non encore retrouvé et dont nous parlerons plus loin. Richer en effet, en parlant de l'instrument *Abaque*, confectionné par Gerbert, semble dire que le livre qui porte le même nom, a été envoyé par son maître à son ami Constantin <sup>1</sup>.

Nous n'avons de cet ouvrage que seize chapitres. D. Pitra nous dit que le reste manque dans le manuscrit : *Reliqua desunt in ms.*

II. — Un *Traité de géométrie* qui déjà avait été imprimé par Don Bernard Pez dans son *Thesaurus novissimus* (3<sup>e</sup> vol., p. 11, 2055).

Le manuscrit d'où il a été tiré, était ancien d'en-

1. « Cujus introductioni abacum, i. e. tabulam dimensionibus aptam opere scutarii effecit.... quorum scientiam qui ad plenum scire desiderat, legat ejus librum quem scribit ad Constantinum grammaticum. Ibi enim hæc satis abundanterque tractata inveniet. » (Richer.)

viron six cents ans, et se trouvait à l'abbaye de Saint-Pierre de Salzbourg.

Ce traité, divisé en quatre-vingt-quatorze chapitres, est aussi estimable pour sa brièveté et sa clarté que pour les choses qu'il contient, la méthode et la manière dont elles sont traitées.

Gerbert commence son récit par découvrir l'origine de la géométrie et les deux principaux usages auxquels on l'a employée. Il en donne ensuite la définition et en montre l'utilité. Il n'oublie pas d'avertir qu'elle sert particulièrement à faire connaître et admirer la puissance ineffable et la souveraine sagesse de Dieu, qui a tout fait avec nombre, poids et mesure.

Il établit alors les principes et prescrit les règles de cette science.

Il touche d'abord quelque chose de son excellence en rappelant les éloges qu'en fait saint Augustin dans ses divers ouvrages, notamment dans son traité de la quantité de l'âme.

Pour mettre son écrit à la portée de tout le monde et le rendre surtout utile à ceux qui ne font que commencer, qu'il a particulièrement en vue, après avoir fait des excuses aux savants, il s'applique à donner des notions claires des termes, des figures, en un mot de tout ce qui concerne la géométrie. Il porte son attention jusqu'à faire connaître les mesures des anciens, qu'il possédait à fond.

Afin de rendre les choses sensibles et les faire, pour ainsi dire, toucher du doigt, il donne des exemples de chaque découverte qu'on se propose, et enseigne comment il faut s'y prendre pour y réussir. A cet effet il met sous les yeux de ses lecteurs toutes les sortes de figures en usage dans l'exercice de cette science. Il leur apprend les différentes opérations pour mesurer un champ oblong, carré, triangulaire; à prendre la hauteur d'un arbre, d'une tour, d'une pyramide; à connaître la quantité d'eau d'un puits; à faire de justes compartiments; à trouver le méridien pour la construction des cadrans<sup>1</sup>.

Il est évident que cet ouvrage a été composé d'après des sources grecques et arabes; car l'auteur emploie des termes empruntés aux idiomes de ces deux peuples; mais ce n'est pas Euclide qui lui a servi de base. Boëce, qui était l'auteur favori de Gerbert, fut un des guides qu'il suivit. Mais il n'y a pas lieu de douter qu'il ne tirât aussi de grandes lumières des figures de géométrie, dont il fit l'acquisition dans un de ses voyages en Italie<sup>2</sup>. Il donnait tant d'étendue à cette science, qu'il soumettait à son empire les nombres mêmes dont on se sert pour compter<sup>3</sup>.

III. — Au traité de géométrie était annexée dans Ber-

1. *Hist. litt. de la France*, de la cong. de Saint-Maur, t. VI.

2. *Ep. Gerberti*, VIII.

3. *Ep. Gerberti*, CXXXIV.



nard Pez, une lettre de Gerbert à Adelbod, devenu plus tard secrétaire de l'empereur Henri II. Cette lettre traite des différentes manières de trouver la surface du triangle équilatéral, par la méthode géométrique et par la méthode arithmétique.

IV. — Nous avons encore une lettre de Gerbert à Constantin de Fleury sur la construction de la sphère que Dom Mabillon déterra dans un manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et qu'il a donnée au public dans le onzième volume de ses *Analectes*. Trithème le qualifie un écrit aussi bon que nécessaire : *Pulchrum et necessarium opus*. L'auteur y décrit assez en détail, quoique en peu de mots, la manière de construire la sphère, détail, au reste, qui fait voir que l'usage n'en était pas fort commun en France.

Pour parler de tout ce que Gerbert a écrit sur ce sujet, il faut joindre à la lettre précédente celle qu'il adresse à Remy, moine de Trèves, et dans laquelle il parle aussi de la structure de la sphère, qu'il représente comme un travail pénible. On voit, par cette lettre, qu'on employait le tour pour façonner la sphère, et le cuir de cheval pour la couvrir. Notre philosophe y travaillait lui-même, quelque occupé qu'il fût d'ailleurs.

Mentionnons seulement les autres ouvrages de Gerbert sur les sciences mathématiques qui n'ont pas

encore paru. Espérons qu'un jour quelque nouveau Pitra aura la main assez heureuse pour les découvrir et en gratifier la science.

On met au nombre de ces écrits :

I. — Un traité d'arithmétique dédié à un de ses maîtres, dont le nom n'est désigné que par une lettre majuscule. Gerbert, dès l'inscription de son épître, lui marque beaucoup d'estime et de respect : *Doctori et patri*, ce sont ses expressions, *Theosopho J.-C. filius ejus, licet minus idoneus, quidquid salutis in X<sup>o</sup> patri filius*.

L'épître commence par ces mots : *Cum omnis hodieque liberalium artium*, et le corps de l'ouvrage par ces autres : *Græce, arithmetica, latine, dicitur numerorum scientia*.

II. — Un autre ouvrage de Gerbert sur l'arithmétique est son fameux *Abacus* ou *Algorismus* adressé à Othon III. La lettre de ce prince à Gerbert<sup>1</sup> pour le prier de lui apprendre tous les raffinements de l'arithmétique, fait juger que ce fut à cette occasion qu'il le composa. D'après Richer, il aurait été envoyé aussi à Constantin le Scolastique. Cet écrit contient des tables sur le système décimal et trace toutes les différentes combinaisons des chiffres arabes. C'est ce qui le fit regarder par les ignorants comme le grimoire de Gerbert.

1. Ep. CLIII.

III.—Il composa aussi un livre de la multiplication *libellus multiplicationis*, dans lequel il prescrit les règles des multiplications par les doigts, manière de compter fort en usage chez les anciens, et que Gerbert fit revivre en son siècle.

IV. — A tous ces écrits sur l'arithmétique, Gerbert en ajouta un autre appelé *Rhythmomachie*, c'est-à-dire le combat des chiffres et des nombres. C'est une espèce de jeu à peu près semblable à notre jeu d'échecs. Les chiffres y sont de différentes couleurs et de figures diverses et quelques-uns en forme de pyramides. La *Rhythmomachie* a été imprimée avec quatre livres allemands sur le jeu d'échecs que le duc de Brunswick publia, sous le nom de Gustave Sélénus, à Leipsick, en 1616<sup>1</sup>.

V. et VI. — Trithème attribue à Gerbert un traité sur l'*astrolabe*, ainsi qu'un autre traité sur la manière de construire le cadran en quart de cercle. Il y traite aussi des cadrans solaires<sup>2</sup>.

1. Sevestre, *Patrologie*, t. iv.

2. *Hist. de Sylvestre II*, par M. Hock, trad. de Axinger.

## CHAPITRE IV

### CONTROVERSE DE GERBERT ET D'OTRIC LE SAXON

---

La brillante réputation de Gerbert, le concours prodigieux d'étrangers qui venaient écouter ses doc-tes leçons, devaient exciter la susceptibilité rivale des maîtres contemporains qui avaient eu jusqu'alors le plus de vogue et le plus de succès. C'est ce qui arriva en effet. Tandis qu'à Reims le nombre de ses disciples croissait tous les jours avec l'ardeur des études ; que le nom de ce grand docteur se répandait, non-seulement dans les Gaules, mais parmi les peuples de la Germanie ; que traversant les Alpes, il circulait en Italie jusqu'en Toscane et à la mer Adriatique, Otric, maître de l'école du monastère de Magdebourg, était célèbre en Saxe<sup>1</sup>.

1. « Fervebat studiis numerosque discipulorum in dies accrescebat ; nomen etiam tanti doctoris ferebatur non solum per Gallias sed etiam per Germaniæ populos dilatabatur. Transiitque per

Ayant donc entendu la renommée de notre philosophe, et remarquant que dans toute discussion il se servait d'une division exacte des choses, Otric souhaita d'avoir un tableau de sa division, surtout pour la philosophie, afin de s'assurer si le docteur qui disait savoir les choses divines et humaines, était vraiment philosophe.

Un Saxon, qui parut capable de cette mission, fut envoyé à Reims. Il assista au cours de Gerbert, recueillit sa division des sciences, mais manqua d'exactitude au sujet de la philosophie ; car, bien que les mathématiques et la physique fussent présentées par le docteur comme des sciences égales et contemporaines, le Saxon, soit à dessein, soit par erreur, lui fit subordonner la physique aux mathématiques, comme l'espèce au genre.

Otric, d'après cet exposé inexact, crut que Gerbert se trompait dans sa division, et affirma qu'il n'entendait rien à la philosophie : il porta même le tableau de Gerbert au palais de l'Empereur, et l'expliqua aux savants en présence d'Othon II.

Le prince qui passait pour aimer beaucoup ces études, s'étonna que Gerbert se fût trompé ; car il l'avait vu et entendu discuter plus d'une fois ; aussi

Alpes ac diffunditur in Italiam usque Tyrrhenum et Adriatidem, quo tempore Otricus in Saxonia insignis habebatur, etc., etc. Richer, *Chron.*, l. III.

souhaita-t-il d'obtenir de lui l'explication du tableau. L'occasion s'en présenta l'année suivante. En effet, Adalbéron, archevêque de Reims, se rendant à Rome, avec Gerbert, rencontra l'empereur et Otric à Pavie. Le prince les reçut magnifiquement et les conduisit par eau à Ravenne.

Deux diplômes signés de ce prince, l'un à Pavie, le 5 décembre 980, l'autre à Ravenne, 25 décembre de la même année, fixent la date du voyage. Là, par son ordre et dans son palais, se réunirent tous les savants du pays, curieux d'assister à la lutte entre le premier savant de France et le premier savant d'Allemagne. Adalbéron, archevêque de Reims, et Adson, abbé de Moutier-en-Der, s'y trouvèrent également.

L'Empereur présidait la conférence. Son désir était qu'on prît Gerbert à l'improviste, et que Otric multipliât les questions sans en résoudre aucune, afin que la discussion fût plus animée. Le prince ouvrit la séance par une petite allocution, et rappela que la difficulté principale roulait sur la division de la philosophie. Otric exposa cette division de vive voix, ensuite la rédigea par écrit et la fit passer à Gerbert. Celui-ci en approuva une partie comme sienne, et rejeta l'autre comme n'étant pas de lui. La dispute s'engagea sur les corrections à y faire. Gerbert s'appuyait de Platon, de Porphyre et de Boèce. Otric

multipliait les objections. La conférence dura la journée presque entière. Gerbert parlait encore lorsque l'Empereur donna le signal de finir, les auditeurs commençant à être fatigués. Il fit de magnifiques présents à Gerbert, qui s'en retourna illustre dans les Gaules<sup>1</sup>. Tel est le récit naguère perdu de l'historien Richer.

N'était-ce pas un beau spectacle que de voir ainsi les maîtres du monde présider à ces pacifiques tournois des intelligences et accorder d'augustes récompenses au mérite victorieux ?

« Ce sont là, dit M. Lenormand<sup>2</sup>, des révélations inouïes sur les travaux littéraires de cette époque : n'a-t-il pas dû en périr un grand nombre de semblables ? Remarquons d'ailleurs que, dans le x<sup>e</sup> siècle, il n'est rien de plus difficile que de trouver un point du monde chrétien où l'on ait pu jouir d'un certain degré de sécurité. Toutes les villes situées auprès de la mer ou sur le cours des deux grands fleuves avaient été détruites ou ravagées par les incursions des Normands ; et partout où les pirates n'avaient pas pénétré, les discordes civiles, la lutte de tous les petits tyrans qui se partageaient l'empire de Charlemagne,

1. *Richeri Historiæ*, l. III, *Monumenta Germaniæ*, t. V. « Ab Augusto itaque Gerbertus egregie donatus cum suo metropolitano in Gallia clarus remeavit. »

2. *Questions historiques*, 2<sup>e</sup> p., p. 69 et seq.

entretenaient une inquiétude et des calamités perpétuelles. Un seul diocèse peut-être, celui de Reims, éloigné de tous les grands fleuves, à une distance respectable de la mer, gouverné par des hommes habiles, a pu conquérir quelques instants de paix, et immédiatement vous voyez dans cette oasis s'établir des écoles, et l'esprit chrétien porter ses fruits naturels. »

---



## CHAPITRE V

### GERBERT ABBÉ DE BOBIO

---

Ce fut quelque temps après cette discussion avec Otric (983) que l'empereur Othon, convaincu, par cette éclatante épreuve, de la supériorité de Gerbert, lui confia l'abbaye de Bobio, fondée par saint Columban, et située dans les Apennins. Cette donation, approuvée par le clergé et le peuple, fut autorisée par les évêques et le pape, dont il reçut la bénédiction abbatiale.

Malheureusement, les fonctions du nouvel abbé ne furent pas d'une longue durée ; mais si la difficulté des circonstances l'emporta sur sa résolution, elle servit du moins à mettre en évidence son esprit de justice et de fermeté.

Il avait trouvé les grands biens du monastère dissipés par les concessions libellatiques arrachées à la faiblesse de ses prédécesseurs ou par les usurpations

des seigneurs voisins, en sorte que les moines étaient réduits à la mendicité. Incapable de supporter de telles rapines, il somma les nouveaux possesseurs des domaines conventuels de restituer les biens qu'ils avaient usurpés<sup>1</sup>. Ceux-ci qui, sous le spécieux prétexte d'avoir favorisé son élection, avaient d'abord espéré obtenir de lui la confirmation des actes de ses devanciers, devinrent dès lors ses ennemis secrets et irréconciliables, le calomnièrent auprès de l'Empereur<sup>2</sup>, tâchèrent de le rendre odieux et suspect à l'impératrice mère, Adélaïde<sup>3</sup>, et excitèrent même ses propres sujets contre lui ; puis jetant le masque, ils firent des préparatifs de guerre et eurent recours à la violence, ne pouvant lui pardonner d'avoir été au service de l'Empereur des barbares, et d'avoir été préféré aux Italiens pour remplir cette dignité<sup>4</sup>.

Gerbert se plaignit surtout de Pierre, évêque de Pavie, qui pillait les domaines de l'abbaye, en même temps qu'il disait du bien de l'abbé à l'Empereur, dont il était chancelier. Quand cet évêque fut devenu pape, sous le nom de Jean XIV, il lui porta aussi ses plaintes, mais sans en obtenir aucun secours, bien qu'il lui eût représenté qu'il ne lui restait plus rien,

1. Ep. II, III, IV, LXXXIV, LXXXV.

2. Ep. I, II.

3. Ep. VI, XV.

4. Ep. XI, V.

si ce n'est son bâton pastoral et les bénédictions apostoliques : *Nec in monasterio, nec extra quidquam nobis relictum est præter virgam pastorem et apostolicam benedictionem* <sup>1</sup>.

La mort de l'empereur Othon le laissant sans protection contre la perfidie de ses adversaires, Gerbert ne voulut pas se soumettre à cette foule de petits tyrans qui déchiraient ce malheureux pays, et comme il était dans l'impuissance de leur résister, il se vit obligé de reprendre précipitamment le chemin de la France. « Nous cédon à la fortune, écrit-il à l'abbé Gérald d'Aurillac, et nous reprenons nos études interrompues, mais toujours chéries, désirant vivement que notre maître Raimond veuille bien s'y intéresser <sup>2</sup>. »

Dans une autre lettre qu'il adresse à un diacre de Rome, nommé Étienne, il laisse voir le dégoût et l'indignation que lui a causés l'expérience des mœurs italiennes : « Toute l'Italie m'a semblé une Rome, et le monde a horreur des mœurs des Romains <sup>3</sup>. »

Il n'avait point passé une année entière à Bobio, et cependant, au milieu des calamités qui vinrent l'y assiéger, il ne laissa pas de s'occuper des sciences qui étaient le but constant de tout ce qu'il avait d'influence, de force et de pouvoir.

1. Ep. v, xiv.

2. Ep. xvi.

3. Ep. xvii.

Nous le voyons, en effet, écrire à l'archevêque Ecbert de Trèves, pour lui recommander d'envoyer des écolâtres en Italie <sup>1</sup>. Il prie Adalbéron, son métropolitain, de lui prêter un César pour le copier, lui promettant huit volumes de Boèce, sur l'astrologie, et d'excellentes figures de géométrie <sup>2</sup>. Il engage le moine Airard d'Aurillac à corriger Pline et à copier les ouvrages qui se trouvaient à Orbaye et dans l'église de Saint-Basle <sup>3</sup>. Il mande à l'abbé Giselebert qu'il possédait un ouvrage du philosophe Démosthènes sur les ophthalmies et la fin du discours de Cicéron pour le roi Déjotaire <sup>4</sup>.

1. Ep. XIII.

2. Ep. VIII.

3. Ep. VII.

4. Ep. IX.

---

## CHAPITRE VI

### RETOUR DE GERBERT A REIMS.

---

C'est à Reims, sur les conseils de l'impératrice Théophanie, qui désirait sa présence dans ces contrées, que Gerbert désirait se fixer, près du vieil Adalbéron, pour partager avec lui les soins du diocèse et diriger une seconde fois l'école métropolitaine.

De cette nouvelle retraite, il ne perd pas de vue son abbaye, dans laquelle il avait eu le regret de laisser ses livres, l'ébauche d'un orgue qu'il destinait à ses anciens amis d'Aurillac; il gourmande les moines qui lui avaient montré peu de dévouement <sup>1</sup>, il leur rappelle avec sévérité leurs devoirs et adresse à d'autres des conseils et des paroles d'amitié; il les exhorte à penser à l'inconstance des choses humaines, à ne pas seulement gémir sur la ruine des biens ter-

1. Ep. xviii.

restres, mais aussi sur celle des âmes, et surtout à ne pas désespérer de la miséricorde divine.

Il recevait des messages de ses religieux et s'intéressa plusieurs fois efficacement en leur faveur. Plus tard, exerçant encore toute l'autorité d'abbé, il permit à Renaud, son ami, de quitter Bobio et de se rendre dans une autre communauté de Saint-Benoît <sup>1</sup>, le priant, en même temps, de lui rapporter son Manilius, son Démosthènes, et la Rhétorique de Victorin <sup>2</sup>.

Il voulait aller encore une fois à Rome pour y revendiquer l'exercice des saintes fonctions qui lui avaient été confiées <sup>3</sup>; mais il en fut empêché, car la dernière lueur d'espérance y avait disparu, par suite de l'intrusion violente de Franco au souverain pontificat.

A peine arrivé à Reims, Gerbert s'était de nouveau fait remarquer par son goût pour les travaux d'esprit, par son zèle à réunir tous les ouvrages qui traitent des sciences, et c'est ce que nous lui verrons faire en tout temps et dans toutes les circonstances de sa vie. Il prie ses frères de Saint-Gérolde de lui renvoyer le livre de l'espagnol Joseph, sur la multiplication et la division des nombres, que l'abbé Warin lui avait laissé en partant <sup>4</sup>. Il demande même aux

1. Ep. xv, xix, lxxxiii, lxxxv.

2. Ep. lxxxviii.

3. Ep. xvi, xxv.

4. Ep. xvii.

savants étrangers, comme à Lupito, abbé de Barcelone, et à Bonfils, évêque de Girone, des livres sur l'astrologie et l'arithmétique <sup>1</sup>. S'adressant au cardinal Étienne, il le pria, à plusieurs reprises, en son nom et en celui d'Adalbéron, de lui renvoyer les exemplaires de Suétone et d'Aurélius Victor, qu'il avait laissés chez lui <sup>2</sup>.

Par une lettre à Gérard, abbé de Tours, auquel il s'adressa de même pour avoir des copies de livres, il nous apprend qu'il possédait une véritable bibliothèque, qu'il s'était procurée avec beaucoup de peines et à grands frais en Italie, en Allemagne et en Belgique. « Le but de tant d'efforts, dit-il, est d'arriver au mépris de la fortune trompeuse, mépris que nous refuse la nature, mais que nous donne la science ; ainsi pour occuper nos loisirs, nous enseignons ce que nous savons, et nous apprenons ce que nous ignorons <sup>3</sup>. »

Vers ce temps Gerbert écrivit une Rhétorique ainsi qu'il nous l'apprend dans une de ses lettres à Bernard, moine d'Aurillac <sup>4</sup>. Il paraît, par ce qu'il en dit, que c'était un volume d'une juste grosseur, puisqu'il contenait vingt-six feuilles ou membranes, comme on parlait alors ; l'idée que l'auteur nous donne de son

1. Ep. xxiv, xxv.

2. Ep. xl, lxxii.

3. Ep. xlv.

4. Ep. xcii.

mérite nous en fait regretter la perte. Gerbert apporta tant de soins à la composition de cet ouvrage qu'il se flattait que les plus habiles lui feraient un accueil admirable, et qu'il serait d'une grande utilité à ceux qui apprennent, pour saisir et conserver dans l'esprit la pensée des orateurs, pensée qui échappe facilement, ou qui est difficile à comprendre.

C'est sans doute aussi à cette époque que Gerbert composa son *Traité du corps et du sang du Seigneur*<sup>1</sup>.

Jusqu'en ces derniers temps on avait regardé l'écrit anonyme sur l'Eucharistie, publié par le père Cellot, comme un ouvrage de Hériger, abbé de Lobbes vers la fin du x<sup>e</sup> siècle. Mabillon avait cherché à prouver cette opinion, dans sa préface sur le v<sup>e</sup> siècle de l'ordre des Bénédictins<sup>2</sup>; mais dom Bernard Pez ayant recouvré cet ouvrage, sous le nom de Gerbert, dans un ancien manuscrit du couvent de Gotweih en Autriche, a entrepris de le lui restituer<sup>3</sup>. Il faut avouer que le titre écrit en minium de la même main que le corps de l'ouvrage est déjà en faveur de Gerbert une forte preuve. Preuve qui, jointe à l'identité du style entre cet écrit et les autres du même auteur, est au-dessus de tous les raisonnements de Mabillon, vu surtout que l'ouvrage homonyme d'Hé-

1. *Opera Sylvestri II*, p. 179; Migne, *Patrologia*, cxxxix.

2. N. 47 et 48.

3. *Thesaurus novissimus*, t. V, 2<sup>e</sup> p., c. 130.



riger est appelé une lettre (*epistola*) par Gérard, abbé de Grandfort.

Gerbert paraît avoir été déterminé à entreprendre cet ouvrage par deux motifs principaux :

Le premier était de montrer que ceux qui, comme Paschase Ratber, soutenaient que le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie est le même que celui qui, étant né de la Vierge, est mort et ressuscité, et ceux qui, comme Raban Maur et Ratramne de Corbie, prétendent le contraire, n'avaient pas eu des sentiments différents sur le fond du mystère. Tous ont toujours professé la présence réelle et la transsubstantiation, et lui-même en particulier disait que l'Eucharistie est figure, par rapport au pain et au vin que l'on voit au dehors; mais qu'elle est vérité, parce que la foi nous fait découvrir intérieurement qu'elle contient en réalité le corps et le sang de Jésus-Christ.

Sans doute les derniers n'approuvaient point que Paschase eût dit que le corps de Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, fût le même qui est né de la Vierge et a été attaché à la croix; mais ils ne niaient point pour cela que ce fût le même corps, quant à la *substance*, mais seulement que ce fût le même corps, quant aux *apparences* ou à la *forme naturelle*; de sorte que le fond de la dispute roulait plutôt sur la manière dont le corps de Notre-Seigneur est présent

dans l'Eucharistie, que sur la réalité de son existence dans le sacrement. Le corps de Jésus-Christ, selon Gerbert, peut en effet, tout en conservant la même nature, prendre différentes formes (*species*). En ayant égard à cette circonstance, on peut accorder les différents passages des Pères qui parlent tantôt d'un corps double, tantôt d'un corps triple de Jésus-Christ, et défendre Raban de Mayence et Ratramne contre Paschase Ratber. Il y a un corps né de Marie, un corps eucharistique et un corps mystique, et dans tous les trois Jésus-Christ est réellement, entièrement, comme homme et comme Dieu, et cependant ils diffèrent quant à la forme. On peut même établir entre eux le rapport suivant :

|                  |              |              |
|------------------|--------------|--------------|
| Christus         | Eucharistiam | Ecclesia     |
| inconsumptibilis | sumendam     | sumens       |
| invescibilis     | vescendam    | vescens      |
| dat ab           | datam        | accipit      |
| ipso.            | ex ipso.     | corpus ejus. |

C'est là le fond de la dissertation. Gerbert prouve ses idées par un grand nombre de passages, tirés des principaux Pères grecs et latins, presque tous fort bien choisis. Il fortifie ces preuves par divers raisonnements pris de l'arithmétique, de la dialectique, de la géométrie et appuyés de figures, manière de raisonner qui découvre Gerbert à ne le pas méconnaître.

Pour expliquer comment s'opère le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, et comment ce corps est le même qui est né de la Vierge, ainsi que le disait Paschase Ratbert, il ajoute : « Nous devons croire, en effet, qu'au moment de l'immolation, les cieux s'ouvrent à la prière du prêtre, que le corps de Jésus-Christ est emporté par le ministère des anges sur l'autel sublime qui est Jésus-Christ même, et qui est aussi le prêtre et la victime, et que, par l'attouchement de ce corps glorieux, l'Eucharistie devient le même corps qui est sorti du sein de la Vierge <sup>1</sup>. » Quelque singulière que soit cette explication, elle prouve du moins que Gerbert croyait à la transsubstantiation. Il fait allusion en cet endroit à la prière que le prêtre dit après la consécration.

Le second motif qui lui fit prendre la plume, fut de montrer l'absurdité de l'erreur imaginaire des stercoranistes. L'auteur s'y arrête particulièrement à relever les inepties, comme il les qualifie lui-même, de ceux qui, pour appuyer leur opinion, abusaient de ces paroles de l'Evangile de saint Mathieu : « Tout

1. « Vero enim et incunctanter credendum in ipsa immolationis hora ad sacerdotis precem aperiri cœlos et illud (corpus) angelico ministerio in sublime deportari altare, quod est ipse Christus, qui et Pontifex et Hostia contactuque illius unum fieri. » (*Opera Sylvestri II*, p. 187, Migne.)

» ce qui entre dans la bouche descend dans l'estomac,  
» etc. » (*Matth.*, xv, 17.)

Ce passage lui fournit l'occasion de relever le blasphème de quelques hérétiques qui prétendaient à ce sujet que Jésus-Christ avait ignoré la physique. Gerbert y fait lui-même un peu le physiologue en expliquant la digestion.

Il eût peut-être été mieux de ne point appliquer à la sainte Eucharistie des notions de physique ou de métaphysique très-obscurcs, très-incertaines, et qui ne pouvaient servir qu'à embrouiller la question; il eût été mieux de ne pas entreprendre d'expliquer, par ces notions, un mystère essentiellement inexplicable. La manière dont Jésus-Christ est dans l'Eucharistie ne ressemble à aucune autre, elle est incomparable, par conséquent incompréhensible. Rien d'ailleurs n'est plus incertain que les systèmes philosophiques touchant l'essence ou la substance des corps. Les philosophes ne se sont jamais accordés, ils ne s'accorderont jamais, ils changent d'opinions de siècle en siècle. On oublie trop que le mystère de l'Eucharistie ne s'opère qu'en dehors de l'ordre naturel : *præter rerum ordinem*, comme le chante l'Église. « On ne doit en juger, dit Mgr le cardinal Gousset, ni d'après les conceptions de notre faible intelligence, ni d'après le témoignage de nos sens qui ne porte que sur les qualités sensibles ou extérieures des corps.

Et c'est parce que la présence réelle et la transsubstantiation appartiennent à l'ordre surnaturel, que toutes les objections qu'on tire de l'ordre de la nature tombent à faux et ne peuvent ébranler notre foi <sup>1</sup>. »

Gerbert conclut enfin qu'il est absurde qu'un aliment spirituel, comme l'est le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, soit sujet à la digestion et à ses suites. « C'est une nourriture destinée à l'homme intérieur. Si elle influe dans l'homme extérieur, il est de la piété de croire que c'est pour être le germe de la résurrection au dernier jour. »

Il dit aussi expressément que Jésus-Christ est impassible dans l'Eucharistie.

Il fait paraître dans ce petit traité beaucoup de justesse et de solidité d'esprit.

Secrétaire de l'archevêque, il prit part à toutes les affaires importantes de l'Eglise. Nous le voyons écrire en son nom, à Walon, injuste ravisseur des biens de l'Eglise et à ses complices, pour les citer au concile de la province <sup>2</sup>.

Ce fut lui qui, au nom d'Adalbéron, avait demandé à Guidon, abbé d'Androvic, pourquoi il retenait un de ses clercs dont il avait besoin, et s'il pouvait lui confier ses enfants à élever <sup>3</sup>.

1. *Théologie dogmatique*, t. II, p. 502.

2. Ep. xc, xxix.

3. Ep. xxxvi.

Il avait été l'âme de toutes les négociations dans l'affaire des moines de Fleury qui, après la mort de l'abbé Oylhold, (987) avaient chassé les bien pensants, et entre autres leur scholastique Constantin, l'ami de Gerbert, et s'étaient soumis à un abbé qui avait exercé sa charge d'une manière aussi illégale que celle dont il l'avait acquise. Il leur avait adressé des exhortations, avait écrit à Mayeul de Cluny, à Egbert de Saint-Julien de Tours, et demandé la punition publique du coupable, comme aussi le rétablissement de ceux qui avaient reçu l'injure, dût-on pour cela recourir à Rome et aux princes ; il avait convoqué les abbés à un synode <sup>1</sup>, procuré à son ami un asile à Aurillac, et ne s'était point donné de repos qu'il n'eût réussi à faire triompher la bonne cause, et à ménager à l'exilé un retour sûr et honorable, et, au milieu de tous ces soins, il n'avait pas oublié de recommander à son ami de lui apporter des copies du livre de Cicéron sur la république, des harangues contre Verrès et des autres plaidoyers du grand orateur <sup>2</sup>.

Il avait félicité l'abbé Bernon, de Saint-Martin de Tours, de la renommée qu'acquerrait de nouveau cet antique séjour des saints, après qu'une réforme salu-

1. Ep. LXX, LXXXI, LXXXVII, LXXXVIII, LXXXIX.

2. Ep. LXXXII, XCII, CXLII.

taire s'y fût opérée et qu'on y eût trouvé dans le moine Osulph un modèle à imiter <sup>1</sup>.

Il avait consolé les moines de Blandinberg de la mort de leur abbé, et les avait encouragés à lui choisir un digne successeur. Une autre fois il leur avait demandé compte, au nom d'Adalbéron, de manuscrits appartenant à son Église, qu'ils avaient retenus en violant les droits divins et humains, et en rompant l'association sacrée, qui a pour but la communication réciproque des trésors littéraires <sup>2</sup>.

Il avait demandé à l'abbé Rainer de Corbie grâce pour un frère, qui avait abandonné secrètement le couvent pour aller à Rome. Il ne voulait pas, disait-il, le soustraire à la punition légale, mais il désirait qu'elle fût assez modérée pour qu'il ne semblât pas avoir trahi celui qui s'était confié à lui <sup>3</sup>.

En faveur de l'abbé de Sainte-Geneviève, Robert, il s'était adressé à l'évêque de Paris pour l'engager à éviter l'emportement et la rigueur et à attendre l'avis des évêques <sup>4</sup>.

Il avait demandé à Rhotard, évêque de Cambrai, de confirmer l'excommunication qu'Adalbéron avait lancée contre le comte Beaudoin, pour avoir abandonné sa femme, afin qu'il ne lui servît de rien d'être

1. Ep. 31, 2<sup>e</sup> cl., ou CXII, Migne.

2. Ep. XCVI, CV.

3. Ep. LXVIII, LXII.

4. Ep. CXIV.

allé à Rome et d'avoir trompé le pape par ses mensonges <sup>1</sup>.

Il eut aussi à écrire au saint-siège, dans une occasion où il s'agissait de maintenir les prérogatives métropolitaines, et où toute autre voie de conciliation était devenue impossible : « C'est avec peine, disait-il dans sa lettre, et nullement avec indifférence que je vois violer le sanctuaire qui m'a été confié par l'Église romaine. Sur quoi pourra-t-on compter désormais si l'on renverse ce qui a été fait du consentement du prince, par le choix des évêques, avec la participation du clergé et du peuple, et qui a été consacré par la suprême autorité du pape, si l'on transgresse les ordonnances, si l'on méprise les privilèges, si l'on rapporte les lois divines et humaines ? J'ose m'adresser à vous, dans l'espérance que Votre Sainteté fera connaître sa volonté. Dans le cas contraire, ne soyez pas étonné si j'embrasse le parti en faveur duquel se prononce la majorité, sinon des lois divines, au moins des lois humaines. Car, dans la pratique, ce sont toujours les considérations terrestres qui l'emportent d'abord, et ce n'est qu'ensuite dans la spéculation, que l'on se reporte au point de vue divin. Voilà ce à quoi me poussera la pusillanimité de mon âme, si votre magnanimité m'abandonne <sup>2</sup>. »

1. Ep. cxiii.

2. Ep. xxiii.

---



## CHAPITRE VII

### PART ACTIVE PRISE PAR GERBERT AUX AFFAIRES POLITIQUES

---

A dater de son retour à Reims, la vie politique de Gerbert avait commencé, et avait pris ce caractère d'universalité qu'elle devait conserver jusqu'à la fin. Ses liaisons avec les Othon et les ducs de France le mettaient naturellement en rapport avec les hommes importants de cette époque ; aussi l'histoire nous le montre-t-elle, dès lors, mêlé à tous les grands mouvements qui agitèrent la société.

A la mort d'Othon II, arrivée en 983, il se déclara hautement pour son fils, encore en bas âge, et ne craignit pas de s'élever avec force contre Lothaire, dont les prétentions ambitieuses menaçaient d'entamer le domaine impérial. Ce prince, qui s'était vu forcé, par un traité, de céder la Basse-Lorraine à Othon II, sous la condition illusoire que l'Empereur

ne la posséderait que comme bénéficiaire du roi de France, croyait l'occasion favorable pour reprendre cette province, d'autant plus que Henri le Querelleur, duc de Bavière, cherchait lui-même à s'emparer de l'Empire. Mais Gerbert, autant par sentiment de justice que par reconnaissance pour les Othon, parvint à déjouer tous ses projets, il conserva les droits du jeune Empereur <sup>1</sup>.

A peine arrivé à Reims, dit Hock, nous le voyons se mettre en relation avec Willigise de Mayence, avec Ecbert de Trèves, avec le comte palatin Robert, avec le chapelain Ekman <sup>2</sup>. Il les prie en son propre nom, et au nom d'Adalbéron, de soutenir à tout prix la cause des Othon, et de ne point, sous prétexte que l'enfant était grec de naissance, imiter la coutume grecque, en élevant un associé à l'Empire. Il leur déclare, que dans le cas où ils seraient expulsés de leur résidence, ils trouveraient à Reims un refuge assuré. Il fait en sorte que Charles de Lorraine ne partage point les sentiments de son frère Lothaire, et que ses amis, Héribert de Troyes, qui donna sa fille Agnès en mariage à Charles, et Odon de Vermandois favorisent la cause allemande <sup>3</sup>, en même temps qu'il sait prendre les précautions nécessaires

1. Ep. IX, XX, XXXV, XXXVI, LII, etc.

2. Ep. XXI, XXVI, XXVII, XXXVII.

3. Ep. XXXVIII, LX.

contre les alliés dangereux, qui déjà bien souvent avaient fait la guerre à l'archevêché.

Quand Lothaire, après la prise de Verdun, déroule les plans qu'il a formés sur la Lorraine, Gerbert déploie alors toutes les ressources de son génie. Ses lettres entretiennent l'espérance en Allemagne<sup>1</sup>; c'est lui qui appelle aux armes les comtes lorrains<sup>2</sup>, qui les console dans leur malheur, qui soutient leur courage abattu, qui les met à même d'avertir leurs partisans et de les préserver de démarches précipitées ou désespérées, qui conseille même de différer la paix, si elle ne peut être conclue qu'en violant la fidélité et l'honneur national<sup>3</sup>; c'est lui qui, au nom des diocésains, lance les reproches les plus sévères contre Verdun qui s'était donné à Lothaire et qui avait chassé son évêque<sup>4</sup>; c'est lui qui, dans les négociations subséquentes, veille aux intérêts des comtes. Il cherche, par l'entremise de l'évêque Notger de Liège, à agir sur Emma, l'épouse de Lothaire<sup>5</sup>.

Il fait envisager Hugues Capet, comte de Paris, duc des Francs, comme le véritable roi, porté, par

1. Ep. xxii.

2. Ep. xxiv.

3. Ep. xlvii, xlix, li, lix.

4. Ep. lxxx.

5. Ep. xxx, xxxv, xxxix.

son union avec une fille d'Othon I<sup>er</sup>, à favoriser la maison impériale de l'Allemagne, et en effet il ménage une alliance entre Hugues et la maison de Saxe. Ses efforts, dans ces graves circonstances, contribuèrent efficacement à ramener la paix. Dans ce but il eut recours à Béatrix, sœur de Hugues, et veuve de Frédéric de la Haute-Lorraine, dont le fils Adalbéron occupa le siège de Metz<sup>1</sup>. Il chercha aussi à amener une entrevue entre les princesses françaises et allemandes<sup>2</sup>.

La tournure que prend l'affaire, les sentiments des alliés, le but des adversaires, ceux dont il faut se défier, ceux sur qui l'on peut compter, il pénètre, il indique tout, en montrant une profonde connaissance de l'homme et sans avoir peur des dangers qui le menacent lui-même de différents côtés<sup>3</sup>.

Ce sont ses conseils qui préparent un sort supportable à l'archevêque Adalbéron, bien que ses parents eussent combattu dans les rangs des adversaires de Lothaire, bien qu'il eût sacré l'évêque de Verdun établi par les Allemands, et que d'ailleurs il n'eût point dissimulé son attachement pour les Othon<sup>4</sup>. C'est tout au plus si l'archevêché éprouve les effets

1. Ep. LV, LXII, LXIV.

2. Ep. LXIV, LXVI, LXVII.

3. Ep. LII, LVI, LIX.

4. Ep. LIV, LVII, LVIII, LXIV, LIII, LXXXVI, XC.

ordinaires et inévitables de la guerre, tels que la destruction des murailles, le ravage des campagnes, le pillage des villages, la protection accordée à d'infidèles vassaux. La menace de citer le métropolitain devant un synode demeure sans effet. Et enfin, ce qu'il y eut de plus décisif, le roi regarda toujours le duc Henri comme un rebelle et rejeta toute alliance avec lui.

De la sorte l'on arrive à la fin de l'année 985 et l'on réussit enfin à conclure la paix entre l'Allemagne et la France.

Ces préoccupations politiques ne détournèrent pas Gerbert de l'étude des sciences et des lettres. Ayant joui, durant quelques mois, d'un plus grand loisir, il écrivit des livres<sup>1</sup>, et forma différents projets, comme d'aller visiter à Aurillac ses anciens pères nourriciers, de se rendre en Saxe à la cour des impératrices, ou bien de les accompagner en Italie et de faire valoir de nouveau à Babio ses droits méconnus<sup>2</sup>. Mais ce repos fut troublé par un événement inattendu. Le roi Lothaire mourut à Reims, 2 mars 986. Ger-

1. Une chronique d'Aurillac fait mention de livres sur la grammaire et de commentaires sur saint Jérôme et sur saint Ambroise que Gerbert envoya à son ami Raimond; nous ne savons si ces ouvrages ont été composés par lui. « Misit munera Raymondo sodali, videlicet libros grammaticorum et expositiones in Hieronymum et Ambrosium. » (Ex *Chron. Aureliac.* Ex sect. XII. Mab., *Annal.*, p. 150.)

2. Ep. LXXIII, LXXI, CXXXIII, CXXXV.

bert composa son épitaphe<sup>1</sup>, annonça sa mort à Ecbert de Trèves, et à l'impératrice Adélaïde, au nom d'Adalbéron et de la reine Emma, ainsi que le serment de fidélité que les Français avaient prêté à son fils. Il fit connaître à l'abbé Gérard combien il fallait peu compter sur le roi Louis pour secourir le duc Borel. En un mot il se trouva de nouveau au milieu du tourbillon des affaires<sup>2</sup>.

Gerbert venait de perdre son père adoptif, l'abbé d'Aurillac, et n'avait reçu quelque consolation que par l'élection de son ancien maître Raimond à la place de Gérard. Dans la lettre qu'il écrivit alors au nouvel abbé, pour le complimenter, il laissait déjà percer les chagrins et les déboires dont son existence était abreuvée<sup>3</sup>.

Toujours animé par le même esprit de justice, il prend bientôt la défense de la reine Emma et d'Adalbéron de Laon, contre lesquels des bruits odieux avaient été répandus, et les couvre tous les deux de sa puissante influence<sup>4</sup>.

1. « Cujus in obsequium coiere duces, bonus omnis  
Quem coluit, sate Cæsaribus, monumenta doloris,  
Cæsar Lothari, prætendis luce secundo  
Terrifici Martis, quod eras conspectus in astro. »

(Ep. LXXVI, LXXII, LXXV.)

2. Ep. LXXIV, LXXV, LXXI, CXIX.

3. Ep. XCI.

4. Ep. XCVIII, XCVII.

L'irritation était extrême, la guerre paraissait imminente; la mort du faible roi Louis (987) empêcha de plus grands malheurs, et fut le signal d'un événement auquel Gerbert ne resta pas étranger, la chute des Carlovingiens et l'élévation des Capétiens<sup>1</sup>.

1. Ep. cix, xciv, cxxxi, cxxxiii, xcix, ci, ciii.  

---

## CHAPITRE VIII

### CONDUITE POLITIQUE DE GERBERT A L'AVÈNEMENT DE HUGUES CAPET.

---

Pour bien apprécier la ligne de conduite tenue par Gerbert, au moment où la dynastie capétienne vint remplacer les descendants de Charlemagne, il faut préciser d'abord quel était en France, à cette époque, le véritable droit de succession au trône, et quels étaient les principes sociaux qui dirigeaient alors la conscience publique; principes si souvent oubliés par beaucoup d'historiens, ce qui a amené une si déplorable confusion dans leurs idées et leurs jugements.

Un prince peut parvenir à un trône, soit par droit d'élection, soit par droit d'hérédité, soit par droit de conquête. Ces droits sont trois principes légitimes d'autorité. Ils peuvent exister séparément ou simultanément selon la constitution des royaumes.



Ils peuvent même varier légitimement lorsque les deux parties contractantes y consentent et que le bien de l'Etat le demande.

Lorsqu'une monarchie est purement héréditaire, le principe d'élection, en vertu duquel telle dynastie a été choisie à l'origine, peut revivre cependant dans certaines circonstances données, par exemple, dans le cas d'extinction de la race primitivement choisie, dans le cas de doute entre les prétendants à la couronne, ou lorsqu'il s'agit de faire cesser l'anarchie et de sauver le royaume.

De plus, dans le droit public chrétien, l'élection primitive des membres futurs d'une race choisie n'est que conditionnelle, c'est-à-dire que les fils aînés ne sont élus d'avance qu'à condition qu'ils auront et conserveront les qualités personnelles légales exigées par la constitution ; parce que chez les chrétiens il y a un tribunal suprême qui peut prononcer sur l'indignité du prince au trône, lorsque cette indignité est reconnue par les peuples. Nouvelle preuve de la bienfaisante influence du catholicisme sous le rapport de la liberté des peuples ! D'un autre côté, les sages restrictions apposées par l'Eglise à l'exercice de ce droit, sont véritablement la plus forte garantie de l'autorité vertueuse, et les droits des souverains et des sujets se trouvent ainsi sauvegardés.

C'est pourquoi l'on peut regarder chaque avéne-

ment, dans une monarchie héréditaire, comme une sorte d'élection actuelle et personnelle du prince appelé au trône par sa naissance, élection, toutefois, qui peut très-bien n'être que tacite en fait, mais qui n'en existe pas moins en droit.

Ces principes, nous n'avons pas à les prouver ici, ils sont assez clairs du reste pour tout homme de bon sens. Ce qui l'est moins, c'est l'application qu'il faut quelquefois en faire, ou du moins la manière plus ou moins juste avec laquelle ils ont été appliqués dans l'histoire des nations. Les faits ne sont pas toujours suffisamment connus. Les motifs qu'on a eus d'agir de telle ou telle manière échappent souvent aussi aux plus minutieuses investigations des historiens.

Essayons maintenant à notre tour de voir ce qui s'est passé à l'avènement de Hugues Capet et montrons la part prise par Gerbert dans cette circonstance.

Rappelons en peu de mots quel était notre droit de succession au trône de France.

A l'origine de notre monarchie, la royauté était élective, comme chez tous les peuples de la Germanie<sup>1</sup>. Elle devint bientôt héréditaire aussi.

Sous les deux premières races, le droit d'hérédité fut divisible et réversible entre les princes, et avait conservé un certain caractère électif.

1. Robertson, *Hist. d'Écosse*.

Les fils de Charles Martel remplacèrent les fils dégénérés de Clovis avec l'assentiment des grands, du peuple et du chef de l'Église.

Charlemagne et ses fils, dans les chartes les plus solennelles, rappellent et confirment ce caractère électif de la royauté chez les Francs : « *Quem populus eligere velit ut patri suo succedat in regni hereditate*<sup>1</sup>.

Charles le Chauve reconnaît la même chose au concile de Toul, en 859.

Louis le Bègue se dit roi par la miséricorde de Dieu et l'élection du peuple : « *Rex misericordia Dei et electione populi.* »

La royauté était élective alors en ce sens qu'il fallait être de la famille de Charlemagne et être reconnu par les seigneurs.

Hincmar rappelait en effet à Louis le Bègue que son élection ne s'était pas faite sans difficultés.

L'hérédité, on le voit, était loin d'être regardée comme un principe fixe et stable.

Après la mort de Carloman, la nation était même rentrée dans son droit de se choisir un maître ; car Charles le Simple était né de l'union illégitime de Louis le Bègue et d'Adélaïde, et en cette qualité il ne pouvait avoir aucun droit à la couronne de France.

1. Cité par Montesquieu, *Esprit des lois*, xxvi, xvi.

Charles le Gros et Eudes sont donc élus légitimement. Si Charles le Simple est ensuite reconnu, c'est uniquement par l'autorité de quelques seigneurs qui, dans des vues personnelles, exploitent son origine carlovingienne, et il ne devient roi légitime, après la mort de Eudes et de son fils, que par le consentement des seigneurs, qui par là même accordaient un nouveau droit à la famille de Charlemagne. Plus tard, il est déposé, sous prétexte d'indignité, mais sans motifs valables.

Robert et Raoul sont élus, mais illégitimement. Le droit de Louis d'Outremer, fils de Charles le Simple, est de nouveau reconnu ; mais cependant ce prince, son fils et son petit-fils arrivent au trône plutôt par voie d'élection<sup>1</sup>. Le principe héréditaire, tout en cherchant à se rétablir, avait donc éprouvé de graves atteintes, et il n'était pas encore absolu quand Louis V mourut.

D'un autre côté il était survenu dans la possession territoriale d'immenses changements qui nécessitaient, pour ainsi dire, un changement dans la royauté. Les seigneurs possédaient alors leurs fiefs héréditairement, à titre de véritables propriétaires. Le roi n'avait plus qu'un simple droit de suzeraineté. « La couronne, dit M. Gabourd, parlant de Louis V<sup>2</sup>, un

1. Bouquet, t. IX, p. 617.

2. *Hist. de France*, t. IV, p. 291.

moment posée sur sa tête, n'était qu'un vain ornement; les jours étaient venus où il suffirait d'un signe pour la faire choir sous les pieds des grands vassaux et des barons, sauf au plus hardi ou au plus brave à se baisser pour la prendre. De toutes parts on se pressait autour du duc de France comme vers le roi naturel, vers le roi nécessaire; et, comme sous le règne du dernier Mérovingien, on attendait un prétexte pour déposer le sceptre aux mains de celui qui avait l'autorité réelle. Les légendes annonçaient au duc de France sa future élévation; on disait que saint Valery avait apparu en songe à Hugues le Grand, son père, et lui avait parlé ainsi : « Transfère mes reliques et celles de saint Riquier, et par nos prières tu seras roi des Français, et tes héritiers posséderont ce peuple jusqu'aux dernières générations. » D'autres récits, également empreints de circonstances merveilleuses, et que tout haut l'on colportait, ne promettaient le trône à la race de Robert le Fort que jusqu'à la septième lignée. Le moment semblait arrivé d'en finir avec une fiction impuissante. Guy de Spolette, Arnolphe de Germanie, Othon le Grand, Boson, Rodolphe et tant d'autres, depuis moins d'un siècle, avaient été proclamés rois ou empereurs, sans y être appelés par le droit de naissance; trois fois la race de Robert le Fort s'était assise sur le trône par le vœu des populations; qu'était-il besoin

d'autres précédents? Ne fallait-il pas au royaume un chef digne de son nom, de son pouvoir? Qu'importait Louis V, ce fantôme de roi dépourvu d'initiative et de puissance? Telles étaient les préoccupations des vassaux, des arrière-vassaux de la couronne, et les amis de Hugues Capet ne se faisaient faute d'entretenir des dispositions aussi favorables à la cause de leur maître. »

Un mot échappé à la plume de Gerbert lève un coin du voile qui couvrait cette politique : « Une grande affaire, disait-il, se traite sérieusement <sup>1</sup>. » Cette grande affaire est incontestablement l'élévation de Hugues à la couronne.

Un homme comme Gerbert avait dû facilement comprendre que la mission des Carlovingiens était accomplie. Dès l'an 985 il écrivait à un seigneur d'Allemagne sur les moyens de prévenir la guerre civile et étrangère dans ce pays, après la mort d'Othon II : « Le roi Lothaire est le chef de la France de nom seul ; Hugues l'est, non pas de nom, mais de fait et en réalité. Si vous aviez sollicité son amitié d'un commun accord, si vous aviez lié son fils avec le fils de l'Empereur, il y a longtemps que vous n'auriez plus pour ennemi le roi des Français <sup>2</sup>. » « Nous vous le disons confidemment, dit-il dans une

1. *Hist. de France*, Pierrot.

2. Ep. XLVIII.

autre lettre, si vous vous concilliez l'amitié de Hugues, vous pourriez éviter facilement toute attaque de la part des Français <sup>1</sup>. »

Hugues Capet était ainsi dès lors le roi de fait et par la nature. Il avait en ce moment un parti puissant attaché à sa personne qui travaillait constamment à lui aplanir le chemin du trône. Ce parti, las de l'inertie, de la faiblesse et de l'impuissance de Louis V, n'eût peut-être pas eu la patience d'attendre sa mort pour exécuter ses desseins. Voici en effet un extrait d'une lettre de Gerbert bien mystérieuse si l'on se contente de la considérer en elle-même, mais qui est bien claire lorsqu'on la rapproche des événements : « Je ne sais, dit-il, si avant l'automne nous conduirons l'armée en Italie, ou si nous demeurerons en Germanie, afin d'y rassembler le plus de troupes que nous pourrons contre Louis, roi des Français, s'il ne veut pas se tenir en repos ; car, toujours à charge à ses amis, il ne donne pas beaucoup d'inquiétudes à ses ennemis les plus pernicioeux ; bientôt l'événement vous apprendra ce qu'il est lui-même et ce que nous devons croire de lui <sup>2</sup>. »

C'est au moment où l'opinion était le plus favorablement disposée, en faveur du comte de Paris, que Louis V mourut, laissant pour seul héritier un oncle

1. Ep. LI.

2. *Hist de France*, Pierrot. Ep. xci, *Sylvestri II opera*, Migne.

absent du royaume, Charles, duc de la Basse-Lorraine, et second fils de Louis d'Outremer.

Charles de Lorraine, en acceptant son duché, à titre de fief, des mains de l'empereur Othon le Grand, avait, disent les chroniqueurs, mécontenté la nation française et les seigneurs. On n'examina point avec trop de sévérité s'il n'existait point d'exemples analogues ; on ne rechercha pas si le royaume de France, accoutumé, depuis Charlemagne, à respecter ce beau titre d'Empereur, ne se considérait pas naturellement comme placé dans la clientèle de l'Empire ; on affecta d'oublier que Hugues le Grand, père de Hugues Capet, s'était lui-même, à plusieurs reprises, déclaré vassal du roi de Germanie, pour attirer les armes d'Othon contre le roi de France. Aux époques des révolutions les souvenirs historiques peuvent manquer d'opportunité, et on ne prend dans le passé que ce que l'on y cherche. Hugues Capet et ses partisans voyant le trône vacant, déclarèrent que Charles, duc de Basse-Lorraine, avait perdu le droit de régner sur la France en consentant à reconnaître pour suzerain le chef de l'Empire.

Adalbéron, archevêque de Reims, alléguait un motif plus plausible de l'indignité de Charles ; c'était son irréligion. Plus tard il lui reprocha aussi, par la plume de Gerbert, d'avoir négligé de solliciter les suffrages des seigneurs ou électeurs du royaume :



« Souvenez-vous, lui écrivait-il, des conférences que nous avons eues ensemble sur votre sort, du conseil que je vous ai donné de rechercher les principaux du royaume; car qui étais-je pour imposer à moi seul un roi aux Français? Ce sont là des affaires publiques et non privées <sup>1</sup>. » On voit aussi dans cette lettre que Charles était excommunié à cause de son obstination à garder prisonniers Abalbéron de Laon et la reine Emma. C'était en ce temps-là s'exposer à être déclaré déchu de tous ses droits.

En effet, suivant Richer, après les funérailles de Louis V, les princes s'étant réunis à Compiègne pour délibérer sur les intérêts de l'Etat, Hugues proposa de s'en rapporter principalement à Adalbéron de Reims <sup>2</sup>, pour la succession au trône, parce qu'il avait une connaissance profonde des choses divines et humaines, et qu'il était distingué par son éloquence. On se rangea à cet avis. Adalbéron fit observer que l'assemblée ne comprenait pas tous les princes dont la prudence et le dévouement pouvaient être invoqués; qu'il convenait donc de différer l'élection jusqu'à ce que tous se trouvant réunis, les raisons de chacun fussent pesées avec plus de maturité; qu'en attendant il fallait jurer, entre les mains de Hugues, de ne rien faire jusque-là pour l'établissement d'un roi. Le ser-

1. Ep. cxxii.

2. Richer, l. IV, n. 9-13.

ment fut prêté et le jour de la réunion désigné.

Dans l'intervalle, Charles vint à Reims, et dit à l'archevêque : « Tout le monde sait que je dois succéder par droit héréditaire à mon frère et à mon neveu. » Adalbéron répondit : « Comme vous avez toujours été livré à des parjures et à des sacrilèges, ainsi qu'à des hommes criminels, comment pouvez-vous espérer de parvenir à la principauté avec eux et par eux ? » Charles répliqua qu'il ne pouvait abandonner ses amis, mais qu'il devait tâcher d'en acquérir d'autres. L'archevêque dit en lui-même : « Si maintenant qu'il est privé de toute dignité, il est tellement lié aux méchants qu'il ne veut s'en détacher d'aucune manière, quel malheur ne serait-ce pas pour les bons, si l'élection le portait à la souveraineté ! » Après avoir déclaré ne pouvoir rien faire à cet égard sans le concours des princes, Adalbéron le congédia.

Au jour convenu, les princes se rendirent à Senlis. L'archevêque leur dit : « Louis, d'excellente mémoire, étant mort sans enfants, on devait chercher avec soin qui devait le remplacer dans le royaume, de peur que la chose publique, abandonnée sans pilote, ne fût compromise. Aussi nous avons cru qu'il convenait de différer la solution, afin que chacun pût exposer ici, devant nous, ce que Dieu lui aurait inspiré de particulier, et que des sentiments comparés, l'assem-

blée formât sa décision collective. Maintenant que nous sommes réunis, il importe de traiter la question avec beaucoup de prudence et de fidélité, de peur que la haine n'égare la raison ou que l'affection ne nuise à la vérité. Nous n'ignorons pas que Charles a ses partisans qui le prétendent digne du trône par la collation de ses parents. Mais s'il est question de cela, ni le royaume ne s'acquiert par droit héréditaire, ni on ne peut promouvoir un roi à la royauté, s'il ne brille, non-seulement par la noblesse du corps, mais par la sagesse de l'âme, s'il n'est muni de la foi et affermi par la magnanimité. Nous voyons dans l'histoire que des souverains de race illustre ayant été déchus de leur dignité par l'effet de leur incapacité, ont eu des successeurs, tantôt de leur rang, tantôt d'un rang inférieur. Or, quelle aptitude peut-on reconnaître à Charles, lui que la foi ne dirige point, que la torpeur énerve, et qui s'est dégradé au point de n'avoir pas honte de servir un roi étranger et de prendre parmi les vassaux une femme au-dessous de sa condition ? Comment le duc de France souffrira-t-il que la fille d'un de ses vassaux devienne sa reine ? Comment mettra-t-il au-dessus de sa tête une femme dont les égaux et même les supérieurs fléchissent les genoux devant lui et posent les mains sous ses pieds ? Considérez attentivement les choses et voyez que Charles est déchu par sa faute plutôt

que par celle d'autrui. Désirez le bonheur de l'État plutôt que son malheur. Si vous voulez son malheur, choisissez Charles ; si vous voulez son bonheur, couronnez Hugues, cet excellent duc. Que l'affection pour Charles ne séduise personne ; que la haine pour le duc ne détourne personne de l'intérêt commun. Choisissez donc Hugues, que sa conduite, son haut rang, le nombre de ses guerriers rendent si célèbre ; que vous trouverez le tuteur, non-seulement de la chose publique, mais des intérêts privés. Sa bienveillance le rendra notre père ; car, qui a recouru à lui sans éprouver sa protection ? et qui, privé de l'aide des siens, ne leur a pas été restitué par lui ? »

Une adhésion unanime ayant accueilli ces paroles, Hugues fut couronné à Noyon le 1<sup>er</sup> juin 987, et à Reims le 3 juillet, par le métropolitain et les autres évêques, et proposé roi aux Gaulois, aux Bretons, aux Danois, aux Normands, aux Aquitains, aux Goths, aux Espagnols, aux Gascons, aux Basques.

Les principes allégués par Adalbéron étaient vrais et incontestables. Le royaume n'était pas purement héréditaire, et il était encore électif en ce sens qu'il fallait être de la famille de Charlemagne et reconnu par les seigneurs, et ne pas mériter d'être exclu du trône par son indignité. Mais l'indignité de Charles était-elle bien réelle ? Les accusations portées contre lui étaient-elles suffisantes ? C'est là qu'il pouvait se

présenter des doutes dans l'esprit ; c'est là qu'il pouvait y avoir divergence d'opinions. Gerbert lui-même, qui avait favorisé Hugues Capet, écrivait deux ans après l'élévation du nouveau souverain : « Le propre frère du divin Auguste Lothaire, l'héritier du royaume, en a été expulsé. Les rivaux ont été placés au rang des rois. Beaucoup de gens, du moins, les tiennent pour tels. Mais de quel droit l'héritier légitime a-t-il été déshérité ? de quel droit a-t-il été dépouillé de son royaume <sup>1</sup> ? » Ce sont là, en effet, de ces doutes qui viennent dans les meilleurs esprits, lorsqu'il s'agit d'appliquer les principes abstraits du droit à certains cas particuliers. N'eût-il pas été mieux et plus sûr de consulter le directeur suprême des consciences ?

Peut-être l'a-t-on consulté ; car bientôt nous voyons Gerbert, au nom de Hugues, menacer Seguin de Sens de la sentence du seigneur pape s'il refuse de reconnaître ce prince pour roi <sup>2</sup>.

Velly <sup>3</sup>, voulant faire regarder Hugues Capet comme un usurpateur, donne pour preuve une lettre de Gerbert à Thierry, évêque de Metz <sup>4</sup> ; parce que dans cette lettre il est dit, qu'à la tête d'une troupe d'hom-

1. Ep. x.

2. Ep. cvii. Bouquet, t. IX, p. 392, c. d. p. 553.

3. *Hist. de France*, t. II, p. 257 et 258.

4. Ep. lix.

mes, Hugues dissipa par la force une assemblée de seigneurs à Compiègne. Voici les propres termes de Gerbert : « Le duc Hugues a assemblé six cents hommes d'armes, et sur le bruit de son approche, le parlement, qui se tenait dans le palais de Compiègne, s'est dissipé dès le onzième de mai. Tout a pris la fuite, et le duc Charles, et le comte Rinchard et les princes de Vermandois, et l'évêque de Laon, Adalbéron, qui a donné son neveu en otage à Bardas, pour l'exécution de ce que Sigefrid et Godefroy ont promis. »

Velly croit qu'il s'agit ici d'une assemblée tenue pour assurer la succession au duc Charles. Il confond deux dates et deux événements différents.

Il y eut deux assemblées à Compiègne ; l'une en 984, sous Lothaire, pendant la guerre de Lorraine, et c'est celle-ci qui a été dissipée par Hugues et dont parle ici Gerbert. Thierry de Metz, en effet, est mort cette même année 984.

L'autre n'eut lieu que trois ans après, en 987, après la mort de Louis V, arrivée le 22 mai, en présence de Hugues Capet et en l'absence du duc Charles qui ne s'y était pas présenté. C'est dans cette assemblée que les seigneurs fixèrent le jour où l'on devrait procéder à Senlis à l'élection d'un nouveau roi.

La preuve apportée par Velly est donc dénuée de tout fondement.

Pour assurer à sa famille le trône, sur lequel il venait de monter, Hugues fit couronner roi à Orléans, au mois de janvier de l'année suivante, devant une nombreuse assemblée d'évêques et de grands du royaume, son fils Robert, âgé de seize ans, l'élève de Gerbert à l'école de Reims <sup>1</sup>.

Robert était tellement remarquable par son industrie et sa capacité qu'il excellait dans l'art militaire, était célèbre dans les sciences divines et canoniques, s'appliquait aux études libérales, assistait aux conciles des évêques, et y discutait et déterminait les causes ecclésiastiques avec eux <sup>2</sup>.

1. Helgaldi Floriac. mon. *Epitome vitæ Roberti regis*. — Duchesne, *Scriptores*, IV, p. 59. — Ex libro III miracular. S. Benedicti quem compos. Elimarinus Flor. Luchesne, IV, p. 156.

2. Richer, l. IV, n. 9-13.

---

## CHAPITRE IX

GERBERT SECRÉTAIRE DE HUGUES CAPET

---

Les deux souverains Hugues et Robert, généralement reconnus de toute la France, surent se servir utilement des talents de Gerbert. Ils eurent plusieurs fois recours à l'habileté de sa plume qui savait toujours trouver les idées et les expressions les plus convenables, dans les circonstances les plus diverses.

Seguin, archevêque de Sens, n'avait pas encore prêté aux princes serment de fidélité, dans la crainte de blesser la justice en se déclarant contre Charles. Gerbert rédigea, avec art la lettre suivante de Hugues à Seguin.

« Ne voulant abuser en rien de la puissance royale, nous réglons toutes les affaires de l'État, dans le conseil et de l'avis de nos fidèles, et nous vous jugeons très-digne d'en faire partie. C'est pourquoi nous



vous avertissons avec égard et affection de nous confirmer, avant le premier novembre, la foi que nous ont confirmée les autres, et cela par la paix et la concorde du seigneur, ainsi que de tout le peuple chrétien ; de peur que si, à l'instigation de quelques hommes pervers, vous refusez de le faire, vous n'ayez à subir la sentence sévère du seigneur pape et des évêques vos comprovinciaux et que, malgré notre mansuétude, que tout le monde connaît, nous ne soyons tenu, par notre dignité royale, de déployer le zèle de la correction <sup>1</sup>. »

On voit par cette lettre que le pape Jean XV reconnaissait le nouveau souverain de France. Seguin ne tarda pas à suivre l'exemple des autres évêques.

Borel, comte de Barcelone et de la Marche d'Espagne, inquiété par les Sarrasins, avait demandé du secours à Louis V et ensuite à Hugues Capet, auquel il offrait sa fidélité. Hugues lui fit répondre par Gerbert, que s'il voulait garder la fidélité tant de fois offerte, il viendrait à son secours le printemps suivant, attendu que par la miséricorde de Dieu le royaume des Francs était fort tranquille <sup>2</sup>.

Vers le même temps Gerbert écrivit, au nom de Hugues, aux empereurs de Constantinople, une lettre

1. Ep. cvii.

2. Ep. cxii.

vraiment digne d'un souverain. Voici les termes de cette lettre par lesquels il fait si bien valoir, auprès des empereurs d'Orient, l'amitié de Hugues et demande, pour son cher Robert, la main d'une princesse du sang impérial.

« A Basile et à Constantin, empereurs orthodoxes, Hugues par la grâce de Dieu, roi des Francs.

» La noblesse de votre race et la gloire de vos grandes actions nous engagent et nous contraignent de vous aimer ; car on vous voit tels que dans les choses humaines, il n'y a rien au-dessus de votre amitié. Cette amitié très-sainte, cette très-juste société, nous les sollicitons de telle sorte, que nous ne demandons ni vos domaines ni vos richesses. Au contraire, ce qui est à nous sera comme à vous, et cette alliance, si vous l'agréez, vous vaudra de grands avantages ; car, tant que nous nous y opposerons, ni Gaulois, ni Germains, n'inquiéteront les frontières de l'empire romain. C'est pourquoi, pour que ces biens soient perpétuels, comme nous avons un fils unique qui est lui-même roi, et que nous ne pouvons lui unir d'épouse de même rang, à cause de notre parenté avec les rois du voisinage, nous demandons avec une affection particulière une fille du saint-empire. Si cette demande vous agréée, informez-nous-en par des lettres impériales ou des envoyés fidèles, afin que nous vous adressions des ambassadeurs dignes de Votre Majesté,

pour accomplir par la réalité ce qui aura été convenu par écrit <sup>1</sup>.

Au milieu de toutes ses occupations politiques Gerbert ne perd rien de son ardeur infatigable pour la science ; il n'oublie pas ses chers livres et il fait chaque jour de nouvelles dépenses pour en augmenter le nombre. Il écrit à ce sujet à Romulfe, abbé de Sens, et en même temps il fait connaître à cet ami qu'il ne se fait pas illusion sur la faveur des rois, sur les promesses desquels il ne faut jamais trop compter <sup>2</sup>. Il charge le moine Ditmar de Mayence de lui compléter un passage tronqué de Boèce *περὶ ἐρμηνείας* <sup>3</sup>.

Vers le même temps il donne au moine Remy de Trèves des leçons sur les diviseurs des nombres, lui demande une copie de l'Achilléïde et lui fabrique une sphère céleste <sup>4</sup>.

Cependant il n'oublie point les engagements qu'il a contractés envers l'Allemagne ; il écrit, au nom de Hugues, à l'impératrice Théophanie pour se plaindre de l'obstination de Charles et pour lui annoncer que le nouveau souverain confirme, par une alliance perpétuelle, la paix que la reine Adélaïde va négocier <sup>5</sup>.

1. Ep. cxi.

2. Ep. cxviii.

3. Ep. cxxiii, cxlviii.

4. Ep. cxxxiv, cxlviii.

5. Ep. cxx, cxxxviii.

Gerbert lui-même offre ses services à l'impératrice Théophanie, avant d'oser se déclarer prêt à accepter ce que la faveur des rois de France semblait disposée à lui accorder <sup>1</sup>.

1. Ep. CLXV, CLXVI, Migne, et 4 et 5 Duchesne, 2<sup>e</sup> classe.

---

## CHAPITRE X

### MORT DE L'ARCHEVÊQUE ADALBÉRON ET ÉLECTION D'ARNOULD AU SIÈGE DE REIMS.

---

Bientôt Gerbert fut sensiblement éprouvé. Le métropolitain de Reims, le vénérable Adalbéron, ce vieil et fidèle ami, mourut. C'était un prélat d'une autorité proportionnée à sa naissance et à son mérite. Il était frère de Godefroy, comte de Verdun, qui fut la tige des ducs de Basse-Lorraine. Gerbert n'a pu donner une plus haute idée d'Adalbéron qu'en disant, que, par sa mort, le monde sembla menacé de retomber dans l'ancien chaos.

Cette mort lui fut d'autant plus cruelle qu'elle le laissa seul, exposé aux coups des ennemis nombreux, que sa participation aux affaires du temps lui avait faits dans tous les partis, et qu'elle arriva précisément au moment où Charles de Lorraine, le compétiteur malheureux de Hugues, venait, par une attaque imprévue, de jeter le trouble et l'épouvante dans le

diocèse de Reims. Sa douleur fut vive et profonde, il désespéra du succès<sup>1</sup>.

Cependant, malgré tant de sujets de découragement, il justifia pleinement la confiance de son archevêque, il resta ferme à son poste pour diriger les affaires, protéger les droits menacés, empêcher des malheurs, les écarter ou les rendre moins accablants.

Dans ce but il adressa un édit au clergé et au peuple, pour assurer au successeur futur l'intégrité des biens du défunt; rappela au duc Charles ce qu'il avait autrefois promis à Ingelheim, le priant de modérer sa rigueur contre Emma et contre l'évêque<sup>2</sup>. L'épithaphe, qui devait consacrer la mémoire d'Adalbéron, dans la cathédrale de Reims, sous l'autel de la croix, est probablement aussi l'ouvrage de Gerbert<sup>3</sup>.

Le siège métropolitain de Reims était d'une haute importance, surtout dans les circonstances présentes. Adalbéron, à son lit de mort, avait désigné Gerbert pour lui succéder<sup>4</sup>. Ses lumières, ses talents, ses connaissances, sa dextérité dans les affaires, la fermeté de son zèle, la rigidité de ses principes, la faveur des princes, les services qu'il avait rendus, tout semblait

1. Ep. cxxxiv, cxlvi, — ep. 10 Duch., 2<sup>e</sup> cl.. et clxxi Migne.

2. Ep. cxviii.

3. Ep. cxiv.

4. Ep. clxiii, clxiv, Migne, et 2, 3 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

justifier le choix de son chef spirituel. Plus d'un homme de mérite, dans le peuple et dans le clergé, le désirait ; des évêques écrivirent à l'impératrice Théophanie, pour lui recommander un ancien serviteur, chassé de l'Italie, qui là, comme en France, s'était dévoué à ses intérêts<sup>1</sup>. Lui-même reçut des promesses de différents côtés<sup>2</sup>. Cependant, quand il fut question d'élire un nouveau métropolitain, ce ne fut pas lui que les exigences de la politique élevèrent à cette haute dignité.

Le roi Hugues, en effet, ayant reçu le serment des habitants de Reims, les avait d'abord laissés libres de se choisir un archevêque ; mais Arnould, fils naturel de Lothaire, qui était entré dans le clergé de Laon, lui ayant demandé l'archevêché, promettant d'abandonner Charles, son oncle, de servir le roi et de lui faire rendre la ville de Laon, le roi, qui voulait prouver la force et la popularité de son gouvernement, en appuyant les prétentions d'un membre de la famille déchue, vint à Reims, convoqua tous les concitoyens et leur dit : « Comme j'ai trouvé en vous des hommes fidèles à leur parole, de même vous me trouverez fidèle à la mienne. La fidélité consiste à faire ce qu'on dit ; c'est ainsi, je le reconnais, que vous avez agi, et je ne crains pas de dire que j'ai fait abso-

1. Ep. CLII, CXVII.

2. Ep. CXLIX, CL.

lument de même. Arnould, fils de Lothaire et d'une concubine, m'a fait demander par quelques-unes des personnes qui m'entourent, le siège métropolitain de Reims. Il promet de me remettre en possession de tout ce qui nous a été récemment enlevé, et d'agir puissamment contre nos ennemis. J'ai voulu vous faire juges de ces promesses et de la foi donnée, afin qu'après examen vous puissiez les accueillir ou les repousser. » Les citoyens répondirent : « Votre Majesté nous ayant accordé la faculté de choisir notre seigneur, nous devons fidèlement et soigneusement veiller à ce que la dignité royale ne souffre aucune atteinte, et à ce qu'il ne puisse résulter pour nous ni injuste reproche, ni dommages à venir. Celui dont on vient de parler, Arnould, nous a fait, il y a peu de temps, les mêmes demandes, promettant et engageant sa foi que, si elles étaient accueillies, il agirait dans les intérêts du roi et vouerait aux citoyens une entière affection. Mais comme nous ne faisons pas grand fond sur le caractère et l'attachement d'un jeune homme, nous ne croyons pas devoir décider la question à nous seuls. Que ceux donc qui vous ont conseillé se présentent ; pesant les raisons de part et d'autres, que ce qui peut le plus nous éclairer ne nous reste pas caché, que la gloire d'avoir bien fait nous soit commune, ou que nous portions ensemble la responsabilité d'un mauvais choix. »



Le roi approuva l'avis des citoyens et ordonna qu'il fût délibéré publiquement. Chacun exposa ses raisons, et l'on décida qu'en supposant qu'il tint ce qu'il promettait, Arnould était digne de l'épiscopat ; il fut donc appelé et admis devant le roi. Interrogé s'il promettait au roi fidélité, il répondit avec modestie, à la satisfaction générale. Le roi et les grands le conduisirent donc au monastère de Saint-Remy, où se faisait depuis longtemps l'ordination des évêques. Là, le roi, entouré des siens, recueillit successivement leurs avis et prononça ensuite ces loyales paroles : « Si Louis, de sainte mémoire, fils de Lothaire, eût en mourant laissé une lignée, il eût été convenable qu'elle lui succédât ; mais comme il n'existe aucune succession à la race royale, ainsi que chacun le sait, j'ai été choisi par vous et par les autres princes ainsi que par les plus puissants dans l'ordre militaire, et je marche à votre tête. Maintenant, comme celui dont il s'agit est le seul rejeton de la race royale, vous demandez qu'il soit honoré de quelque dignité, pour que le nom de son illustre père ne disparaisse pas dans l'oubli. Si donc il promet de conserver fidélité, s'il promet de défendre la ville, de n'avoir aucune communication avec nos ennemis, et même de les poursuivre, je ne refuse pas de lui accorder l'épiscopat, conformément au jugement que vous avez porté, à condition toutefois que, selon la

décision des sages, il se liera à moi par la foi du serment. Et pour exprimer entièrement ma pensée, je pense qu'après le serment il devra signer une déclaration portant ces paroles d'imprécation : que toute félicité se change pour lui en outrage, toute prospérité en ruine, toute action honnête en acte honteux ; que la durée ne soit plus qu'un instant, qu'au lieu d'honneurs il ne reçoive que mépris, et pour tout dire enfin, que tous les maux remplacent tous les biens. Je veux de plus que cette déclaration soit faite en double, l'une pour moi, l'autre pour lui. Elle lui deviendra une censure, si quelque jour il viole hautement sa foi<sup>1</sup>. » Tous approuvèrent l'avis ouvert par le roi et demandèrent qu'il fût fait comme il était dit.

Arnould s'avance donc : on lui demande s'il accueille la proposition, s'il veut à ces conditions recevoir ce qu'il demande. Avidé d'honneurs, il approuve la proposition et dit qu'il peut, à ces conditions, recevoir l'épiscopat. Sur l'ordre du roi, il écrivit la déclaration en double, donna au roi l'une des copies et garda l'autre.

Ces garanties paraissaient au roi tout à fait suffisantes ; mais Richer ajoute que les évêques exigèrent en outre, qu'à la messe il reçût l'Eucharistie du

1. Richer, l. IV, n. 28.

prêtre célébrant, et déclarât qu'il voulait qu'elle devienne pour lui une cause de damnation s'il trahissait sa promesse. Il donna encore cette garantie, que les plus sages blâmèrent comme irrespectueuse pour le sacrement <sup>1</sup>.

Les évêques dressèrent l'acte suivant de l'élection :

« En perdant notre père Adalbéron, nous avons perdu une grande lumière et un digne pasteur, et nous sommes devenus la proie de nos ennemis. Tandis que nous cherchions à réparer cette perte, le temps de l'élection canonique s'est écoulé, et les lois qui défendent de laisser un siège vaquer plus de trente jours ont été violées. Mais à présent la lumière céleste nous a éclairés, et nous a fait voir qui nous devons choisir, après avoir chassé l'antechrist et condamné l'hérésie de Simon. Nous donc, évêques de la métropole de Reims, avec le consentement des rois orthodoxes, et aux acclamations du clergé et du peuple, nous élisons, en qualité d'archevêque, un homme recommandable par sa piété, distingué par sa foi, admirable pour sa fermeté, prudent dans le conseil, habile dans les affaires; vertus éclatantes qui prouvent que les autres ne sauraient manquer. Nous parlons d'Arnould, fils du roi Lothaire <sup>2</sup>. »

Comme il avait été, avant son élection à l'épiscopat,

1. Richer, l. IV.

2. Labbe, t. IX, p. 734.

excommunié avec le duc Charles, au sujet des violences exercées à Laon, excommunication dont il avait été relevé, les évêques ajoutent : « Il est vrai que le sang qui coule dans ses veines a été, par le malheur des temps, infecté de l'anathème; mais l'Église l'a purifié. Nous l'éliions ce fils de l'église de Laon, ou plutôt de Reims; car Laon est le territoire et le diocèse de Reims, et saint Remy, en établissant à Laon un évêché, n'a pas prétendu que cette partie de son troupeau devint étrangère. Nous éliions donc Arnould, originaire de Laon, où il a été élevé, qui n'est souillé d'aucune tache de simonie, qui a horreur de toute faction tyrannique, qui rend à chacun ce qui lui est dû, et qui ne détruit pas le sanctuaire de Dieu. Que toute fraude soit éloignée de son élection, et que les enfants de Bélial n'espèrent pas y avoir part; mais que les enfants de la paix la rendent ferme et solide en la confirmant et en la souscrivant. »

En conséquence de cette élection, Arnould fut sacré archevêque de Reims, et dans la cérémonie de son ordination il prêta le serment que voici : « Moi Arnould, par la grâce de Dieu, archevêque de Reims, je promets aux rois des Francs, Hugues et Robert, que je leur garderai une entière fidélité, que je leur donnerai conseil et secours en toute occasion, selon mon pouvoir et mon savoir, et que je ne prêterai

jamais aucune assistance à leurs ennemis. Je le promets, en présence de la divine majesté, des saints anges et de toute l'Église. J'espère la récompense éternelle si je garde ces promesses ; mais si ce qu'à Dieu ne plaise ! je les viole, que les bénédictions se changent à mon égard en malédictions ; que mes jours soient abrégés, qu'un autre prenne mon évêché, que mes amis m'abandonnent et deviennent mes ennemis. Je souscris cette promesse pour servir de témoignage contre moi et je prie mes frères et mes fils de la souscrire ; moi Arnould, archevêque de Reims. »

Gerbert, comme tous les hommes de génie, devait nécessairement avoir l'instinct de son mérite ; il sentait sa valeur personnelle, l'influence qu'il pouvait exercer autour de lui ; il avait cette noble ambition que donne le désir d'être utile et la conscience des services que l'on peut rendre. Dans une lettre écrite par lui, au nom d'Adalbéron, nous le voyons solliciter un évêché de l'impératrice Adélaïde<sup>1</sup>. Il serait donc bien difficile de croire qu'il ne fut pas péniblement affecté en se voyant écarté des honorables fonctions auxquelles il avait des droits incontestables ; cependant il n'en laissa rien paraître et se rangea franchement du côté d'Arnould, aussitôt que celui-ci

1. Ep. cxvii.

se fut engagé par ce serment solennel à garder au nouveau roi des Francs une fidélité inviolable.

Les premiers mois se passèrent heureusement et ne furent signalés que par l'infatigable activité de Gerbert, qui résidait auprès du nouveau métropolitain au même titre qu'auprès de son prédécesseur. On le voit par une lettre qu'Arnould écrivit à Ecbert de Trèves, pour le prier de lui continuer l'amitié qu'il avait eue pour Adalbéron, d'autant plus qu'il se servait du même interprète<sup>1</sup>. On le voit encore par une autre lettre de Gerbert, par laquelle l'archevêque prie un personnage qui n'est pas nommé de lui obtenir le pallium du pape, attendu que la défense du roi ne lui permettait pas de faire lui-même le voyage de Rome<sup>2</sup>.

1. Ep. LIII.

2. Ep. LVII.

## CHAPITRE XI

### GERBERT SE SÉPARE DE L'ARCHEVÊQUE ARNOULD

---

Nous voici arrivé à la phase critique de la vie de Gerbert ; aussi, pour bien étudier cette partie de sa vie, la disposition principale est l'impartialité ; impartialité bienveillante , qui juge les hommes et les choses selon la vérité et la charité, sans méconnaître ce qu'il peut y avoir de bon dans les pires, ou de défectueux dans les meilleurs, mais se souvenant que les hommes de tous les siècles, de tous les rangs, de toutes les renommées, sont toujours des hommes. C'est ce qu'il est bon de se rappeler pour bien apprécier la conduite respective du roi Hugues Capet, de Gerbert et de l'archevêque Arnould, dans le récit que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

Si l'on peut s'en rapporter entièrement au dire de Richer<sup>1</sup>, le nouvel archevêque ne tarda pas à se

1. Le rôle indigne qu'on fait jouer ici à Arnould nous porte à croire que le manuscrit de Richer aurait pu être altéré en cet en-

concerter avec son oncle Charles, et à chercher le moyen de le servir. Il conçoit un projet pour lui livrer la ville sans paraître trahir le roi Hugues, son cousin. Il convoque plusieurs seigneurs sous prétexte de leur transmettre une affaire importante; puis par le prêtre Adalger, il fait secrètement ouvrir, la nuit, les portes à l'armée de Charles, qui dévaste et ravage la ville. Il simule la surprise et se réfugie dans la tour, les comtes l'y suivent; mais la tour est cernée par les troupes de Charles, et l'archevêque et les comtes se rendent. Ils sont conduits à Laon. Charles exige d'eux le serment de fidélité, ils le refusent et des deux côtés on feint des sentiments ennemis. L'archevêque même excommunie les pillards<sup>1</sup>. Enfin Arnould prête le serment et rentre dans sa ville, les comtes prêtent aussi le serment et se retirent.

Voilà comment Richer explique cet incident. Mais Richer est le disciple admiratif de Gerbert mis à la place d'Arnould, qui abdiqua ou fut déposé par ordre du roi, mais fut maintenu et rétabli par ordre du pape. La conduite de Gerbert, dans cette circonstance, fut loin d'être sans reproche. Cependant son disciple n'a pas pour lui un mot de blâme. Ses dires

droit. Du reste, ce manuscrit unique, trouvé à la bibliothèque de Banberg, n'est qu'une copie faite après la mort de l'auteur, car ses caractères appartiennent évidemment au XI<sup>e</sup> ou au XII<sup>e</sup> siècle.

1. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 631.



accusatifs contre les autres ne sont pas une preuve péremptoire, surtout quand il est question, non pas de faits notoires et publics, mais d'intrigues secrètes où il n'était pas initié.

Gerbert, non moins remarquable par la loyauté de son dévouement que par la variété et l'étendue de son savoir, crut sans doute, à tort ou à raison, être suffisamment renseigné sur la culpabilité de l'archevêque. Témoin de l'indigne profanation des serments et de la coupable légèreté avec laquelle Arnould aurait fait rompre les plus saints engagements, il dut concevoir, dès lors, on le comprend, pour son métropolitain un éloignement profond.

Quoi qu'il en soit de la trahison d'Arnould, qui, ce nous semble, est restée, aux yeux de l'histoire impartiale, un ténébreux mystère, la position de Gerbert devenait de jour en jour plus difficile. « C'est à vous, maintenant, écrivait-il à frère Remy de Trèves, c'est à vous de lever les mains vers le Très-Haut et de prier pour nous <sup>1</sup>. » Dans une lettre à l'abbé Raimond, il rappelle avec douleur les jours où Adalbéron vivait encore. Il déclare que n'ayant été qu'un cœur et qu'une âme avec ce pontife, les ennemis d'Adalbéron ne se croyaient pas débarrassés de ce dernier, tant que son ami respirait encore; que pour cela ils l'ac-

cusaient de faire et de défaire les rois, et à ce titre le désignaient à la haine de Charles, qui était aujourd'hui comme autrefois le fléau de la patrie <sup>1</sup>; qu'ayant été entraîné à prendre part aux affaires publiques, il partageait maintenant le danger de l'État, et que dans le sac de la ville, il était compté parmi les objets les plus importants du butin; qu'en présence d'aussi graves événements, il ne pouvait plus songer au projet de se rendre en Italie.

Il se plaignait aussi à son ancien ami, Ecbert de Trèves, d'être à la merci du duc Charles et d'avoir néanmoins à garder la foi jurée aux rois des Francs <sup>2</sup>. Il écrivait à Romulfe, abbé de Sens, avec le sentiment d'un grand découragement :

« Aux yeux des hommes je parais heureux, mais je me sens malheureux. Pour tout ce qui est du monde, je le cherche, je le trouve, et j'y réussis; je suis pour ainsi dire un des premiers dans la voie du mal. O mon Père, venez à mon secours, afin que Dieu, que la multitude de mes péchés a éloigné, se laissant toucher par vos prières, revienne me visiter et demeure auprès de moi <sup>3</sup>. »

En vain Gerbert s'efforça-t-il de tenir tête à l'orage. La ruine des amis de la nouvelle famille, et la parti-

1. Ep. CLXX, Migne, et 9 Duchesne, 2<sup>e</sup> cl.

2. Ep. CLXXV, Migne, et 14 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

3. Ep. CLXXIV, Migne, et 13 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

cipation de plus en plus apparente d'Arnould aux projets de Charles le déterminèrent enfin à s'enfuir de l'enceinte d'une cité qui ne lui offrait plus un asile honorable. Il annonça sa retraite à Arnould par une lettre où l'on regrette de voir percer un certain esprit de vengeance <sup>1</sup>.

« Après avoir longtemps réfléchi, lui dit-il, sur le malheureux état de notre ville, et ne voyant de terme au mal qu'après la perte des gens de bien, j'ai enfin pris une résolution où je trouve à la fois un remède aux calamités présentes et une garantie à offrir à mes amis pour l'avenir. Je change donc de pays et de domination, et, reprenant ma liberté, je laisse à votre disposition et à celle de mes adversaires vos bénéfices, de peur que l'on puisse s'en servir pour m'accuser d'avoir trahi mes serments ou d'avoir contracté des rapports d'amitié avec votre oncle. Mes précédents engagements m'empêchent d'embrasser le parti d'un autre. Votre intérêt est différent de celui de votre oncle ; comment donc celui qui est pour l'un de vous peut-il être pour l'autre ? Pour sortir de cet embarras je me retire et je ne me crois lié à vous et à votre parent que par un sentiment de bienveillance gratuite. Si vous l'agréez, conservez-moi aux miens, avec les meubles qui s'y

1. Ep. clxxxv, Migne ; Duch. 24, 2<sup>e</sup> cl.

trouvent, les maisons que j'ai fait construire à grands frais, et préservez de tout dommage les églises que j'ai acquises par des donations solennelles et légitimes suivant la coutume de la province. Si vous agissez ainsi, vous attacherez à votre service d'une manière honorable un homme indépendant. Mais si vous transgressez ces limites, s'il est vrai, comme je l'apprends d'une foule de personnes, que vous ayez abandonné toutes mes possessions à mes ennemis, je n'hésiterai point à répondre à vos sentiments par les conseils les plus rigoureux que je donnerai contre vous ; et il ne me sera pas possible d'oublier les maux passés, si les décisions que vous prenez me les rappellent. »

Gerbert se retira près des rois Hugues et Robert, où il reçut, comme on doit le penser, l'accueil le plus affectueux <sup>1</sup>.

Il écrivit aussitôt à Ecbert de Trèves et à Adalbéron de Verdun, qu'il a quitté Arnould par scrupule de conscience, qu'il habite maintenant le palais du roi, où avec les pontifes de Dieu il médite les paroles de vie ; car, dit-il, je n'ai pas voulu plus longtemps, pour l'amour de Charles et d'Arnould, me faire l'organe du démon, en déclamant pour le mensonge contre la vérité, et il les prie de ne pas se tromper sur son compte parce qu'il a changé de maître

1. Ep. CLXXXI, CLXXXII, Migne, 20 et 21 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

et de lui conserver leur ancienne bienveillance <sup>1</sup>.

Vers la fin de l'année 989, lorsque déjà on préparait un synode pour juger la défection de l'archevêque <sup>2</sup>, Gerbert lui écrivit encore une lettre avec cette suscription significative : « A Arnould, évêque encore vénérable <sup>3</sup>. » Il y explique l'état des choses, ce que lui Arnould avait fait, ce qui était arrivé, de quelle accusation il était menacé et le peu de ressources qui lui restaient, l'exhortant à la pénitence, à la réconciliation, et montrant dans le lointain la nécessité de plus en plus inévitable de se démettre de ses fonctions.

Dans sa réponse, dit Hock, Arnould montra une âme qui n'était point insensible aux mouvements de la conscience; mais comptant sur la victoire, il rêvait follement le rétablissement de la grandeur déchue de sa famille. Il adressa à Gerbert la bulle d'excommunication qui venait d'être lancée contre les pillards de Reims, lui parle avec un ton mystérieux de places dont on s'occupait pour rendre à la royauté son ancien éclat, le prie de suspendre son jugement, tant qu'il ne connaît pas les motifs qui le font agir, et de ne rien entreprendre de plus important sans le concours du métropolitain; enfin il l'invite à une

1. Ep. CLXXIX, CLXXX, Migne, 18 et 19 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

2. Ep. CLXXVIII, Migne, 17 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

3. Ep. CLXXI, Migne, 10 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

conférence ; et dans une autre lettre, il renouvelle cette invitation, et fixe le jour de la réunion au 24 mars <sup>1</sup>.

Cependant le roi Hugues, averti de ce qui était arrivé, rassemble une armée de six mille hommes, ravage les environs de Reims et marche contre les forces de Charles. Les deux armées se disposent au combat. Cependant on hésite des deux côtés, et l'on finit par se retirer chacun chez soi. Richer assigne les motifs de cette hésitation. Du côté de Charles l'infériorité de ses troupes : il n'avait que quatre mille hommes contre six mille et plus, motif visible que Richer pouvait facilement savoir. Du côté du roi Hugues un motif invisible, savoir des scrupules de conscience : suivant Richer sa conscience lui reprochait d'avoir agi criminellement et contre le droit en dépouillant Charles de Lorraine de l'honneur de ses pères, et en se transportant à lui-même les droits du royaume <sup>2</sup>.

Quelque temps après, il se tint un concile à Senlis <sup>3</sup>, où le prêtre Adalger fut nommément excommunié pour avoir livré la ville de Reims. L'archevêque Arnould fut invité à s'y rendre : il s'en excusa sur ce qu'il était prisonnier du duc Charles, son oncle.

1. Ep. CLXXII, CLXXIII, Migne, 41, 42 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

2. Richer, l. IV, n. 39.

3. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 632.

Les soupçons contre lui se fortifièrent. On le voit par la lettre suivante du roi Hugues Capet au pape Jean XV :

« Nous vous écrivons, lui dit-il, pour vous prier de nous faire part de vos conseils ; car nous savons que vous avez passé toute votre vie dans l'étude des lettres divines et humaines. Considérez avec attention ce qui est arrivé, et prescrivez-nous dans cette occasion ce qu'il convient de faire pour conserver la sainteté des lois et l'autorité royale. » Après avoir exposé la conduite d'Arnould, il termine ainsi : « Vous ne seriez pas excusable auprès de Dieu, si vous refusiez de nous indiquer la forme de jugement que nous demandons et que nous ignorons. »

Telle fut la lettre du roi au pape, écrite très-probablement par Gerbert.

Les évêques de la province ecclésiastique de Reims joignirent une lettre à celle du roi. Ils y dirent <sup>1</sup> :

« Il y a longtemps que nous eussions dû consulter l'Église romaine au sujet de la décadence et de la ruine entière de l'épiscopat ; mais la multitude des tyrans qui nous ont opprimés et l'éloignement des lieux nous ont empêchés de le faire. Aujourd'hui nous déférons à votre tribunal, non sans une grande douleur, le crime d'un nouveau Judas, savoir d'Ar-

1. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 634.

nould, archevêque de Reims, lequel, quoiqu'il fût autrefois fils et élève de l'Eglise de Laon, a fait par fraude son évêque prisonnier, s'est emparé de l'Eglise de ce prélat <sup>1</sup> et a livré la sienne propre à la captivité avec son clergé et son peuple. » Les prélats se plaignent ensuite du refus d'Arnould de comparaître au concile où ils l'avaient cité, et ils concluent en priant le pape de les appuyer de son autorité pour retrancher ce scandale : « Secourez donc, ô père, lui disent-ils, l'Eglise qui est sur le penchant de sa ruine, et prononcez la sentence portée par les sacrés canons. Que nous reconnaissons en vous un autre Pierre, défenseur et protecteur de la foi chrétienne, et que l'Eglise romaine proscrive le coupable que l'Eglise universelle déteste. Que votre autorité nous aide par son suffrage à déposer cet apostat, à ordonner et à promouvoir un autre archevêque, d'accord avec nos frères les évêques, afin que nous sachions et comprenions pourquoi nous devons préférer votre apostolat entre les autres. »

Ces qualifications de Judas et d'apostat appliquées ici à Arnould contrastent tellement avec les éloges qui lui étaient donnés naguère dans le décret de son

1. Gerbert, pour aggraver encore la culpabilité d'Arnould, l'accuse ici d'une faute qui lui avait été pardonnée ainsi que le déclare l'acte d'élection de ce prélat à l'archevêché de Reims; ce n'est vraiment pas honorable.



élection par les mêmes prélats, qu'on est fondé à croire que leur cœur n'avouait pas les paroles qui leur étaient sans doute imposées.

Cette lettre paraît de Gerbert aussi bien que celle du roi. Dans l'une et dans l'autre on ne voit que des accusations politiques, d'une valeur toujours contestable aux époques de luttes entre les partis. Déposer Arnould et le remplacer par un autre, dans de pareilles circonstances, comme le demandait la lettre, c'eût été le vrai moyen de ruiner l'épiscopat et d'en faire le jouet des vicissitudes politiques. Le pape Jean XV n'eut garde de tomber dans cette faute.

Les députés que le roi envoya à Rome furent bien accueillis ; mais ceux d'Herbert, comte de Troyes, qui était du parti du duc Charles, son gendre, ayant offert au pape une haquenée blanche, les premiers en prirent prétexte pour quitter Rome au bout de trois jours, ne voulant pas attendre plus longtemps pour obtenir audience.

Il est probable que Jean XV, n'entendant pas subordonner le sort de l'épiscopat aux passions des partis politiques, voulait temporiser et attendre que le royaume fût plus tranquille, pour prendre son parti sur les plaintes contre Arnould.

Sur ces entrefaites l'évêque Adalbéron de Laon trouva moyen de regagner les bonnes grâces de son métropolitain Arnould de Reims, et par lui celles du

duc Charles. Il réconcilia même l'archevêque avec le roi Hugues, qui lui donna le baiser de paix, le fit dîner à sa table en le plaçant à sa droite, et lui offrit pour le duc Charles de lui laisser les villes qu'il possédait, pourvu qu'il reconnût les tenir du roi. L'évêque de Laon rentra ainsi dans sa ville épiscopale. Au bout de quelque temps, il sut, par un seul coup, se rendre maître de la personne de l'archevêque et du duc et les livra tous les deux ainsi que la ville aux mains du roi Hugues. Richer détaille un peu longuement les artifices de l'évêque de Laon, sans dire un mot de Gerbert, qui pourtant, d'après ses lettres<sup>1</sup>, y était pour quelque chose et devait profiter du résultat.

---

<sup>1</sup>. Ep. cxxxvi, cxxxix.



## DEUXIÈME PARTIE

---

# GERBERT ÉVÊQUE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### DÉPOSITION D'ARNOULD DANS LE CONCILIABULE DE SAINT-BASLE ET ÉLECTION DE GERBERT

---

Quoique Arnould se fût réconcilié tout récemment avec le roi, il partagea la captivité du duc Charles ; on le considéra comme ennemi parce qu'il avait été arrêté en même temps que son oncle, près duquel pourtant il n'était revenu que par ordre de Hugues , pour obtenir de Charles de Lorraine sa réconciliation avec le roi. Hugues, qui tenait l'archevêque entre ses mains, manqua indignement de fidélité à sa parole. Lorsque en effet Arnould s'était présenté devant lui avec Adalbéron pour se justifier, il lui avait accordé

son pardon et l'avait reconnu comme archevêque de Reims, lui disant qu'il n'ignorait pas que Charles avait usé envers lui de violence, et que, malgré lui, il s'était rallié à ce prince. Si donc Arnould eût quelques torts, Hugues Capet et Adalbéron de Laon, on le voit de suite, n'eurent pas le plus beau rôle dans cette triste affaire.

Hugues prit, dès lors, des mesures pour faire déposer l'archevêque, et voulut qu'à cet effet un concile s'assemblât le 17 juin 991, dans l'abbaye de Saint-Basle près Reims, dont il prend quelquefois le nom.

Il s'y trouva dix-sept évêques de diverses provinces, savoir : de celle de Reims, Gui de Soissons, Adalbéron de Laon, Hervé de Beauvais, Gotesman d'Amiens, Ratbode de Noyon et Odon de Senlis; de la première Aquitaine, Daïbert ou Dacbert, archevêque de Bourges; de la première Lyonnaise, Gauthier d'Autun, Brunon de Langres et Milon de Mâcon; de la province Sénonienne, Seguin, archevêque de Sens, qui présida comme le plus ancien des métropolitains, Arnould d'Orléans, Herbert d'Auxerre, frère naturel du roi Hugues, avec plusieurs abbés en réputation de science. Arnould, archevêque de Reims, avait été tiré de sa prison d'Orléans et conduit au concile pour y être jugé.

La critique se trouve assez embarrassée quand il

s'agit de rendre compte des actes de cette assemblée et de les apprécier à leur juste valeur.

Elle se trouve en présence de plusieurs questions qu'il n'est pas facile, mais pourtant qu'il serait utile de résoudre ; car Gerbert et les évêques seront plus ou moins coupables, selon les réponses données à ces questions.

L'histoire de ce concile a été écrite par Gerbert, mais l'avons-nous telle qu'il l'a écrite ?

Si cette relation a toute l'authenticité voulue, pouvons-nous garantir l'impartialité de Gerbert en cette circonstance ?

Enfin, si ces actes ont été rédigés par lui tels qu'ils nous sont parvenus, quel jugement devons-nous porter et sur le prince qui en fut le promoteur et sur les évêques qui y participèrent, et sur Arnould qui en fut la victime, et sur Gerbert qui en accepta le bénéfice ?

Nous ne nous flattons pas de découvrir l'entière vérité sur cette malheureuse affaire où les intrigues politiques jouèrent un si grand rôle, mais au moins nous contribuerons peut-être à l'éclaircir un peu.

Et d'abord l'histoire de la déposition d'Arnould écrite par Gerbert est-elle arrivée jusqu'à nous sans altération ?

Nous ne le pensons pas.

Les seules éditions que nous ayons de cette œuvre

de Gerbert ont été données primitivement par des hérétiques, les centuriateurs de Magdebourg et les héritiers d'André Wechel, qui l'ont même imprimée séparément en y ajoutant une apologie de ce même concile dont nous parlerons plus loin. De tels éditeurs ne sont pas à l'abri du soupçon d'interpolation.

Déjà le docte évêque de Sponde le soupçonnait ainsi, et Marlot affirme que « les actes du concile de Saint-Basle, dont l'autorité n'est pas si certaine qu'on n'en puisse douter, puisqu'ils ont été dressés par Gerbert intéressé à la cause, ont été depuis corrompus par les hérétiques <sup>1</sup>. »

L'histoire non encore publiée de ce conciliabule, où les évêques commirent certainement plus d'une faute contre l'autorité du pape, aura paru à ces hérétiques une occasion favorable pour insérer quelques déclamations contre cette autorité. De là leur empressement d'imprimer le manuscrit de Gerbert qu'ils avaient en leur possession et que malheureusement on ne retrouve plus ailleurs.

« Le discours seul de l'évêque d'Orléans, disent les éditeurs de l'*Histoire de la province ecclésiastique de Reims*, trahit l'infidélité de la relation. Quelques auteurs ont voulu voir dans cette diatribe les maximes de l'Eglise gallicane; celle-ci repousse avec force

1. Marlot, *Hist. de Reims*, t. III, p. 80.

une telle imputation ; jamais catholique n'a pu prononcer ce qu'on met ici dans la bouche d'un évêque ; et Gerbert lui-même, quelque intéressé qu'il pût être à exagérer les torts de la cour de Rome, n'a pas pu écrire les maximes hérétiques dont ce discours est rempli. Sans doute l'Eglise entière a gémi sur les scandales donnés par certains pontifes , mais il n'est venu dans la pensée d'aucun catholique de dire qu'un pape vicieux perd son autorité et n'a plus les prérogatives de saint Pierre. Cette doctrine sent trop bien son Wiclef pour ne pas laisser deviner la source d'où elle émane <sup>1</sup>. »

M. Hock lui-même, quoique protestant, en parlant de la déposition d'Arnould composée par Gerbert et éditée par les centuriateurs de Magdebourg, ne craint pas de nous dire ces loyales paroles que nous sommes heureux d'enregistrer : « Les citations longues et nombreuses de tous les passages des canons qui ont rapport à l'affaire, des injures contre le siège de Rome, aussi éloignées de la dignité d'un concile et du caractère modéré de Gerbert, que des habitudes du temps, font supposer une altération postérieure <sup>2</sup>. »

Les Duchesne, dans leurs *Historiens de France*, ont inséré ces actes, mais bien plus abrégés, et sans nous

1. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, éditée par l'Académie de Reims, I, p. 637.

2. *Hist. de Sylvestre II*, traduction d'Axinger, p. 462.



dire s'ils abrègent ou s'ils puisent à d'autres sources<sup>1</sup>.

Les collecteurs des conciles ne leur ont pas donné place dans leurs recueils.

Migne les donne à la suite des œuvres de Sylvestre II comme pièces apocryphes, *inter spuria*, d'après Pertz qui les cite dans les monuments historiques de la Germanie<sup>2</sup>.

Nous avons donc un certain droit de supposer que ces actes ont été altérés par les hérétiques, les centuriateurs ou d'autres, n'importe à quelle époque.

Cependant nous devons dire qu'il existe une lettre du légat Léon aux rois Hugues et Robert, qui semble confirmer l'authenticité des actes du conciliabule, et en particulier des injures et des accusations odieuses lancées contre les papes et leur autorité, puisque le légat, dans cette lettre, en fait un grave reproche aux évêques de France. Mais cette lettre, publiée récemment par Pertz, dans ses *Monuments historiques de la Germanie*, est donnée par Migne à la suite des œuvres de Sylvestre II comme pièce apocryphe, *inter spuria*<sup>3</sup>. Elle est du reste fort bien faite et réfute par-

1. Duchesne, t. IV, p. 101-104.

2. Migne, *Patrologie*, t. CXXXIX, *Opera Sylvestri II*, p. 287.

3. Migne, *Patrologie*, t. CXXXIX, *Opera Sylvestri II*, p. 338. Cette lettre, qu'on dit adressée aux rois Hugues et Robert, ne serait-elle pas plutôt le discours même du légat au concile de Reims, en présence de ces rois, pour réfuter Gerbert et les évêques du concile de Saint-Basle ?

faitement les raisons alléguées par les évêques dans le conciliabule contre l'autorité du pape ; néanmoins nous ne serions nullement étonné qu'elle ait été imaginée, ou au moins dénaturée dans quelques passages, par des hérétiques ou des schismatiques, uniquement afin qu'elle pût servir à confirmer l'authenticité des actes du concile, notamment des grossières injures de l'évêque d'Orléans contre la papauté. L'évêque schismatique Bennon, qui a accusé fausement Gerbert de magie, n'aurait-il pas pu être pour quelque chose dans toutes ces altérations, afin de rendre la mémoire de Gerbert plus odieuse devant la postérité?

D'autres ont accusé Gerbert d'avoir été inexact dans sa relation : ce qu'il serait très-difficile de prouver; vu l'attention qu'on apportait dans ces sortes d'assemblées à en faire recueillir les actes dans leur intégrité. Ce qui incline ces auteurs à avoir ce sentiment, c'est que Gerbert lui-même avoue, dans la préface, qu'il a ajouté quelque chose aux actes originaux, qu'il a changé les termes, et fait en quelques endroits une espèce de paraphrase. C'est ce qui paraît surtout dans la harangue qu'il attribue à l'évêque Arnould d'Orléans, pour montrer que sans le consentement du pape on pouvait procéder à la déposition de l'archevêque de Reims. Il dit qu'il a recueilli ce discours de diverses paroles qu'Arnould

d'Orléans avait dites dans le concile, partie publiquement et partie en particulier à ses voisins, et que lui Gerbert avait cru devoir les lier en un corps de discours suivi, afin qu'elles fissent plus d'impression sur l'esprit des lecteurs, de sorte que cette pièce de rhétorique serait non de l'évêque d'Orléans mais de Gerbert.

Quant à nous, nous sommes loin de tirer la même conclusion de ce passage de la préface des actes du concile. Au lieu de le regarder comme une preuve de l'infidélité commise par Gerbert, nous croyons, au contraire, que c'est une preuve de plus de la falsification faite par les hérétiques. Un pareil aveu, si Gerbert eût été capable d'en agir ainsi, est-il vraisemblable de sa part? Non sans doute, un homme d'un esprit si fin, si subtil, pouvait-il faire connaître à tous qu'il n'était qu'un faussaire, lui surtout qui ne manquait ni d'envieux ni d'ennemis prêts à relever les moindres fautes qu'il pourrait commettre? Non, cela n'est pas possible, ou bien alors il eût été, dans cette circonstance, d'une maladresse incompréhensible, et surtout il eût fait paraître bien peu de loyauté; mais ce n'est pas là le caractère qu'on lui connaît. D'ailleurs dans cette hypothèse sa relation ne mériterait aucune créance pas plus sur une chose que sur une autre.

Un anachronisme que nous trouvons dans les actes

du conciliabule nous autorise encore à soupçonner leur altération.

En effet, dans son prétendu plaidoyer, Gerbert fait reprocher comme un crime à l'archevêque Arnould de Reims d'avoir dit à un de ses serviteurs, dès l'an 989 et avant que la ville de Reims fût livrée aux troupes de son oncle, qu'il aimait Louis, fils de Charles, préférablement à tous les hommes, c'est-à-dire qu'on lui fait reprocher comme un crime d'aimer, dès 989, un de ses cousins qui ne vint au monde que trois ans après; car, d'après les historiens du temps, le duc Charles de Lorraine n'eut ses deux fils jumeaux, Louis et Charles, que dans la prison d'Orléans, où il fut enfermé après avoir été fait prisonnier, à la prise de Laon, par Hugues Capet, en 991. On ne peut raisonnablement attribuer cette erreur à Gerbert qui ne connaissait que trop bien Charles et sa famille, avec lequel il a souvent correspondu, sous Adalbéron, et auquel il a servi lui-même plusieurs fois de secrétaire. Cette grossière erreur n'est donc imputable qu'à ceux, quels qu'ils soient, qui, dans la suite des temps, ont falsifié l'écrit de Gerbert.

Nous dirons aussi que deux lettres données, comme de Gerbert, pour être l'apologie du concile de Saint-Basle, ont été également éditées et ajoutées à l'histoire de la déposition d'Arnould par les mêmes hérétiques, les héritiers d'André Wechel, et ren-

ferment aussi des caractères visibles d'altération.

Ces lettres sont : la lettre à Seguin, archevêque de Sens, sur l'interdit prononcé contre les évêques du concile de Saint-Basle<sup>1</sup>.

La lettre à Vilderode, évêque de Strasbourg, pour justifier la déposition d'Arnould.

Cette dernière se trouve surchargée de passages d'Hincmar, évidemment ajoutés à l'œuvre de Gerbert. Elle est citée en entier dans l'ouvrage de M. Hock ; elle n'a pas moins de 25 pages in-8° (p. 498-594). On la trouve bien plus courte dans la collection de dom Martène<sup>2</sup>. C'est celle que reproduit Migne<sup>3</sup>, d'après l'*Histoire de la province ecclésiastique de Reims*.

Ces deux lettres ne se trouvaient pas dans le recueil de Papyre Masson, qui vivait à la même époque que les centuriateurs ; elles ne se trouvent pas non plus dans le recueil supplémentaire du P. Sirmond.

En cherchant à prouver que les actes du concile de Saint-Basle ont été altérés, ainsi que certaines lettres de Gerbert, voulons-nous innocenter les évêques qui ont pris part à ce conciliabule et Gerbert lui-même ? Non, nous voulons seulement aider à connaître la vérité.

1. Ep. cxcv, Migne ; 34 Duch., 2<sup>e</sup> cl. Voir ce que nous en disons p. 165.

2. Martène, t. I, coll. 351.

3. Migne, *Patrologie*, CXXXIX, *Opera Sylvestri II*, p. 265.

Il est certain que l'assemblée de Saint-Basle doit être regardée comme une faction politique plutôt que comme un véritable concile; que la rigueur de la sentence contre Arnould doit être attribuée à l'influence du roi : « *Jussio regis urgebat*, dit Aimoin. *Alii episcopi, licet inviti, tamen propter timorem regis degradaverunt Arnulphum et ordinaverunt Gerbertum.* »

Ils ont donc été coupables, ces évêques courtisans, d'avoir agi contre leur conscience pour obéir aux ordres injustes du nouveau roi.

Ils ont eu tort aussi, ces évêques, de s'imaginer avoir le droit, vu le simple silence du pape, de procéder au jugement d'Arnould. Les règles du droit canon ne leur étaient sans doute pas très-familiales; mais de là à débiter des injures, dont on ne voit pas même l'utilité dans la circonstance, il y a loin. Leur conduite, du reste, nous paraîtrait totalement inexplicable. Avant le conciliabule, ils avaient écrit au pape, de concert avec le roi, pour demander une forme de jugement; n'en ayant pas reçue, ils croient pouvoir s'en passer; mais une fois le jugement prononcé, nous verrons le roi demander au pape de le ratifier. Le roi et les évêques ne niaient donc pas absolument l'autorité du pape, et cependant c'est ce qu'on leur fait faire dans les actes de ce conciliabule.

Il a été coupable, lui aussi Gerbert, d'avoir accepté l'archevêché de Reims, lorsque le titulaire de ce siège était dépossédé contrairement aux canons, et en dehors de l'autorité juridique du pape.

Aussi tous ces coupables ont eu le triste honneur d'être loués par les ennemis de l'Église, grande leçon pour ces âmes ardentes qui ne savent pas comprimer avec assez d'empire l'effervescence de la passion, et qu'un instant d'oubli emporte bien souvent au delà du but qu'elles voulaient atteindre! Mais nous croyons, d'après ce que nous avons dit, qu'ils n'ont pas mérité cet honneur ou plutôt cette honte, autant que s'en réjouissent et que voudraient le faire croire les adversaires de la papauté.

La relation de Gerbert a été suivie par Fleury, contre lequel Marchetti s'élève à cette occasion avec véhémence. « Les prétendus actes du concile ou plutôt du conciliabule de Reims, en 991, renferment les plus sanglantes satires, les plus grossières injures contre les papes ; c'en est assez pour que Fleury en compose neuf numéros de son histoire » (257, n<sup>os</sup> 24 à 30<sup>1</sup>).

Mentionnons encore avec Marchetti que la relation de Gerbert est contredite par d'autres historiens contemporains plus nombreux, plus graves et surtout

1. *Critique de l'hist. de Claude Fleury*, t. I, p. 177.

qui n'avaient pas d'intérêt dans l'affaire<sup>1</sup>. L'un d'eux spécialement est Eginhard qui, dans les additions à l'ouvrage d'Aimoin, a présenté ce concile sous son vrai jour<sup>2</sup>.

Un critique moderne, Noël Alexandre, dit nettement : « *In causæ illius historiâ fidem omninò adhibendam non esse actis, multis contrà summum Pontificem conviciis scatentibus* »<sup>3</sup>.

Toutefois, ces réserves faites, faute de document

1. Duchesne, p. 142. *Conc.*, t. XI, p. 1, p. 731.

2. « In illis diebus in Remensium civitate erat archiepiscopus, vir bonus et modestus, frater (filius) Lotharii regis ex concubinâ, nomine Arnulphus. Hugo autem rex invidebat ei, volens exterminare progeniem Lotharii regis. Congregansque in urbem remensem synodum, in eum locum idem Hugo rex invitavit archiepiscopum senonicæ urbis, nomine Seguinum, cum suffraganeis suis. In quo concilio fecit degradari dominum Arnulphum archiepiscopum Remensem dolo nepotis sui (patru) quem tenebat in carcere, dicens non debere esse episcopum natum ex concubinâ. In loco ejus consecrari fecit dominum Gerbertum, monachum philosophum, qui Gerbertus magister fuit Roberti regis, filii istius Hugonis, et dominici Leuthetrici archiepiscopi successoris venerabilis Seguini; Arnulphus autem mancipari custodiæ in Aurelianâ civitate. Venerabilis autem Seguinus archiepiscopus non consensit in degradationem Arnulphi neque in ordinationem Gerberti : jussio autem regis urgebat. Alii verò episcopi, licet inviti, tamen propter timorem regis degradaverunt Arnulphum et ordinaverunt Gerbertum. Seguinus autem plus timens Deum quam terrenum regem, noluit consentire nequitie regis, sed magis quantum potuit redarguit ipsum regem; propter quam causam ira regis contrà eum efferbuit. Cum magno itaque dedecore expelli jussit Arnulphus de ecclesiâ B. Mariæ Virginis Remensis, et sic alligatum retrudi in carcerem. » (Eginhard.)

3. Natalis Alex. secul. ix et x, c. 1, art. 2.



plus certain et jusqu'à plus ample informé, nous devons examiner la seule relation qui nous est donnée, comme de Gerbert, des actes du concile de Saint-Basle.

Arnould, évêque d'Orléans, qui était éloquent et versé dans les affaires, fut choisi pour être comme le promoteur du conciliabule. Après quelques préliminaires, il exposa l'affaire d'Arnould de Reims et ajouta : « Puisque nous sommes réunis par l'ordre du roi, examinons si Arnould peut se justifier. Vous savez que pour le crime d'un seul tout l'épiscopat est accusé de félonie. Si les évêques ont des lois, dit-on, et s'ils sont fidèles au roi, pourquoi ne punissent-ils pas un traître ? Ils s'efforcent de cacher les crimes de leur collègue, afin que les leurs demeurent impunis. Mais à Dieu ne plaise que nous prenions la défense de quelqu'un contre les lois divines et humaines !

La question de la culpabilité de l'accusé n'était pas celle qu'il fallait examiner d'abord, mais celle de la compétence du tribunal. Tout devait être irrégulier dans la procédure qu'on allait suivre.

Les évêques qui prennent ensuite la parole, soit pour, soit contre Arnould, se mettent à côté de la question. Les uns, parlant de clémence, comme Seguin de Sens et Dachberg de Bourges ; les autres, de la nécessité de punir, comme Hervé de Beauvais ;

d'autres, simplement de la pénalité à lui infliger, comme Brunon de Langres et Gotesman d'Amiens.

Puis on ordonne la lecture du serment de fidélité qu'Arnould avait souscrit.

Pendant ce temps on avait introduit, dans le conciliabule, le prêtre Adalger. Il protesta qu'en livrant Reims, il avait agi par le commandement exprès de son archevêque. Ce n'était toujours que le témoignage d'un seul ! Aussi le légat du pape, au concile de Reims, ne manquera pas de reprocher aux évêques d'avoir condamné Arnould sur le témoignage du seul Adalger et leur fera vivement sentir l'indignité d'un tel procédé<sup>1</sup>. Témoignage même qui pouvait paraître détruit par l'intérêt de celui qui le donnait pour sa propre décharge, et par les censures que Arnould avait fulminées contre Adalger et contre ceux qui avaient pillé son église. Il se serait donc excommunié lui-même ! Pouvons-nous croire qu'Ar-

1. « Quis fidelium æquis auribus andire potest, archiepiscopum per fidem deceptum et in carcere diu maceratum et sic nudum vinc-tum, cum multitudine strepentium militum ad synodum ductum, uno teste damnatum ? Quis talia audiens vestram synodum non maledicit ? Neque ut in vestro libello habetur, ter quaterque se culpabilem negantem esse, nullus vestrum eum audire voluit, sed cum uno presbitero eum damnantis ; quod omni auctoritate prohibetur. Quod nullius honoris, nullius dignitatis sit contrà quemlibet laicum unum testimonium credere debere, quando magis adversus archiepiscopum ! » (Migne, epist. legati Leoni, ad H. et R. reg., p. 314. *Patrologiæ*, t. CXXXIX, *Opera Sylvestri II.*)

nould eût osé se servir des foudres de l'Église pour anathématiser des désordres provoqués par lui, et se laisser aller aux plus terribles imprécations contre ses complices? C'eût été là commettre le plus monstrueux abus des choses saintes; c'eût été là couvrir d'une apparence de saint zèle les plus odieuses intrigues!

Le président de l'assemblée, Seguin de Sens, ayant demandé si quelqu'un avait quelque chose à dire pour la justification d'Arnould, aucun évêque ne se leva pour donner les véritables moyens de défense, soit ignorance des canons, soit complaisance trop servile à l'égard du pouvoir.

Mais Jean Scolastique d'Auxerre, Romulfe, abbé de Sens, et saint Abbon, abbé de Fleury, se levèrent et prirent hautement sa défense. Ils produisirent des pièces pour rappeler cette maxime de tous les temps, que les grandes affaires doivent être réservées au pape, principalement le jugement des évêques, et réduisirent la défense d'Arnould à quatre propositions; qu'avant tout il devait être rétabli sur son siège, parce qu'étant dépouillé et emprisonné, il n'était pas tenu de répondre. Et de fait, on a vu saint Chrysostome et d'autres, dans la même circonstance, réclamer avant tout cette première condition. En second lieu, qu'il devait être appelé juridiquement, ce qui est une vérité de tous les siècles.

En troisième lieu, que sa cause devait être signifiée au pape et même lui être réservée. Qu'enfin, et l'accusé, et les accusateurs, et les témoins, et les juges, devaient être examinés dans un grand concile. A leur avis, ce n'était pas de cette manière qu'on pouvait canoniquement terminer la cause.

Toutes ces demandes étaient assurément fort légitimes, et il était surtout manifeste, d'après la discipline reçue alors sans contestation même par les évêques de France, qu'un métropolitain ne pouvait être jugé ni encore moins être déposé sans l'autorité du pape qui, d'ailleurs, se trouvait déjà spécialement saisi de cette affaire par les lettres du roi et des évêques.

Les adversaires d'Arnould répondirent que sa détention n'empêchait pas qu'il ne pût être jugé et qu'on en avait usé autrefois ainsi avec Ebbon de Reims, et Hildeman de Beauvais, comme si une violation antérieure des règles en justifiait une nouvelle; qu'Arnould avait été cité canoniquement, ce qu'on prouva d'une manière plus ou moins spécieuse; que le saint-siège avait été consulté; ce qu'on prétendit prouver par la lecture des deux lettres du roi et des évêques à Jean XV, réponse sans valeur, puisqu'on n'avait pas eu la patience d'attendre la réponse du pape; enfin, que les accusateurs étaient de caractère à ne pouvoir être récusés; oui, mais

leurs accusations n'étaient fondées, nous l'avons vu, que sur le témoignage d'un seul, intéressé dans la cause. Quant à cette partie de la défense, que toutes les affaires majeures de l'Église doivent être réservées au pape, on n'y voit d'autre réponse, dans Gerbert, sinon le discours emporté et schismatique qu'il met dans la bouche de l'évêque d'Orléans; discours rempli d'injures si grossières et de propositions si évidemment condamnables, qu'il n'est pas possible de les excuser ni même de supposer qu'elles aient été réellement tenues.

Il lui fait d'abord dire : « Nous sommes dans la résolution d'honorer toujours l'Église romaine, en mémoire de saint Pierre, et nous ne prétendons pas nous opposer aux décrets des pontifes romains, sauf, cependant, l'autorisation du concile de Nicée et des canons, qui doivent toujours être en vigueur. Nous devons seulement prendre garde à ce que le silence du pape ou quelque nouvelle constitution de sa part ne porte préjudice aux lois des canons qui ont été établies; car si le silence du pape préjudicie à toutes les lois, il faut que toutes les lois se taisent, quand le pape se tait; et de quoi servent toutes les lois, si une nouvelle constitution peut les abroger? Quoi donc! dérogerons-nous au privilège du pape? Non, si le pape est recommandable par sa science et par ses vertus, nous n'avons à craindre ni son silence

ni ses nouveaux décrets; s'il est ignorant et vicieux, nous avons encore moins à craindre, parce que ce qui est contre les lois ne peut préjudicier aux lois. »

On remarquera, avec Rorbacher <sup>1</sup>, que cela équivaut à dire : « A Dieu ne plaise que nous manquions jamais au pape ! Nous l'honorons toujours en mémoire de saint Pierre, pourvu, toutefois, qu'il soit savant et vertueux. Or, le pape Jean XV n'est pas savant, puisqu'il ne pense pas comme nous ; il n'est pas vertueux, puisqu'il nous condamne. Donc, en mémoire de saint Pierre, nous pouvons nous moquer de lui. » Avec ce raisonnement, les schismatiques seront tous fort à leur aise. Il n'y a qu'un petit inconvénient ; c'est que le Christ a dit sans aucune condition : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévauront point contre elle ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. »

Gerbert fait encore dire à l'évêque d'Orléans : « Que le sort de Rome est à plaindre ! Après avoir produit de si grandes lumières, les Léon, les Grégoire, les Gélase et les Innocent, qui ont éclairé l'univers de leurs doctrines, elle n'a plus que de monstrueuses ténèbres..... (Ici se trouve une longue énumération des crimes de la papauté depuis Jean XII. Nous ne

1. *Hist. de l'Égl.*, t. XIII, p. 274.

croyons pas nécessaire de souiller notre plume par de telles injures et de telles horreurs, que du reste nous ne pouvons croire sorties de la bouche d'un évêque catholique en présence d'autres évêques également catholiques <sup>1</sup>). ....Que pensez-vous que soit cet homme assis sur un siège éminent, revêtu de la pourpre et tout brillant d'or ? S'il est destitué de charité et seulement enflé par la science, c'est un antechrist assis dans le temple de Dieu ; mais s'il n'a ni charité ni science, ce n'est qu'une statue et une idole placée dans le temple de Dieu. Consulter un tel pontife, c'est vouloir faire parler le marbre..... L'ignorance est, en quelque sorte, tolérable dans les autres évêques ; mais comment la souffrir dans l'évêque de Rome, qui doit juger de la foi, des mœurs et de la

1. Conc. S. Bas., n. 28, Migne, inter spuria, *Opera Sylvestri II*.

Si la lettre qu'on nous donne du légat Léon aux rois Hugues et Robert est bien authentique, il reproche ainsi à ces évêques l'odieux de leur conduite : « Si Cham, filius Noe, videns verenda patris, irrisit nec operuit, maledictionem perpetuam percepisse legitur. Quando potius hi qui patres spirituales non solum minimè cooperiunt, sed et deridendo et falso ob subsannationem sui moris homines provocant? scriptumque est : Qui subsannat patrem aut matrem et reliqua » (Prov., xxx, 17). Et un peu plus loin, le légat ajoute : « Cum suo nescimus quo apostata filio, tanta contra romanam Ecclesiam ausi sunt scribere, quod nec ariani hæretici aliquando præsumpserunt. » L'annotateur de cette lettre du légat remarque que par ces mots de fils apostat il désigne Gerbert, qui ne paraissait pas alors s'être encore fait connaître comme rapporteur du synode de Saint-Basle. (Migne, *Patrologie*, CXXXIX, *Opera Sylvestri II*, epistola legati Leonis, p. 339, inter spuria.)

conduite des évêques et des simples fidèles dans l'Eglise universelle? »

Ce que ces derniers mots accordent au pape dans un discours qui paraît fait pour abaisser son autorité est remarquable.

Nous n'avons pas besoin de signaler le danger et l'erreur du principe qu'on voudrait établir dans les phrases qui précèdent, en supposant qu'un prélat, qu'un pape perde, par le défaut de science ou de charité, l'autorité de la puissance attachée à son caractère. Affirmer que tout supérieur, souverain pontife ou évêque, roi ou père de famille, dès qu'il perd la charité ou la grâce divine, perd par là même toute autorité, le souverain pontife dans l'Eglise, l'évêque dans son diocèse, le roi dans son royaume, le père dans sa famille, c'est poser un principe d'anarchie universelle, professer une hérésie manifeste. Rorbacher a donc eu raison de dire que Gerbert défendait une mauvaise cause par des moyens plus mauvais encore.

On conclut que pour juger l'archevêque de Reims il ne restait plus qu'à le faire paraître au conciliaire. N'aurait-il pas dû être présent au moment où l'on instruisait et où l'on plaidait sa cause, puisqu'on était maître de sa personne? La procédure se trouvait donc dès le commencement entachée d'irrégularité.

Il prit sa place au rang des évêques. Arnould d'Orléans lui reprocha son infidélité. Il répondit que loin



d'avoir manqué à la fidélité qu'il devait au roi, il n'avait été emprisonné par le duc Charles que, pour l'avoir gardée. On lui confronta le prêtre Adalger : il dit que c'était un calomniateur ; que pour lui il était entre les mains de ses ennemis, qu'on n'avait jamais vu un évêque traité de la sorte, et qu'il ne pouvait répondre en cet état ; qu'un homme docte même pourrait être interdit et paraître stupide au milieu de tant de savants. Cette réponse d'Arnould était d'autant plus juste qu'il était jeune, modeste, et parlait difficilement. On ne voit pas même qu'on lui eût donné un conseil pour l'assister, on n'aperçoit que des accusateurs et parmi eux cet officier qui, d'après Gerbert, lui reprocha comme un crime d'avoir dit en 989 qu'il aimait tendrement son cousin Louis qui ne vint au monde qu'en 991.

Cette séance se termina par amener le pauvre archevêque Arnould à se confesser secrètement aux évêques et à se déclarer indigne de l'épiscopat.

D'après les actes du conciliabule, les évêques crurent qu'après la confession qu'il venait de faire, on ne pouvait plus leur reprocher de n'avoir pas eu égard aux privilèges du siège apostolique en déposant Arnould ; parce que ce prélat, avant de choisir ses juges, n'avait pas appelé au pape, comme il le pouvait alors, et qu'après le choix des juges il ne pouvait plus appeler. C'est ainsi que la conscience criminelle

cherche des faux-fuyants pour se justifier à elle-même ses actes d'iniquité. Il résulte d'ailleurs des actes mêmes qu'Arnould avait choisi ces prélats pour être moins ses juges que ses conseils.

Le lendemain, l'assemblée lui parut plus favorable que le jour précédent. On pensait moins à le défendre qu'à le plaindre ; les uns avaient pitié de sa noblesse, les autres de sa jeunesse. Les évêques surtout étaient fort soucieux de la ruine de leur frère et de l'ignominie de l'ordre épiscopal. Hugues et Robert, avertis de ce qui se passait, entrèrent au conciliabule, sans y avoir été invités, avec les principaux de la cour. Il était dès lors évident qu'une éclatante condamnation pouvait seule satisfaire les exigences royales. Les rois remercièrent les évêques de leur dévouement, et demandèrent à savoir où en était l'affaire. L'évêque d'Orléans l'exposa en peu de mots, après quoi on fit entrer l'accusé. Il était si interdit qu'il ne proférait que des paroles mal articulées. Un comte voulut qu'il se reconnût publiquement coupable de trahison. Il ne le fit pas, mais avoua seulement qu'il avait erré, qu'il s'était écarté de la fidélité due au roi, et pria l'évêque d'Orléans de parler à sa place. Celui-ci l'engagea à se prosterner aux pieds des deux rois pour leur demander la vie <sup>1</sup>.

1. Le légat au concile de Reims répondra aux évêques qui croyaient se justifier au sujet de la déposition d'Arnould en disant

Quand Arnould, dit M. Hock, les bras étendus, en forme de croix, se jeta aux pieds de Hugues, et demanda en sanglotant que l'on épargnât sa vie et son corps, ce fut un spectacle grave et saisissant, qui remua tous les cœurs, et arracha des soupirs et des larmes à toute l'assistance. Au nom du synode, Dacberg de Bourges, embrassant les genoux des princes, appuyait la prière du coupable ; Hugues lui-même était ému, et il lui garantit la vie, tant qu'il ne chercherait point à se soustraire à la prison qui lui était destinée. Après beaucoup de prières, les évêques, qui craignaient que le jeune homme ne pût être que trop facilement décidé à prendre la fuite, et qu'il n'encourût ainsi la peine de mort, obtinrent des conditions plus douces, avec l'assurance que le glaive ne le frapperait point tant qu'il ne commettrait pas de crime qui méritât la mort.

A la suite de cette triste scène, on dressa l'acte de ses aveux et de son abdication, et on le fit signer. Les évêques procédèrent à sa déposition en le dépouillant

que ce dernier s'était avoué lui-même coupable : « Quia verò dicitis, ipsum se accusasse et confessum fuisse, considerate si fuit recipienda talis confessio? Nam ut in vestro libello habetur, dicebatis ei : Pete veniam ut vita tibi concedatur; o inutilis confessio! ac si ei diceretur : nisi dixeris quæ volumus, vivere non poteris. Ecce Arnulphus archiepiscopus ut patriarcha Joseph captus, et in locum minus timens non negavit. » (Migne, *Patrologiæ cursus*, t. CXXXIX, *Opera Sylvestri II*, epist. legati Leonis, p. 344.)

des insignes de sa dignité, puis il fut reconduit comme prisonnier à Orléans,

Tout cela prouve qu'après avoir demandé au pape une forme juridique de procédure et de jugement, on procéda par la violence et la terreur sans liberté pour la défense ni pour les suffrages.

La politique avait été la cause de l'élection d'Arnould, parce que l'on avait espéré qu'il rallierait les partisans de l'ancienne famille royale à la nouvelle ; la politique fut la cause de sa déposition, parce qu'on ne vit plus en lui qu'un descendant des Carlovingiens, autour duquel venaient se ranger tous les hommes mécontents ou jaloux du nouveau règne.

Il est vrai qu'Arnould, du moins selon Richer, aurait manqué à la fidélité qu'il avait promise à Hugues Capet ; mais une telle faute, si elle était réelle, eût été bien excusable dans un prélat tout jeune et sans expérience, qui ne pouvait se défendre contre le désir secret de voir le trône de ses ancêtres rendu à son oncle, le duc Charles de Lorraine. Du reste, avant le concile de Saint-Basle, le roi avait pardonné de lui-même à Arnould. Le conciliabule le condamna donc pour des faits que le roi lui avait pardonnés. Ce qui nous donne lieu de conclure que si le roi n'avait pas été poussé par un moteur secret, il n'aurait pas poursuivi la condamnation de cet archevêque, qui d'ailleurs était un homme de bien et modeste.

Nous avons suivi dans le récit de ce procès tout politique la procédure indiquée par Gerbert dans sa relation, que nous avons bien abrégée. On voit assez par cette analyse que le jugement rendu contre Arnould n'eut rien de canonique. On y voit aussi une certaine combinaison de ruse et de violence morale, qui n'est pas rare dans les révolutions politiques, mais qui n'en fait pas plus d'honneur à ceux qui les emploient. On peut même remarquer une fois de plus que Gerbert n'aurait pas été fort exact dans le narré des faits; car, d'après Hugues de Flavigny, Arnould se trouva dans l'alternative de se confesser parjure ou d'avoir les yeux crevés<sup>1</sup>, et d'après Hugues de Fleury-sur-Loire, loin que la déposition de ce prélat ait eu lieu avec le concert unanime que suppose Gerbert, Seguin, archevêque de Sens, qui présidait l'assemblée, s'y opposa de tout son pouvoir, ce qui excita la colère du roi contre lui<sup>2</sup>. Et même, d'après Eginhard, les évêques n'y consentirent que par crainte

1. « Arnulphus proposito sibi, ut se perjurum sponte confiteatur, alioquin oculis privaretur, perjurum se clamat et veniam petit : atque ita mox deponitur et in loco ejus Gerbertus diaconus ejus substituitur. » (Hugues de Flavigny, *Chron. Virdunense*, p. 205. Bouquet, t. X.)

2. In cujus (Arnulphi) locum Gerbertum monachum philosophum consecrari fecit eo quod fuerat magister Roberti regis filii sui et domini Leutherici, postea Senonum archiepiscopi. Seguinus vero archiepiscopus nullo modo consentire voluit degradationi Arnulphi, nec Gerberti consecrationi, licet urgeret eum jussio regis ; sed plus

et malgré eux<sup>1</sup>. Le récit de ces historiens est répété par cinq ou six autres.

Gerbert ne parle pas non plus de son ordination qui eut cependant lieu après l'abdication forcée d'Arnould.

D'après les anciennes lois de l'Église, le jugement définitif de l'archevêque Arnould devait être réservé au pape. « En attendant, dit Rorbacher, on ne pouvait canoniquement en ordonner un autre à sa place, et l'ordination précipitée de Gerbert est une intrusion manifeste. »

Hugues, qui l'avait naguère choisi pour maître de son fils, voulut le récompenser de ses soins en lui donnant l'archevêché de Reims. Il n'était encore que diacre. Nous avons l'acte par lequel les évêques de la province l'élisent pour leur archevêque<sup>2</sup>. Ils y énoncent qu'ils se sont laissé tromper par les suffrages du clergé et du peuple en consentant à l'élection d'Arnould ; que la voix du peuple n'est pas toujours la voix de Dieu, témoin celle du peuple juif qui criait :

*Deum, quam terrenum regem timens, in quantum potuit restitit ; quâ causâ ira regis in eum efferbuit* (Hugues de Fleury, *Abrev. gest. Franc. reg.* ; Bouquet, X, p. 220.)

1. Eginhard, que nous avons déjà cité, p. 135, après s'être exprimé à peu près dans les mêmes termes, ajoute : *Alii verò episcopi, licet inviti, tamen propter timorem regis degradaverunt Arnulphum et ordinaverunt Gerbertum.* (Duch., p. 142, add. à l'ouvrage d'Aimoin.)

2. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 639.

crucifiez-le; qu'ainsi il ne faut avoir égard à la voix du peuple et même à celle du clergé, que quand on sait que leurs suffrages n'ont été ni corrompus par la faveur, ni gagnés par argent. C'était une règle fortsage sans doute, mais restait toujours à savoir à qui l'on pouvait en faire l'application d'Arnould ou de Gerbert.

« Pendant tout le procès d'Arnould, dit M. Hock, le nouvel élu avait observé un silence profond, et, malgré de nombreux et de graves sujets de plaintes, il n'avait laissé échapper aucune parole accusatrice. Il aurait regardé comme au-dessous de sa dignité de contribuer à la ruine de celui dont la place lui paraissait destinée. Aussi ce ne fut ni avec plaisir ni avec empressement qu'il accepta la charge épiscopale; il avait peur des orages qu'il voyait se former. Les évêques furent obligés de lui rappeler les divisions et les déchirements auxquels l'Église était exposée, et la promesse qu'il avait faite à son père Adalbéron d'en prendre soin. »

M. Axinger va plus loin, il dit que Gerbert fut élu malgré lui. Ce sont là de belles hypothèses sans doute, mais fondées uniquement sur le discours que Gerbert fit pour sa défense au concile de Mouzon. Il pouvait très-bien et il devait ne pas accepter un poste qui ne pouvait être définitivement vacant sans l'intervention du pape. Ce qui pourrait plutôt le rendre un peu excusable, c'est que Gerbert était

alors plus savant mathématicien que savant cano-  
niste, et aveuglé par le désir de parvenir à l'épiscopat,  
il avait pu se faire illusion, vu le silence du pape  
dont il ne connaissait pas les motifs, sur les circons-  
tances difficiles des temps qui semblaient nécessiter  
une exception aux règles ordinaires; mais même alors  
n'eût-il pas été de son devoir, avant d'accepter,  
d'essayer de nouvelles démarches auprès du souverain  
pontife, afin d'obtenir la ratification de son élection?

Il nous paraît difficile aussi de supposer que Ger-  
bert ait pu se résigner au silence dans une affaire  
qui le touchait de si près, lui qui avait fait de si gra-  
ves menaces à Arnould lorsqu'il s'était vu dépouillé  
d'une partie de ses biens, après la prise de Reims par  
les soldats de Charles; aussi nous ne sommes pas  
éloigné de croire qu'il y prit au moins indirecte-  
ment une part beaucoup plus grande que ne veut  
bien le dire M. Hock. Nous le verrons en effet écrire  
la lettre du roi au pape sur ce qui s'était passé à  
Reims. Il est également probable qu'il ne resta pas  
étranger à l'énergique anathème, fulminé à Senlis  
contre les traîtres qui avaient livré à Charles la ville  
de Reims, et contre les pillards qui y avaient porté  
la dévastation, le meurtre et l'incendie. Avec un ca-  
ractère ardent comme le sien il ne lui aurait pas été  
facile de se renfermer dans un rôle purement passif.

---



## CHAPITRE II

### CONCILIABULE DE CHELLES

---

« Les décrets du synode de Reims, dit M. Axinger, firent une sensation profonde et pénible, partout où la nouvelle s'en répandit, et attirèrent un blâme sévère aux prélats qui y avaient pris part. Comme cette réprobation publique allait toujours croissant, et que les évêques commençaient à redouter des suites plus graves que ne l'étaient les reproches qui leur arrivaient de plusieurs côtés, ils résolurent de se réunir de nouveau et de soumettre à une délibération générale les affaires de l'Église de Reims. On choisit à cet effet un lieu que Richer désigne sous le nom de Chela; le roi Robert y vint en personne et présida le synode. Les archevêques Erchambaud de Tours, Dachberg de Bourges et Seguin de Sens y parurent également; toutefois ce ne fut pas ce dernier, mais le nouveau métropolitain qui dirigea les conférences.

synodales. Cette circonstance donnait à entendre clairement que les évêques réunis à Chela n'étaient en aucune façon disposés à modifier les décrets de Reims; bien plus, les débats ne tardèrent point à prouver que l'esprit d'opposition contre l'autorité de l'Église et de son chef suprême avait poussé des racines encore plus profondes. Les canons du concile de Chela ne sont point parvenus jusqu'à nous; mais ce que l'historien Richer nous a conservé suffit pour nous faire apprécier le malheureux aveuglement des prélats français.

En effet, après avoir promulgué divers canons relatifs aux affaires ecclésiastiques, ils s'engagèrent, par une déclaration solennelle, de n'avoir tous, à partir de ce jour, qu'une même pensée, une même volonté, une même action commune. Pour ne laisser aucun doute sur la véritable signification de cet engagement réciproque, ils y ajoutèrent encore les déclamations suivantes : Dans le cas, disaient-ils, où il s'élèverait un pouvoir arbitraire quelconque dans une Église, pouvoir qui pût être anéanti par le glaive de l'anathème, l'assemblée des évêques aurait à soumettre le fait à un examen spécial, et à prononcer conformément à l'avis de la majorité; de la même manière l'anathème ne pourrait être levé que par décision commune; et comme l'apôtre déclare qu'il faut éviter la société des hérétiques et de ceux qui se

mettent en contradiction avec l'Église, il y aurait à regarder comme nul et non avenu tout ce que le souverain pontife ordonnerait de contraire aux résolutions prises par les évêques. Pour consolider encore mieux la déposition d'Arnould et l'élection de Gerbert, le synode de Chela donna à l'un et à l'autre sa sanction spéciale, s'appuyant sur un canon, qui défend d'annuler légèrement les décrets d'un concile provincial, »

Nous ayons encore que ce conciliabule de Chelles n'est pas un petit embarras pour nous ; car dans cette assemblée, les évêques semblent nier formellement l'autorité du pape. Mais nous n'avons pas les actes de ce concile. Richer seul nous rapporte ce qu'il en sait ; sommes-nous bien sûrs que l'histoire de Richer, nouvellement publiée, n'ait pas été altérée dans quelques passages ?

Après tout, Gerbert et les évêques, dans le conciliabule de Saint-Basle, il faut en convenir, s'étaient au moins avancés bien loin ; Gerbert, en acceptant l'épiscopat à la place d'Arnould, déposé sans l'intervention du pape, et les évêques en déposant Arnould et en élisant Gerbert. Leur amour-propre se trouvait engagé, et mal conseillés par lui, ils ont pu faire un pas de plus dans la voie funeste de l'erreur ; ils manifestaient ainsi une véritable tendance au schisme.

Si déjà le conciliabule de Reims avait rencontré

une opposition non équivoque, continue M. Axinger, celui de Chela ne pouvait que soulever le juste ressentiment de tous les hommes franchement dévoués à la cause catholique. Jamais aucune assemblée ecclésiastique de l'Occident n'avait jusque-là attaqué avec autant de violence l'autorité du saint-siège comme juge suprême dans les cas litigieux qui devaient se produire fréquemment, en raison de la multiplicité des canons, promulgués dans les lieux, aux époques et pour les motifs les plus divers, et destinés plus d'une fois à faire disparaître des abus et des inconvénients accidentels ; jamais aucun synode n'avait porté des coups aussi rudes à l'unité extérieure de l'Église, sans laquelle l'unité intérieure devient impossible. La résistance ouverte, les complots séditionnels contre le successeur de saint Pierre, tels furent les résultats auxquels aboutirent les déclamations haineuses d'un Arnould d'Orléans ; et l'Église de France, cette belle portion du troupeau de Jésus-Christ, se trouvait à la veille d'être livrée au schisme par quelques prélats que la passion aveuglait. Mais Dieu ne permit point que l'héritage des Irénée, des Denis et des Remy, devînt la proie de l'erreur ; car tandis que les évêques français s'écartaient de plus en plus des voies simples de la foi chrétienne pour se livrer aux funestes inspirations du mal, les évêques d'Allemagne mirent tout en œuvre pour conjurer

l'orage qui menaçait l'unité religieuse. Convaincus que la procédure suivie contre l'archevêque Arnould renfermait le germe de l'anéantissement de toute liberté ecclésiastique, ils informèrent le pape Jean XV, par de nombreuses lettres, de tout ce qui se passait en France, et conjurèrent ce pontife d'user de la plénitude de son pouvoir apostolique pour prévenir le schisme et pour ne point reconnaître la déposition du métropolitain de Reims. Sans doute ces évêques ne bornèrent pas là leur zèle, et il est plus que vraisemblable qu'ils cherchèrent même à ouvrir les yeux à leurs confrères des Gaules sur l'abîme dans lequel ils couraient risque de tomber.

---

## CHAPITRE III

### LUTTE DE GERBERT CONTRE LE SAINT-SIÈGE

---

Les efforts des évêques d'Allemagne ne furent pas stériles. Les malheurs d'Arnould, toujours prisonnier, excitaient la compassion en sa faveur, tandis que l'élévation de Gerbert, substitué à ce prélat, soulevait le mécontentement contre lui <sup>1</sup>. Plusieurs évêques de France, à la tête desquels était Seguin de Sens, agirent de concert pour le rétablissement du pasteur légitime ; ils écrivirent aussi à Jean XV que le saint-

1. « In cujus vice (Arnulphi) Gerbertus quo litteratior postea nemo extitit, subrogatus sedebat. Hoc autem ventilantibus tamen quibusdam episcopis inventum est quod, quia absque scientia et auctoritate papæ romanæ sedis erat degradatus, ad eandem sedem recursus pater evaleret. » (*Chron. Camerat. et Atrebat.*, auctore Balderico, ep. Noviomenci et Tornacensi, cap. cx ; Bouquet, X, 196.)

« Gerbertus substituitur episcopus, sed quibusdam causam ventilantibus non potuisse degradari absque scientia et auctoritate papæ romani, Gerbertus depositus ad Ottonem imperatorem se contulit. » (*Sigebertus, Gembliac. chron.* ; Bouquet, X, 216.)

siège n'ayant pas consenti à la déposition d'Arnould, elle devait être regardée comme nulle <sup>1</sup>.

Quoique le pape ne se fût pas immédiatement prononcé à cause des difficultés de la situation dans laquelle le retenait la lutte incessante qu'il était forcé de soutenir, au sein même de Rome, contre les entreprises de l'agitateur Crescentius, sa protestation ne pouvait se faire attendre longtemps. C'était en effet sans son autorisation qu'on avait déposé un métropolitain. En outre, des principes subversifs de la doctrine des apôtres et de la hiérarchie ecclésiastique avaient été publiquement proclamés dans le concilia-bule de Reims.

Une pareille usurpation de pouvoirs était destructive de l'autorité pontificale, des traditions de l'Église et de l'inviolabilité du caractère épiscopal ; elle allait directement contre le texte formel des canons et même des capitulaires de Charlemagne. Il n'y avait pas deux marches à suivre. A cet égard le passé servait de loi pour l'avenir. Le pape d'ailleurs, qui ne partageait pas les passions politiques des juges d'Arnould, voyait dans celui-ci un jeune homme victime de l'attachement qu'il devait naturellement avoir pour sa famille ; il faisait la part de la faiblesse humaine et le jugeait bien plus aveugle que coupable. Sans doute

1. Longueval, t. IX, p. 47.

aussi la manière dont la papauté fut traitée par les évêques lui parut plus grave que le jugement lui-même, et elle l'était en effet. Il désapprouva donc formellement ce qui s'était passé dans le synode de Reims et frappa d'interdiction les évêques qui avaient déposé Arnould et ordonné Gerbert. Il résolut d'envoyer des légats pour rétablir le premier et déposer le second.

Tels furent en réalité les graves motifs qui décidèrent la conduite de Jean XV ; motifs justes, impérieux, nécessaires, et qui, dans tous les temps, avaient été la règle immuable du saint-siège apostolique.

La décision du pape porta un rude coup à Gerbert ; la condamnation du conciliabule de Reims était en effet la condamnation de son élection, puisque c'était de cette assemblée qu'il avait reçu la dignité métropolitaine.

A cette nouvelle, ses ennemis reprirent courage, ses amis tremblèrent, le clergé et le peuple se montrèrent plus difficiles et lui témoignèrent de la défiance. Cependant il redoublait d'activité.

Au nom de Hugues, il écrivit au pape la lettre suivante, jointe à un mémoire qui est sans doute l'histoire de la déposition d'Arnould écrite par lui :

« Moi et mes évêques nous avons envoyé à Votre Béatitude, par Tesdon, archidiacre de Reims, un mémoire sur l'affaire d'Arnould ; nous vous prions



de plus maintenant de nous rendre justice, à moi et aux miens, et de ne pas recevoir pour certaines des choses douteuses. Nous sommes assurés que nous n'avons rien fait dans cette affaire contre votre apostolat. Si vous refusez de nous en croire de si loin, la ville de Grenoble est située sur les confins de l'Italie et de la Gaule. Les pontifes romains s'y sont souvent abouchés avec les rois de France. Il ne tiendra qu'à vous de faire la même chose ; ou si vous aimez mieux nous rendre visite, nous vous recevrons avec honneur à la descente des Alpes et pendant votre séjour en France, et à votre retour, nous vous rendrons tous les respects convenables à votre dignité. C'est de l'affection de notre cœur que nous vous parlons, pour vous faire connaître que ni nous ni nos évêques ne voulons décliner vos jugements <sup>1</sup>. »

Ces dernières paroles sont d'autant plus remarquables, dit Rorbacher, que Fleury les a passées sous silence ; car elles renferment un désaveu implicite de ce qu'on avait fait.

Gerbert écrivit au même pape en son propre nom :

« Que votre très-saint Apostolat ait pu se laisser persuader que je suis coupable d'usurpation, j'en ressens la plus vive douleur et j'en gémis de toutes mes en-

1. Hugo rex papæ Joanni. « ... Hoc ex integro affectu dicimus, ut intelligatis et cognoscatis nos et nostros vestra nolle declinare judicia. »

trailles ; car jusqu'à présent je me suis comporté dans l'Église de telle sorte, que j'ai été utile à plusieurs, sans nuire à personne. Je n'ai donc point divulgué les péchés d'Arnould, mais je l'ai abandonné alors qu'il péchait publiquement, non pas comme mes envieux le disent, dans l'espérance d'avoir sa dignité, Dieu m'en est témoin, ainsi que ceux qui me connaissent, mais pour ne pas participer aux péchés d'autrui <sup>1</sup>. »

Gerbert se vit obligé aussi d'écrire à ses amis pour ranimer leur courage, et pour justifier les décrets des deux synodes, objets de l'animadversion des bons. C'est ce qui nous explique les lettres qu'il écrivit à Seguin de Sens, à Vilderode de Strasbourg, à Notger de Liège et à Constantin de Micy.

Si les deux premières de ces lettres surtout sont bien authentiques, sa conduite envers le pape aurait été loin d'être loyale ; car tandis qu'il lui écrivait les lettres soumises que nous venons de voir, le ton de celles-ci trahissait les intentions les plus malveillantes envers Rome.

Apprenant en effet que les évêques du concile de Reims avaient été suspendus de leurs fonctions, il aurait écrit à Seguin, pour le porter à mépriser cette censure, cette lettre pleine de déclamations et de

1. Ep. cxcix, Migne ; 38 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

sophismes : « Votre prudence aurait dû vous faire éviter les pièges des hommes artificieux, et vous rendre attentif à cette parole du Seigneur : « S'ils vous » disent : voilà que le Christ est ici ou qu'il est là, ne » le croyez pas. » On assure qu'il y a quelqu'un à Rome qui justifie ce que vous condamnez, et qui condamne ce que vous justifiez ; et nous, nous soutenons qu'il n'appartient qu'à Dieu de condamner ce qui paraît juste, et de justifier ce qu'on croit mauvais : « c'est Dieu qui justifie, dit l'apôtre, qui osera » condamner? » Si c'est donc Dieu qui condamne personne ne peut justifier. Or le Seigneur a dit : « Si » votre frère pèche, allez et reprenez-le. » Comment donc nos envieux pourraient-ils prétendre que, pour déposer Arnould, il fallait attendre le jugement de l'évêque de Rome. Les Romains pourraient-ils nous montrer que le jugement du pape est supérieur à celui de Dieu <sup>1</sup> ? »

Dans ces paroles, Gerbert appelle le jugement de Dieu, le jugement des évêques du concile de Reims, tandis que le jugement du pape et de l'Église romaine n'est pour lui que le jugement d'un homme. Ce sophisme, qui fait le fond de sa lettre, suffit pour en faire sentir le faux et le ridicule.

Il continue à raisonner de même quand il dit :

1. *Opera Sylvestri II*, Migne, p. 167, qui la cite d'après l'*Hist. de la prov. eccl. de Reims*.

« Que si l'évêque de Rome nous juge indignes de sa communion, parce que nous ne voulons pas avoir des sentiments contraires à l'Évangile, il ne pourra pas du moins nous séparer de la communion du Christ. »

Gerbert oublie ici ce que le Christ a dit à Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. »

« En effet, continue-t-il, la maxime de saint Grégoire, touchant l'excommunication, ne convient qu'au peuple et ne peut être appliquée aux évêques : « Soit, dit ce pape, que le pasteur lie justement, soit qu'il lie injustement, le troupeau doit craindre la sentence du pasteur ; » car les évêques ne sont pas le troupeau, mais c'est le peuple qui l'est. »

Gerbert oublie encore ici ces paroles du Seigneur à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » et les petits et les mères, comme dit Bossuet, et les pasteurs mêmes ; pasteurs à l'égard des peuples et brebis à l'égard de Pierre <sup>1</sup>. »

Après s'être ainsi efforcé de rendre méprisables les censures du pape, Gerbert ajoute : « Ne donnons pas sujet à nos adversaires de croire que le sacerdoce qui est un, soit tellement soumis à un seul, que si cet homme est corrompu par l'argent ou la faveur, s'il est séduit par la crainte, ou trompé par l'ignorance,

1. *Discours sur l'unité de l'Église.*

il ne puisse plus y avoir d'évêque au monde qui ne lui ressemble. Que l'Évangile, les apôtres, les prophètes, les canons dictés par l'Esprit-Saint, et les décrets des papes qui ne sont pas contraires aux canons soient la loi commune de l'Église ! Que celui qui s'en écarte soit jugé selon les règles ; mais qu'on laisse goûter la paix à celui qui s'y conforme ! Gardez-vous donc de vous abstenir des saints mystères, ce serait vous rendre coupables. »

A entendre ces phrases retentissantes, dit Rorbacher, on dirait que le pape Jean XV voulait avilir l'Église et l'épiscopat, ruiner les canons et même l'Évangile. Il voulait tout simplement maintenir la dignité, l'indépendance de l'Église et de l'épiscopat au milieu des révolutions politiques. Il voulait que les canons et l'Évangile fussent au-dessus du caprice des rois, anciens ou nouveaux. Il voulait qu'un évêque, qu'un prince de l'Église ne pût être jugé définitivement que par le chef de l'Église même. Dire qu'en ceci Gerbert soutenait les libertés de l'Église gallicane, c'est une dérision ; pour défendre une mauvaise cause, il posait les principes de son asservissement. Celui qui soutenait réellement la liberté des Églises et des évêques de France contre le pouvoir temporel, c'était, comme toujours, le pape et le pape seul.

Remarquons-le, d'après le témoignage de plusieurs

historiens contemporains que nous avons cités<sup>1</sup>, Seguin de Sens n'aurait consenti ni à la déposition d'Arnould ni à l'ordination de Gerbert, il aurait même, par son opposition, excité la colère du roi contre lui, il n'aurait donc pu encourir l'excommunication, et Gerbert, ce nous semble, n'a pu lui écrire pour le porter à mépriser des censures qui n'étaient pas dirigées contre lui. Ce qui serait une preuve de plus de la falsification de cette lettre par les hérétiques, ou même de son entière supposition.

« Si Dieu est avec nous, écrivait encore Gerbert à Notger de Liège, qui sera contre nous ? » (*Rom.* VIII, 34.) C'était parfaitement juste, mais Dieu était-il pour le conciliabule de Reims<sup>2</sup> ?

Ailleurs, il fait savoir à l'évêque de Strasbourg, Vilderode, qu'il ne demande ni or, ni argent, ni biens, et que son unique désir est de voir se renouer le lien rompu de la charité.

« L'envie dévorante et l'aveugle jalousie, ajoute-t-il, ont répandu par la bouche des méchants que j'ai envahi le siège étranger, et que c'est à mes instigations que le pasteur a été saisi, accusé et déposé. Cela est faux, j'en atteste le clergé de la Gaule, les rois et les grands du royaume<sup>3</sup>. » Nous ne demandons pas

1. P. 148 de ce volume.

2. Ep. cxcv, Migne ; 34 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

3. *Opera Sylvestri II*, p. 266, Migne, qui la cite d'après l'*Hist. de la prov. eccl. de Reims*.

mieux que de croire à la vérité de cette chaleureuse protestation, dirons-nous avec M. Peut<sup>1</sup>; nous avouons même qu'on y découvre le langage indigné de l'innocence injustement poursuivie; cependant nous sommes forcé de convenir que le témoignage des hommes, qui tous ou presque tous avaient pris une part active dans l'affaire de Rome, n'est pas fait pour inspirer une entière confiance.

Après avoir exposé à sa manière, à Vilderode, le fait de la déposition d'Arnould, Gerbert aurait posé des principes et fait des raisonnements analogues à ceux que nous avons vus dans les lettres précédentes. Un passage de cette lettre nous a encore frappé. Les défenseurs d'Arnould disaient que les rois Hugues et Robert lui avaient pardonné, et que depuis, il n'avait rien fait que de pardonnable. Gerbert leur répond que le pouvoir des rois ne s'étend pas sur les âmes; mais que ce pouvoir est celui des évêques auxquels il appartient de lier et de délier; que c'était donc une sottise de s'imaginer qu'Arnould avait reçu du roi la rémission de ses péchés. Cette réponse de Gerbert, si réellement il l'a faite, et ce qu'elle laisserait à deviner ne lui feraient pas honneur<sup>2</sup>.

Il s'adressa aussi à l'impératrice Adélaïde et la

1. Université catholique.

2. Voir ce que nous disons p. 132.

pria de lui servir d'intermédiaire avec Rome <sup>1</sup> ; mais tous ses efforts demeurèrent inutiles, le pape resta inébranlable. C'est par cette noble et louable fermeté que pendant le moyen âge, et jusqu'à nos jours, le saint-siège s'est maintes fois montré le vengeur du bon droit, l'organe de la justice et le soutien de la liberté !

Jean XV ne cessa de presser le rétablissement d'Arnould sur le siège de Reims. Il indiqua dans ce but à Aix-la-Chapelle un concile auquel il invita les évêques de France : mais comme cette ville était située dans les États d'Othon III, ils eurent un prétexte spécieux pour ne pas s'y rendre ; et il est d'ailleurs probable que Hugues leur défendit de sortir du royaume. Le pape appela ensuite ces évêques à Rome pour juger la cause : mais ceux qui auraient voulu y aller n'en eurent pas la permission.

Le pape ne se rebuta pas de ces obstacles. Jean XV, prit le parti d'envoyer en qualité de légat en France, Léon, abbé du monastère de Saint-Boniface et de Saint-Alexis, à Rome, personnage fort distingué par sa prudence et son érudition, dont l'esprit grave et la vie sainte répondaient victorieusement aux déclamations qu'Arnould d'Orléans s'était permises dans le conciliabule de Saint-Basle, contre l'intelligence et les mœurs des Romains.

1. Ep. XLV.



Le légat devait se rendre en France par l'Allemagne, examiner de concert avec les évêques des deux pays, les motifs de la déposition d'Arnould et prononcer ensuite avec connaissance de cause sur cette affaire. Non-seulement les évêques d'Allemagne accueillirent Léon avec égard, mais ils députèrent vers les rois de France pour leur faire connaître le but de son voyage, et les prier de fixer l'époque et le lieu le plus convenable à la tenue d'un concile.

Les deux rois, résolus de tout sacrifier pour obtenir du pape la ratification du mariage de Robert avec Berthe sa cousine, dont on contestait la légitimité, agréèrent cette demande. C'est ainsi que trop souvent les idées des hommes politiques varient avec les nécessités du moment. Mais le pape refusera cette ratification, et nous le verrons néanmoins déposer Gerbert et rétablir Arnould ; ce qui prouve que tout n'était pas vénal à Rome, comme Gerbert l'aurait dit, dans le discours qu'il prête à l'évêque d'Orléans, au concile de Reims.

Gerbert prévoyant l'orage avait tâché de le conjurer. Pour soulever les évêques contre le légat, il aurait écrit à Constantin, abbé de Micy, que si on souffrait cette entreprise du saint-siège, c'en était fait en France de l'autorité et de la dignité épiscopale : « En effet, dit-il, si on en use ainsi, sans avoir consulté les évêques, on porte un coup mortel à leur puissance,

puisqu'on fait voir qu'ils n'ont pu ni dû déposer un prélat, quelque criminel qu'on le supposât. Si les évêques consentent à cette légation, ils se condamnent eux-mêmes en reconnaissant qu'ils ont condamné celui qu'ils n'avaient aucun droit de juger ; car, on se rappellera tout ce qu'Arnould a souffert : sa capture, son long emprisonnement, l'élection de son successeur, les évêques qui auront consacré ce dernier, ce dernier lui-même et ceux qu'il aura ordonnés, tout sera la pâture de la calomnie ; les rois eux-mêmes seront représentés comme coupables en tous points ; et que personne ne se flatte de pouvoir s'excuser ou de n'avoir à encourir aucun blâme : tous seront solidairement responsables <sup>1</sup>. »

On n'eut aucun égard aux alarmes de Gerbert ; on savait que c'était moins l'intérêt public que son intérêt particulier qui lui inspirait ses frayeurs. On laissa donc au légat la liberté d'exécuter sa commission. C'était un négociateur habile et expérimenté qui ne s'étonna pas des obstacles qu'il trouva. Il les avait prévus et il prit des mesures sages pour les surmonter.

Les députés, porteurs de la réponse des deux rois, s'étaient remis en route, quand surgit une difficulté nouvelle et imprévue. Hugues et Robert reçurent se-

1. Ep., cxciv, Migne; 33 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

crètement avis que les évêques d'Allemagne s'étaient immiscés dans l'affaire, à l'instigation d'Adalbéron évêque de Laon, qui, pour faire entrer Othon III en France, et en expulser les nouveaux rois, voulait profiter du concile indiqué par le légat à Mouzon, et qu'on devait tenir le 2 juin 995. Plusieurs prélats se rendaient déjà à cette assemblée, lorsque Hugues et Robert les informèrent qu'ils ne s'y présenteraient pas eux-mêmes, parce qu'ils n'avaient point avec eux les grands du royaume, sans le consentement desquels ils ne pouvaient prendre un parti ; que néanmoins ils laissaient aux évêques la liberté de se réunir ou non en concile. Adalbéron, qui ignorait la dénonciation dont il était l'objet, engagea les deux rois à aller au-devant du légat. Alors Hugues exigea de ce prélat qu'il lui remît avec la forteresse de Laon, le jeune Louis, fils de Charles, duc de la Basse-Lorraine, qui avait été confié à sa garde. Sur le refus d'Adalbéron, les hommes de la suite royale lui reprochèrent de tramer une trahison au profit d'Othon, c'est-à-dire du fils aîné du duc Charles, d'aspirer à l'archevêché de Reims, et d'attirer les deux rois à Mouzon pour les y livrer à Othon III, roi de Germanie. Adalbéron ne proféra pas une parole pour sa justification. Un de ses vassaux ayant voulu parler en sa faveur, le comte Landri lui dit de demander à l'évêque même s'il était coupable ou non, et le prélat avoua ses torts.

On le mit en prison et ses sujets durent prêter serment de fidélité aux deux rois.

Cette circonstance, dit Áxinger, nous montre dans la personne d'Adalbéron un nouvel adversaire de Gerbert, adversaire qui jusqu'à ce jour, était resté inconnu à l'histoire, et dont les intrigues obscures n'ont pas peu contribué à rendre plus poignantes les tribulations auxquelles se vit exposé le grand homme dont nous racontons la vie, et qu'il dépeint avec des couleurs si vives dans les lettres qui nous restent de lui pendant cette période.

---

## CHAPITRE IV

### TRAVAUX DE GERBERT PENDANT QU'IL OCCUPE LE SIÈGE DE REIMS

---

Avant de raconter ce qui s'est passé au concile de Mouzon, disons un mot des occupations auxquelles Gerbert s'est livré lorsqu'il fut assis sur le siège de Reims.

Dans l'acte de son élection<sup>1</sup>, les évêques avaient dit : « Qu'après de mûres réflexions, et du consentement des rois Hugues et Robert, comme aussi des hommes pieux parmi le clergé et parmi le peuple, ils avaient élu pour archevêque l'abbé Gerbert, lequel, déjà avancé en âge, était prudent par caractère, accessible aux bons conseils, affable et compatissant. Un tel homme, disaient-ils en faisant allusion à Arnould, est préférable à un jeune homme inconstant et ambitieux, qui , s'élevant avec orgueil et se ser-

1. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 640. Ep. clxxxvi, Migne; 25 Duch., 2<sup>e</sup> classe.

vant sans discernement de tous les moyens, n'est pas capable de maintenir, avec sagesse et prudence, ni les droits de l'Eglise ni ceux de l'État. Ils ajoutaient en outre qu'ils connaissaient la vie et les mœurs de Gerbert depuis son enfance, et qu'ils avaient eu des preuves de son savoir dans les choses divines et humaines.

C'est donc entouré de cette considération que Gerbert monta sur le siège métropolitain de Reims. A peine élu, le nouveau métropolitain, après avoir fait une énergique profession de foi<sup>1</sup>, n'eut rien de plus pressé que de s'adresser à son ami Raimond et à ses frères d'Aurillac; il leur annonce sa nouvelle dignité, leur dépeint tristement la recrudescence de haine avec laquelle ses envieux s'acharnent contre lui, et leur demande le secours de leurs prières :

« La victoire du disciple est la gloire du maître. Je vous remercie tous en général pour mon éducation, mais particulièrement, le vénérable Raimond, à qui, si je possède quelque science, je dois, après Dieu, des actions de grâce entre les mortels. Et maintenant mes adieux à notre sainte communauté, mes adieux aussi, s'il en est qui vivent encore, à mes connaissances et à mes parents, dont je conserve à peine un vague souvenir; non que l'orgueil me les ait fait oublier, mais

1. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 640. Ep. CLXXXVII, Migne; 26 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

torturé par la férocité des barbares, j'ai été pour ainsi dire entièrement changé. Ce que j'ai appris dans l'enfance, je l'ai oublié dans la jeunesse, je l'ai méprisé dans la vieillesse. O volupté ! telles sont les joies qu'enfantent les honneurs du monde ! Croyez à mon expérience ; plus la gloire extérieure élève les princes, plus les tourments intérieurs les déchirent<sup>1</sup>.

Nobles paroles dans lesquelles apparaissent à la fois et la reconnaissance de Gerbert, et la constance de ses affections, et le peu de cas qu'il faisait des choses de la terre. Il semble que déjà il regrettait son élévation à l'épiscopat. On peut donc dire que si, dans l'affaire de la déposition d'Arnould, Gerbert a fait preuve d'une certaine ambition, elle n'avait d'autre mobile que l'amour éclairé du bien. Ce n'était pas cette soif méprisable des honneurs, qui n'aspire au pouvoir que pour y chercher d'indignes jouissances, ou pour satisfaire de viles passions, c'était le désir de faire triompher des idées élevées, de restaurer les mœurs et de rétablir l'empire salulaire de la justice. Gerbert dominait son siècle de toute la hauteur de son intelligence, et comme tous les hommes supérieurs, il voulait, bon gré, mal gré, pousser la société dans cette voie difficile et féconde que lui découvrait son génie, mais dont sa volonté était impuissante à briser les obstacles.

1. Ep. cxcvi, Migne; 35 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

Gerbert eut à s'occuper de beaucoup de choses en arrivant au pouvoir métropolitain et il fallut toute son activité et toute sa fermeté pour y réussir.

Herbert, comte de Vermandois, et quelques autres seigneurs pillaient les biens de l'Église et menaçaient les clercs quand ceux-ci résistaient à leurs violences. Gerbert assembla contre eux le concile de la province<sup>1</sup>. Le concile adressa aux coupables une remontrance par laquelle on les menaçait de l'excommunication, s'ils ne se reconnaissaient avant le premier octobre suivant<sup>2</sup>.

A. Gotesman, évêque d'Amiens, avait succédé Foulques, jeune prélat, qui portait publiquement les armes, moins pour défendre son bien que pour envahir celui des autres. On se plaignit de sa conduite à Gerbert qui lui écrivit : « Parmi toutes les affaires qui partagent notre sollicitude, notre plus grand chagrin est d'apprendre les excès auxquels vous vous portez ; car étant chargé comme nous le sommes du soin de la métropole de Reims, nous devons particulièrement veiller sur vous, qui montrez par votre jeunesse et la légèreté de vos mœurs, que vous n'avez pas encore appris à porter le poids de l'épiscopat. » Il lui reproche ensuite ses violences et l'usurpation de

1. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 644 ; Migne, *Opera Sylvestri II*, p. 493.

2. Ep. ccl, cciv, Migne ; 40, 43 Duch., 2<sup>e</sup> cl.



biens ecclésiastiques qui ne lui appartenaient pas<sup>1</sup>.

Rempli de zèle pour les devoirs de son nouveau ministère, il écrivait aussi à ses autres suffragants, exhortant l'un à renoncer à une coupable partialité, et à rétablir dans ses fonctions, après un nouveau jugement, le prêtre qu'il avait destitué malgré l'appel interjeté par ce dernier à un tribunal plus élevé<sup>2</sup>; représentant à un autre, à Hervé d'Amiens, à ne point montrer une sévérité inutile et blâmable, à ne point défendre à cause de quelques méchants, de donner la sépulture aux fidèles, de baptiser les enfants; à permettre, dans le cas où un lieu se trouverait frappé d'interdit, que ces actes religieux pussent être accomplis du moins dans un autre<sup>3</sup>.

On a encore de lui plusieurs décisions remarquables sur différentes difficultés théologiques et canoniques<sup>4</sup>.

Les chanoines de Saint-Martin de Tours, sous prétexte de défendre leurs privilèges, auxquels ils croyaient qu'on donnait atteinte, s'élevèrent contre Erchambault, leur archevêque, et refusèrent même de recevoir sa bénédiction. Erchambault en écrivit à Gerbert pour le

1. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 642; ep. ccviii, Migne; 47 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

2. Ep. cc, Migne; 39 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

3. *Hist. de la prov. eccl. de Reims*, t. I, p. 644; Ep. ccv, Migne; 44 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

4. Ep. cxcvii, cciii, Migne, 36; 42 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

consulter. Il lui répondit qu'il le soutiendrait de son autorité ; ajoutant que puisque le clergé de Saint-Martin ne voulait pas recevoir sa bénédiction, Erchambault devait soulever contre lui la poussière de sa chaussure, et vérifier par là ce qui est dans l'Écriture : « Il n'a pas voulu de la bénédiction et la bénédiction s'éloignera de lui. » (Ps. cviii, 18).

On s'occupa de ce différend des chanoines de Saint-Martin avec leur archevêque, dans un concile tenu en une église de Saint-Paul. Gerbert, qui y assista, fut chargé par les autres évêques d'écrire aux chanoines de se réconcilier incessamment avec leur archevêque, ou de se trouver à l'assemblée qui devait se tenir à Chelles ; faute de quoi il les menaça de l'excommunication<sup>1</sup>.

Nous n'avons des actes du concile de Chelles que ce que Richer nous en fait connaître, et nous ne savons ce qui fut décidé sur ce différend par cette assemblée, qui, du reste, ainsi que nous l'avons vu, ne fut qu'un conciliabule. Mais nous devons dire que saint Abbon de Fleury prit la défense des chanoines de Saint-Martin, dont Gerbert peut-être ne connaissait pas bien la cause. D'ailleurs sa lettre à Erchambault est fort courte et n'entre pas dans le débat.

« L'Église romaine, écrivait Abbon aux chanoines,

1. Ep. ccix, ccxi, Migne; 48, 50 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

par sa prééminence sur toutes les Églises, a le droit de donner des privilèges à ses membres qui sont répandus dans les quatre parties du monde... Celui qui s'oppose à l'Église romaine se retranche de son sein et se déclare membre des adversaires de Jésus-Christ. Le grand concile de Nicée a ordonné qu'on conservât à chaque Eglise ses privilèges. Le saint pape Grégoire a mandé la même chose à l'évêque Jean... A Dieu ne plaise donc que les décrets des saints, et principalement des anciens pontifes romains, soient exposés à la révision et à la censure des modernes ! A Dieu ne plaise que de nouveaux critiques méprisent les récits des anciens, dont ils honorent la mémoire <sup>1</sup>. »

Gerbert, sans doute, avait conçu un certain ressentiment contre Abbon de Fleury à cause de sa belle défense des droits du saint-siège, en cette circonstance, et dans le conciliabule de Saint-Basle, il fut également en désaccord avec lui, au concile de Saint-Denis, dans la controverse qui surgit au sujet des dîmes. Quelques prélats, à la tête desquels paraît avoir été Arnould d'Orléans, voulurent enlever aux monastères toutes les dîmes dont ils jouissaient. Le peuple qui était du parti des moines excita, à leur insu, une émeute.

Il y eut quelques faits regrettables. Les évêques

1. *Longueval*, t. IX, p. 37; *Ceillier*, t. XX, p. 41.

excommunièrent les moines pour ces violences qui n'étaient cependant pas leur fait. Les moines se plaignirent d'Arnould, qu'ils accusèrent d'être le premier moteur de tout ce qu'on voulait faire contre l'état monastique. Arnould, de son côté, signala saint Abbon comme l'auteur de la sédition excitée contre le concile. Les rois Hugues et Robert parurent prendre la défense des moines. Ils engagèrent Gerbert à célébrer la messe dans le monastère de Saint-Denis ; mais il s'y refusa, craignant, disait-il, de célébrer en présence d'excommuniés, ainsi qu'il l'écrivit à Arnould d'Orléans.

Cet acte de Gerbert, que nous rapportons sans le juger, prouve au moins la fausseté des allégations de ceux qui l'accusent d'avoir suivi le parti du plus fort. Ce grand homme a bien pu se tromper quelquefois et se faire illusion sur ses droits, mais rien ne pouvait le détourner de ce qu'il croyait son devoir : « *Me Christi, dit-il dans cette même lettre, potentia protegente non vis tyrannica ab hoc deterrebit incæpto ; non minæ regum, quos in hoc paschali festo pertulimus graves.* »

Saint Abbon voyant qu'Arnould son évêque faisait retomber sur lui tout l'odieux de ce scandale, adressa pour sa justification un discours apologétique aux rois Hugues et Robert. Gerbert prit vivement la défense d'Arnould, évêque d'Orléans, s'associant au chagrin que lui avait causé le délateur, qui l'avait accusé au-

près du roi; « en tâchant de vous excuser, dit Gerbert, je me suis exposé moi-même aux morsures des chiens de cour ; » expressions regrettables, peu dignes et injustes à l'égard de son saint et loyal adversaire.

Il avait commencé sa lettre avec plus de sagesse par ces belles paroles : « Dieu a beaucoup fait pour l'homme en lui donnant la foi et en ne lui ôtant pas la science. Par là, saint Pierre a reconnu Jésus-Christ pour le fils de Dieu et a fidèlement confessé sa divinité. C'est pourquoi le juste vit de la foi. Unissons donc la science à la foi, car les insensés ne peuvent point croire <sup>1</sup>. »

Pendant le court espace que Gerbert exerça les fonctions épiscopales à Reims, dit M. Hock, il trouva encore le loisir de s'occuper de science et d'art. Ayant adressé à l'évêque Hervé de Beauvais un certain D., moine, versé dans les arts libéraux, autant qu'ouvrier adroit et habile, que beaucoup de personnes avaient cherché à s'attacher par de brillantes promesses, et qui avait donné la préférence à ce prélat <sup>2</sup>, il le lui recommanda avec tout l'intérêt et toute la chaleur qu'il était possible de mettre dans la recommandation d'un savant, à cette époque à la fois ignorante et avide d'apprendre <sup>3</sup>. Vraisemblablement ce

1. Ep. cxviii, Migne; 32 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

2. Ep. ccii, Migne; 41 Duch. 2<sup>e</sup> cl.

3. Ep. cciv, Migne; 43 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

moine était le même Durand qui sortit de l'école de Notger de Liège, embellit Bamberg par ses chefs-d'œuvre, et mourut enfin évêque d'Utrecht. Enfin il trouva même le temps de s'occuper d'intérêts privés et de soins plus tendres. A un évêque qui avait été rétabli sur son siège, probablement à celui de Laon, il envoie un jeune enfant à qui il avait autrefois, d'après le désir de l'évêque, servi de parrain. En même temps il ne peut se défendre de tristes pressentiments. Il loue et bénit les miséricordes et les bienfaits de Dieu, dont ils ont été tous deux l'objet, et se félicite d'avoir enfin trouvé à se reposer dans un endroit fixe, après avoir été, pour ainsi dire, ballotté par toute la terre, étant partout étranger ; mais il n'ose décider si l'éducation de l'enfant devra lui être confiée ou non. Il ne veut pas donner de refus, de peur de paraître ingrat ; et il n'ose donner de conseil dans la crainte de faire le malheur de l'enfant, puisque l'on pourrait facilement faire peser sur lui-même des désastres dont la cause unique serait dans les calamités de l'époque <sup>1</sup>.

---

1. Ep. ccvii, Migne ; 46 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

## CHAPITRE V

### SITUATION CRITIQUE DE GERBERT

---

Gerbert ne tarda pas à éprouver la vanité et l'inconstance des choses humaines. Le peuple et le clergé de Reims, sachant que le pape se prononçait contre lui, s'éloignèrent de sa table ; on n'assista plus aux offices de l'archevêque. Il fut en butte à des offenses journalières ; sa liberté, sa vie même furent en danger. La position pénible dans laquelle il se trouvait s'aggrava chaque jour. Une lettre qu'il reçut alors d'Othon III, dans laquelle ce jeune prince l'appelait auprès de lui, mit fin à ses irrésolutions, et le décida à aller demander à l'Allemagne un refuge contre les persécutions que lui suscitaient ses ennemis. Il tardait à son royal élève de l'y voir, ainsi que l'atteste cette lettre adressée à Gerbert, qui s'était intormé de ses études et qui lui avait envoyé des poésies en l'engageant à y répondre :

« Othon à Gerbert, le plus habile des philosophes, à celui qui a remporté la palme dans les trois parties de la philosophie.

» Je voudrais bien être l'objet de votre excellente amitié, que nous révérons tous, et je désire m'assurer pour jamais l'assistance de votre protection, car ma simplicité a su constamment apprécier les biens de votre haute sagesse; et c'est pourquoi je vous supplie instamment d'employer votre zèle accoutumé, votre prudence et votre habileté, pour corriger de vive voix et par écrit mon ignorance et mon inexpérience, et de m'être aussi un conseiller fidèle dans les affaires publiques. Retranchez ce qu'il y a en moi de rusticité saxonne, et développez ce que je puis avoir de délicatesse grecque; car il pourrait bien se trouver en moi quelque étincelle du goût des Hellènes, s'il y avait quelqu'un qui la fît jaillir. Je vous prie donc humblement de l'enflammer par le feu de votre esprit, éveillez en moi avec l'aide de Dieu le génie vivant des Grecs, et instruisez-moi dans la science des nombres, afin que cette connaissance approfondie me mette à même de mieux comprendre la docte antiquité. Que votre bonté paternelle ne diffère point, en répondant à ma proposition, de m'informer par lettre de ce que vous jugez à propos de faire ou de ne pas faire. Je n'ai jamais composé de vers; c'est un art que j'ai encore à apprendre; lorsque je le saurai et



que je serai assez fort, je vous enverrai autant de pièces de poésie qu'il y a d'hommes en France<sup>1</sup>. »

Après un court intervalle, Gerbert répondit au roi de Germanie, qu'il qualifie Empereur, bien que ce prince n'eût pas encore reçu le titre impérial<sup>2</sup> :

« Au seigneur et glorieux Othon, César toujours auguste, Gerbert, par la grâce de Dieu évêque de Reims, tout ce qui est digne d'un si grand Empereur !

» Pour répondre à la bonté excessive avec laquelle vous daignez m'attacher pour toujours à votre service, je n'aurai peut-être à vous offrir que des vœux, au lieu d'un mérite réel. Si la lumière de la science m'éclaire quelque peu, j'en suis redevable à la gloire féconde de votre maison, aux mérites et aux soins de votre père et à la générosité de votre aïeul. C'est pourquoi je ne vous apporte pas des richesses qui m'appartiennent ; mais je vous rends des trésors que j'ai reçus, et que vous avez déjà en partie acquis, ou que vous êtes sur le point d'acquérir ; témoin la demande vraiment royale que vous a dictée le sentiment de la vertu et de votre intérêt bien entendu. Car si vous n'étiez point persuadé que la puissance des nombres s'applique aux principes et aux développements de toutes choses, vous ne chercheriez pas avec tant d'empressement à en acquérir une connaissance

1. Ep. CLIII.

2. Ep. CLIV.

parfaite; et si vous n'aviez pas compris l'importance de la philosophie morale, toutes vos paroles ne porteraient point la vive empreinte d'une vertu qui est la gardiennè de toutes les autres, de l'humilité. Cependant une conscience pure ne donne pas seule la finesse du goût et de l'éloquence, laquelle, comme vous le faites si bien remarquer, découle et des talents naturels et des sources des Grecs. C'est quelque chose de divin de voir un homme, grec d'origine et romain par sa puissance, réclamer, comme à titre d'héritage, les trésors de la sagesse des Hellènes et des Latins. J'obéis donc, César, à votre ordre impérial en ceci comme en tout ce qu'il plaira à Votre Majesté d'ordonner. Car celui-là ne peut se soustraire à votre service qui, parmi toutes les choses de ce monde, ne voit rien de plus aimable que votre autorité auguste. »

Gerbert, pendant son séjour en Allemagne, où il arriva vraisemblablement vers la fin de l'année 994, composa, à Magdebourg, une horloge selon les uns, ou un cadran solaire selon d'autres, pour l'exactitude duquel il fit lui-même et mit à profit les observations déjà faites sur l'étoile polaire<sup>1</sup>.

1. « Optimeçallebat astrorum cursus discernere et contemporales suos variæ artis notitia superare. Hic tandem à sedibus suis expulsus Ottonem petiit imperatorem, et cum eo diu conversatus, in Magdeburg horologium fecit, illud recte constituens considerata per fistulam quadam stella nautarum duce, etc. » (Ditmar de Mersbourg, . IV.)

Cependant la reine Adélaïde, mère de Robert, craignant que Gerbert refusât de se rendre au concile de Mouzon, sous prétexte qu'il ne serait pas national, ainsi qu'il l'avait demandé<sup>1</sup>, et voulant satisfaire le pape sur l'affaire de Reims, afin de le rendre plus traitable sur le mariage de son fils, écrivit à Gerbert et lui fit écrire par les évêques de la province, pour le presser de revenir dans son diocèse.

Gerbert répondit en remerciant la reine de la bonté et de l'intérêt qu'elle lui témoignait; il dépeint les malheurs de l'Église de Reims, qui placée entre lui et Arnould comme entre le marteau et l'enclume, avait beaucoup à souffrir de Gibuin, petit-fils de Gibuin de Châlons, qui s'était emparé de Calamine, ferme tellement considérable qu'il y avait fait venir des ouvriers de la ville de Châlons pour cultiver les terres. Il rappelle la haine de son clergé et de ses vassaux, les outrages qu'il a eu à essuyer et ceux qu'il avait encore à craindre. Il ne peut revenir, dit-il, et la prie de ne pas le croire assez imprudent ou assez sot pour aller se jeter au milieu des glaives menaçants, ou pour apporter le trouble ou la discorde au milieu de son troupeau. Il voit bien, au reste, qu'on veut le sacrifier pour faire ratifier plus aisément le mariage du jeune roi. Il ajoute qu'il pénètre la malice de ses

1. Ep. cxcv, Migne ; 34, Duch., 2<sup>e</sup> cl.

ennemis, et ne craint point de sacrifier sa vie, s'il le faut, à la défense de l'unité de l'Église. « Hé quoi ! divine Majesté, s'écrie-t-il, on me croit donc assez avide d'honneurs et assez dépourvu de sens pour que je n'aperçoive pas les glaives qui me menacent et que je scandalise l'Église par un schisme ? Quant à moi, je distingue clairement les embûches des hommes pervers, et je suis décidé à empêcher, même au prix de ma vie, tout schisme qui pourrait déchirer l'unité de l'Église. Je supplie donc ma souveraine, toujours auguste, et mes frères, qui, à cause du traître Arnould, ont été placés, soit justement, soit injustement, sous le coup de l'anathème, de mē laisser attendre patiemment le jugement de l'Église ; je ne veux pas plus abandonner sans la volonté des évêques l'Église dont j'ai reçu la direction par le conseil des évêques, que je ne prétends la retenir comme par la violence, malgré la décision épiscopale, aujourd'hui surtout qu'une haute autorité s'est interposée. En attendant le jugement, ce n'est pas sans une profonde douleur, qu'en public et en particulier, j'oppose une âme égale à cet exil que plusieurs cependant disent heureux<sup>1</sup>. »

Gerbert, dans cette lettre évidemment contradictoire avec celles que nous avons vues précédemment,

1. Ep. CLIX.

semble mieux sentir les difficultés de sa situation ; il s'est aperçu déjà, sans doute, qu'il a fait fausse route, et qu'en persévérant dans la voie qu'on lui a fait suivre, l'on arriverait finalement au schisme. Pour sortir avec honneur de cet imbroglio, il se hâte de revenir sur ses pas et de reconnaître l'autorité du pape, espérant peut-être qu'au moyen de cette autorité, il pourra être confirmé dans sa dignité. Il aurait dû comprendre de suite qu'elle n'avait pas été moins nécessaire pour la déposition d'Arnould.

Il revint sans doute aussi de la décision qu'il avait prise de n'assister au concile qu'autant qu'il serait national ; car nous allons le voir, nonobstant l'ordre du roi, se présenter au concile indiqué à Mouzon par le légat pour le 2 juin 995.

---

## CHAPITRE VI

### CONCILE DE MOUZON.

---

Livdolfe, archevêque de Trèves, Aimon de Verdun, Notger de Liège, et Sigefroi de Munster, des États du roi de Germanie, furent choisis pour assister au concile de Mouzon, comme plus désintéressés pour juger la cause d'Arnould et de Gerbert. Plusieurs abbés s'y trouvaient également, ainsi que Godofroy, duc de la Haute-Lorraine, accompagné de quelques laïques.

Gerbert, qui était cité, fut le seul des prélats français présents à cette assemblée, d'où les écartait la défense des deux rois <sup>1</sup>. Il était précisément de retour d'un voyage auprès de Hugues, auquel il avait demandé la mise en liberté d'Arnould, afin que l'on

1. « Interea cum Galliarum episcopi à regibus prohibiti essent, ut ad synodum statutam non venissent, episcopi tamen Germaniæ ne doli arguerentur si non accederent, statuto tempore Mosonium conveniunt, domini papæ legatum secum habentes. » (*Richeri hist.*)

ne pût croire que ce dernier avait été privé de la liberté à cause de lui.

Le légat ayant pris séance dans l'église de la Vierge, au milieu des quatre évêques, Gerbert s'assit vis-à-vis d'eux pour rendre compte de son ordination.

Aimon de Verdun ouvrit le concile par un discours en gaulois ou latin vulgaire, afin d'être mieux entendu des laïques. Il y exposa en peu de mots toutes les démarches que le pape avait faites pour terminer l'affaire qui les rassemblait. Il dit notamment que Jean XV avait invité les évêques de France au concile d'Aix-la-Chapelle, mais qu'ils avaient refusé de s'y rendre; qu'ensuite le souverain pontife les avait inutilement appelés à Rome; qu'enfin il avait permis qu'on tint ce concile dans la province de Reims, afin de mieux connaître par son légat ce qui serait dit de part et d'autre, touchant la déposition d'Arnould et la promotion de Gerbert. Après ce discours, Aimon de Verdun ouvrit une lettre du pape, scellée de plomb et adressée à tous les métropolitains des Gaules, sur cette affaire, et en donna lecture dans le concile <sup>1</sup>.

Gerbert plaida lui-même sa cause avec un grand art et une rare éloquence; mais le prestige du talent

1. Acta concilii Mosomensis. Migne, *Opera Sylvestri II*, inter spuria, p. 343.

ne pouvait faire oublier les devoirs de la justice<sup>1</sup>.

« Révérendissimes Pères, disait-il, j'ai toujours eu ce jour devant les yeux, depuis qu'au péril de ma vie j'ai reçu le sacerdoce, par le conseil de mes frères, tant j'étais touché du salut d'un peuple qui périssait et de l'autorité par laquelle je me croyais en sûreté. Je me souvenais avec plaisir du témoignage de votre bienveillance, que j'avais tant de fois éprouvée, quand j'appris, avec une grande surprise, que vous étiez mécontents de moi ; votre indignation me fut plus terrible que ne l'avait été le fer de mes ennemis. Maintenant, puisque Dieu m'a fait la grâce de me trouver devant ceux à qui j'ai toujours confié le soin de mon salut, je dirai en peu de mots ce qui concerne mon innocence.

« Après la mort de l'empereur Othon, je résolus de ne point quitter le service de mon père Adalbéron, qui, à mon insu, me choisit pour le sacerdoce, et, en mourant, me désigna pour son successeur, en présence de personnes illustres. Mais la simonie<sup>2</sup> fit qu'Arnould me fut préféré ; et je ne laissais pas de le servir fidèlement, jusqu'à ce que, connaissant

1. Excerpta à concilio Mosomensi. Migne, *Opera Sylvestri II*, p. 193 ; Labb., t. IX, col. 747 ; Hardouin, t. VI, p. 1, coll. 733 ; Marlot, t. II, p. 54.

2. L'accusation de simonie n'avait pas été proférée contre Arnould au concile de Saint-Basle ; Gerbert n'en donne aucune preuve. Le contraire avait été positivement déclaré dans l'acte d'élection d'Arnould à l'archevêché de Reims. Voir p. 107 de ce volume.



clairement sa révolte, je renonçai par écrit à son amitié, et l'abandonnai avec ses complices, sans autre espérance ni autre intérêt que de ne pas participer à ses crimes. Après qu'il eut été longtemps poursuivi et contumacé, suivant les lois de l'Église, comme il ne restait que de le punir suivant les lois du prince et de le chasser de son siège comme rebelle, mes confrères et les grands me pressèrent encore de prendre soin d'un troupeau dispersé et déchiré. Je différai longtemps et ne cédai qu'avec peine, sachant bien les maux qui me menaçaient. Voilà, devant Dieu, quelle a été la simplicité de ma conduite.

» On m'accuse d'avoir trahi mon maître, de l'avoir mis en prison et d'avoir usurpé son siège. Était-il mon maître, lui à qui je n'avais prêté aucun serment ? Si je l'ai servi pour un temps, je l'ai fait par l'ordre de mon père Adalbéron, qui me dit de demeurer dans l'Église de Reims, jusqu'à ce que je visse la conduite de celui qui en serait évêque. Pendant que je l'observais, je devins la proie des ennemis, et je perdis tout ce que je tenais de votre libéralité et de celle des seigneurs ; encore, mes ennemis m'ayant dépouillé, eurent regret que je leur avais échappé en vie. Depuis que j'ai quitté ce rebelle, je n'ai eu aucun commerce avec lui et n'avais garde de le livrer, puisque je ne savais où il était... »

Il essaye de montrer alors qu'il n'avait pas ravi l'épouse d'Arnould, parce que cette épouse était cette même Église, outragée, violée, livrée aux brigands, l'Église de Reims, à laquelle, au lieu de dot, il n'avait apporté que des offenses de toute nature; envers laquelle il n'était pas encore engagé par l'anneau épiscopal et ne l'avait jamais été; que si elle-même avait été engagée, il y a longtemps qu'elle avait divorcé avec lui; et qu'enfin il était difficile de concevoir comment, lui, étranger, sans force et sans appui, aurait pu usurper ce siège contrairement aux vœux de tout un peuple.

Comme, en dernier lieu, on lui opposait l'autorité du saint-siège :

« Mais cette affaire importante, demanda-t-il, a-t-elle donc été traitée sans réflexion, sans information ou avec malice? Le saint-siège n'a-t-il pas été informé de tout ce qui s'était fait et de tout ce qui devait se faire, et n'a-t-on pas attendu sa décision pendant dix-huit mois? A défaut de conseil de la part des hommes, il a fallu s'en tenir à la parole du Seigneur : « Si votre œil vous scandalise, arrachez-le, etc. » (Marc, ix); « et si votre frère pèche, avertissez-le devant l'Église et devant des témoins, et s'il n'obéit point, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain » (Matth., xviii). Il fit observer que si, malgré la culpabilité d'Arnould et contrai-

rement aux paroles de l'Évangile, on n'avait pas traité le coupable publiquement de païen, ce fut précisément par respect pour le saint-siège et pour les privilèges du sacerdoce; mais qu'ayant confessé hautement son péché, et s'étant condamné lui-même, les évêques n'avaient point osé l'absoudre, de peur de se rendre coupables de la même faute, selon la doctrine des saints Pères. Si, dans le cours de ce procès, on avait réellement transgressé en quelque point les lois de l'Église, il fallait l'attribuer aux malheurs des temps. Vouloir, en temps de guerre, maintenir tous les droits et tous les privilèges, ce serait vouloir la ruine et l'anéantissement de la patrie. L'on devait se souvenir des violences de Gibuin, qui n'avait épargné ni les prêtres ni les autels, et qui avait barricadé des places publiques; que lui-même, Gerbert, s'était vu menacé de toutes les horreurs de la mort la plus terrible; que l'on s'était emparé à main armée de ses greniers et de ses fermes. »

C'était là, il faut en convenir, présenter sa cause sous le jour le plus favorable; il reconnaissait les droits du saint-siège, la règle canonique, les lois de l'Église, transgressés il est vrai, mais par une exception nécessitée, selon lui, par les circonstances qu'il cherche à faire valoir.

Ce passage du discours de Gerbert, si modéré alors.

vis-à-vis du siège apostolique, ne viendrait-il pas confirmer nos doutes sur l'authenticité des actes du conciliabule de Saint-Basle et des lettres mentionnées par nous comme renfermant des paroles injurieuses contre l'autorité du souverain pontife et contre l'autorité de son légat? Si Gerbert avait véritablement écrit ce que nous soupçonnons les hérétiques de lui avoir fait dire ailleurs, pourquoi n'aurait-il pas soutenu ici les mêmes doctrines?

Non, plus nous avançons dans l'étude intime de ce grand homme, plus, nous en sommes convaincu, il n'a pu être ni un faussaire de concile, ni un insulteur de la papauté et de ses droits. Plus mathématicien que canoniste, il s'est fait tout simplement illusion sur toute cette affaire de Reims; il a cru Arnould coupable, il s'est imaginé que son aveu de culpabilité et son abdication suffisaient pour rendre le siège de ce prélat vacant, et que le silence du pape et les temps difficiles où l'on vivait, nécessitaient d'urgence et justifiaient sa propre élection. Telle est, après avoir pesé mûrement le pour et le contre, la conviction de notre esprit; conviction pourtant que nous sommes impuissant à prouver d'une manière positive; car nos soupçons sur certaines pièces, que nous avons signalées comme ayant dû être interpolées, ne sont toujours que des soupçons. D'un autre côté, il est vrai, nous sommes en droit de supposer, jusqu'à

preuve contraire, que ceux qui nous les ont fournies n'ont pas prouvé non plus leur authenticité; de telle sorte que, pour dire notre dernière pensée, il nous semble que personne jusqu'ici n'a le droit de prononcer un jugement définitif sur la culpabilité de Gerbert, et que tout historien impartial doit la regarder comme douteuse, ce qui est déjà beaucoup. Il n'en est pas de même, bien entendu, de ses illusions qui sont certaines et pour lesquelles il a été justement déposé. Aussi le verrons-nous bientôt se soumettre franchement à la décision reçue, et ce n'est pas ainsi qu'en agissent les sectaires !

Gerbert termine en disant au légat et aux évêques du concile qu'on espère que leur autorité remédiera non-seulement aux maux de l'Église de Reims, mais à ceux de toutes les Églises de la Gaule, qui sont, dit-il, désolées et presque anéanties. Il pense que c'est là aussi ce que les personnes présentes attendent de la divine miséricorde, et qu'il faut prier en commun pour obtenir cet heureux résultat.

Après avoir prononcé cette harangue, Gerbert la présenta écrite au légat, qui de son côté lui remit la lettre du pape adressée aux métropolitains. Les évêques sortirent ensuite du concile. S'étant retirés à l'écart pour délibérer avec le duc Godefroy, ils mandèrent quelque temps après Gerbert, qu'ils prièrent de faire conduire en sûreté vers le roi Hugues

le moine Jean, envoyé par le légat à la cour de ce prince. Il promit de le faire.

Les Pères du concile, après avoir délibéré une seconde fois, renvoyèrent le prononcé définitif du jugement à une prochaine assemblée afin d'entendre les deux parties en même temps ; toutefois et d'après l'ordre du pape, ils invitèrent Gerbert à s'abstenir de la célébration du saint sacrifice jusqu'au prochain concile. Gerbert s'en serait d'abord défendu par des raisons qui supposeraient un étrange aveuglement et les plus étranges prétentions<sup>1</sup>. Il aurait soutenu que nul évêque et que le pape lui-même n'était en droit de priver le dernier des fidèles de la communion, à moins qu'il n'ait été convaincu, ou qu'il n'ait refusé de venir au concile ; que pour lui, loin d'être dans ce cas, il était le seul des évêques de France qui fût venu au concile ; enfin, que ne se sentant pas coupable, il ne pouvait pas se résoudre à se condamner lui-même. Néanmoins Gerbert céda aux remontrances de Livdolf, archevêque de Trèves, dont il connaissait la probité et la modestie. Ce prélat l'exhorta frater-

1. Ce que nous avons du concile de Mouzon, sauf le discours de Gerbert, est placé par Migne dans les pièces apocryphes tirées de Pertz dans ses *Monuments historiques*. Il ne serait pas étonnant que ce dernier passage ait été interpolé ; cependant nous devons reconnaître que Richer dit à peu près la même chose. Serait-ce encore une altération ? Nous n'en serions pas surpris.

nellement à ne point donner à ses ennemis occasion de scandale, comme s'il voulait résister aux ordres du pape; lui conseillant de s'abstenir par obéissance, ce qu'il fit. Enfin le légat indiqua un autre concile à Reims, pour le 1<sup>er</sup> juillet suivant.

---

## CHAPITRE VII

### CONCILE DE REIMS

---

Gerbert fut obligé de revenir à Reims, pour assister au concile qui s'y tint le jour désigné. Les évêques qui avaient déposé Arnould, et qui pour ce motif avaient été suspendus de leurs fonctions, s'y trouvèrent aussi. Le légat leur reprocha vivement d'avoir osé déposer un métropolitain sans le consentement du saint-siège. Ils répondirent que le danger auquel la faction d'Arnould exposait le royaume, les avait forcés de chasser ce prélat de son siège ; qu'on avait envoyé deux députations au pape à ce sujet ; mais que les envoyés n'ayant pas offert de présents à Crescentius, garde du palais, n'avaient pas été admis à l'audience <sup>1</sup>.

1. Nous trouvons dans Migne, à la suite des *Œuvres de Sylvestre II*, mais parmi les pièces apocryphes, les actes d'un concile, *acta concilii Causeiensis*, tenu en 795. Serait-ce le même que celui de Reims, tenu la même année ? C'est assez probable, ce concile



Le légat réfuta sans peine ces raisons, et il parut que puisque les envoyés n'étaient restés que trois jours à Rome, ils ne s'étaient pas montrés très-patients pour obtenir audience. Ainsi on conclut à la déposition de Gerbert et au rétablissement d'Arnould.

Le légat leva les censures portées contre les prélats qui avaient déposé le pasteur légitime <sup>1</sup>. Celui qu'ils lui avaient substitué ne quitta pas sa place sans la défendre avec vigueur ; mais le légat, qui était plus savant que Gerbert et aussi éloquent que lui, le confondit en plein concile, comme nous l'apprend saint Abbon de Fleury, dans une lettre adressée quelque temps après à Léon. Le saint dit, qu'après avoir vu, au concile de Reims, les foudres et les éclairs qui paraissaient sortir de sa bouche, force lui a été de publier partout qu'il est le tonnerre de l'Esprit-Saint, qui descendait sur les apôtres en forme de langue de feu ; qu'il est ce glaive de feu que l'Esprit-Saint a ai-

qui aurait conservé près des historiens le nom de concile de Reims, aurait pu avoir été tenu à Causeium (Coucy ?), près Reims. Au reste nous n'avons pas les actes complets ; Pertz, dans ses *Monuments historiques de la Germanie*, d'où Migne les a tirés, ne nous donne qu'un discours qui aurait été prononcé par les évêques en présence du légat Léon, discours dans lequel ils cherchent à justifier leur conduite dans la déposition d'Arnould, mais où ils parlent avec plus de mesure qu'au conciliabule de Saint-Basle.

1. Longueval, *Hist. de l'Égl. gallicane*.

guisé par ses sept dons pour chasser les méchants de son temple <sup>1</sup>.

Gerbert put alors se convaincre que les études n'étaient pas si négligées à Rome qu'il l'avait avancé dans le discours qu'il prête ou qu'on lui fait prêter à l'évêque d'Orléans.

Par le décret rendu par les évêques en faveur d'Arnould contre Gerbert furent annulés les actes des faux synodes de Reims et de Chelles; l'autorité du pape fut reconnue, et le schisme qui menaçait l'Église de France étouffé dans son germe. Gerbert se démit d'une charge qui lui avait causé de nombreux chagrins, sans lui offrir de bien grands dédommagements; il quitta le sol de sa patrie, et alla chercher à la cour des empereurs d'Allemagne un adoucissement à ses souffrances.

Mais quoique Arnould eût été rétabli sur le siège de Reims, Hugues, qui ne croyait pouvoir se fier à un prélat auquel il avait fait tant de mal, continua de le tenir en prison.

Nous ne nous sommes autant étendu sur cette phase de la vie de Gerbert, qu'afin de mieux faire sentir que si la promptitude et la vivacité de son esprit l'emportèrent quelquefois sur sa prudence, la pureté de sa foi et son obéissance filiale aux décisions

1. Bouquet, X, 434, *Annal.* Bertin, t. IV, p. 694; Ceillier, t. XXII, p. 782; Longueval, t. IX, p. 61.

de l'Église restèrent du moins toujours inaltérables. La haute position de Gerbert, sa glorieuse renommée, l'énergie et peut-être aussi la violence avec laquelle il se serait prononcé, durent lui rendre sa condamnation cruelle ; cependant il se soumit, reconnut sa faute et sut la réparer, parce que son caractère était plus grand que son ambition. Bel exemple donné à ces esprits qui s'imaginent que l'opiniâtreté conduit à l'illustration, et qui, sans être élevés à l'éminence du rang qu'occupait Gerbert, plutôt que d'avouer leurs erreurs, persévérèrent néanmoins avec folie dans la triste rébellion de l'orgueil.

Gerbert témoigna même beaucoup de repentir d'avoir reçu injustement la dignité pontificale et se déclara indigne d'un tel honneur <sup>1</sup>. C'est ce que disent formellement trois chroniques à peu près contemporaines <sup>2</sup>. Elles ajoutent que l'excellente controverse entre Léon et Gerbert pouvait se lire dans les gestes des pontifes romains <sup>3</sup>.

1. « Gerbertus autem, intelligens quod injuste pontificalem suscepisset dignitatem, poenitentia ductus est. » (Aimonii continuat.) « Judicabat se indignum tali honore. » (Hugues de Fleury, *Abbrev. gest. Franc. reg.* ; Bouquet, X, 226.)

2. Bouquet, X, p. 220 c ; 226 d ; 304 c.

3. « Altercationem autem Gerberti et Leonis missi apostolici si quis diligentius inquisierit, in gestis romanorum pontificum plenius invenire poterit. » Hugues de Fl., *Abbrev. gest. Franc. reg.* ; Bouquet, X, 226.

Est-ce *romanorum* ou *remorum* ?

Ce qui nous fait avoir ce doute, c'est que nous lisons dans l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur* : « Outre ce discours, Gerbert aurait eu un dialogue ou conférence avec le légat Léon dans ce concile. Hugues de Fleury, écrivain du XI<sup>e</sup> siècle (Duchesne, t. IV, p. 143), a eu connaissance de ce dialogue qu'il qualifie de dispute et dit qu'il se trouvait en entier parmi les gestes des archevêques de Reims. Trois autres auteurs (id., t. III, p. 353, *Conc.*; id. p. 750; *Spicil.*, t. II, p. 735) qui ont suivi de près Hugues de Fleury et l'ont peut-être copié, un chroniqueur du même siècle, le continuateur d'Aimoin, et Clarius, moine de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, attestent la même chose et ajoutent que cette dispute pouvait être d'une grande utilité, *valde utilem*; mais il y a toute apparence qu'elle est perdue, aussi bien que cette partie de l'*Histoire des archevêques de Reims*, dans laquelle elle se trouvait insérée, ce qui est une double perte. » (*Hist. litt.*)

Nous n'avons pu vérifier qui se trompe ici.

---

## CHAPITRE VIII

### GERBERT A LA COUR D'OTHON III

---

L'ex-métropolitain de Reims employa son séjour en Allemagne à des études et à des travaux scientifiques. Au milieu même des préparatifs de guerre qui se faisaient contre les Sarmates, il tint dans le palais des conférences savantes, et l'Empereur lui-même proposait et essayait de résoudre des questions philosophiques.

Après la victoire nous voyons Gerbert le féliciter en ces termes ; « Y a-t-il pour un souverain, s'écrie-t-il, une gloire plus grande, un courage plus louable devant Dieu que de lever des armées, de pénétrer dans le pays des ennemis, de résister en personne à leurs attaques, et de s'exposer aux plus grands dangers pour la patrie, pour la religion et pour la prospérité de sa famille et de son empire<sup>1</sup> ! »

1. Ep. CLXXXIX, Migne; 28 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

Il lui rend grâces pour le don généreux que son amitié lui a fait du magnifique Soosback. Il lui marque que le légat Léon est chargé de lui soumettre plusieurs projets conçus par des hommes de grands talents et dont l'exécution demande de grandes résolutions.

Il donna les mêmes nouvelles à son ancien maître Raimond, en le remerciant beaucoup de l'amitié qu'il lui avait conservée jusque-là, amitié dont il avait retracé si éloquemment les douceurs et les avantages, et dont il lui avait promis la continuation. Il dit qu'il espère devenir le compagnon inséparable d'Othon, ce qui avait toujours été l'objet de ses desirs et de ses efforts; qu'il souhaitait à ce prince un règne prospère; qu'il n'était pas à plaindre, que ses anciens vœux étaient remplis; qu'il l'invitait à partager la joie que lui causeraient les succès du monarque<sup>1</sup>.

La lettre qu'il adressa à l'Empereur<sup>2</sup> en faveur du comte Hermann, neveu de son ancien ami Adalbéron, paraît avoir été écrite à cette époque.

Ce fut également alors qu'il écrivit à son ancien élève, Robert, fils du roi Hugues, mais, comme le commandaient les bienséances, sans faire mention des démarches tentées contre lui par l'envoyé du sou-

1. Ep. cxc, Migne; 29 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

2. Ep. ccviii, Migne; 47 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

verain pontife. Il lui dit qu'il se rappelle souvent le regard brillant et serein, les conversations habituelles de son seigneur, du roi Robert, ses discours empreints de sagesse et de dignité, la faveur des princes et des évêques; que l'attachement sincère du sage empereur Othon, sa bienveillance et sa bonté font toute sa consolation. « Ce prince, continue-t-il, a pour vous et pour les vôtres tant d'affection, qu'il me parle jour et nuit du temps et du lieu où il pourra vous voir en particulier, vous parler et vous embrasser, vous qui êtes du même âge que lui, et qui partagez son goût pour la science. Si l'expédition de Rome, qui me contrarie surtout à cause du synode, est différée, attendez-moi pour le commencement de novembre, et comptez sur ma fidélité dans la négociation de cette affaire et sur mon dévouement à tous vos ordres<sup>1</sup>.

L'expédition de Rome n'eut lieu qu'au printemps de l'année 996. Othon III en effet, après avoir réglé les affaires de l'empire d'Allemagne, se mit en route pour l'Italie. Gerbert. faisait partie de sa suite et il écrivit pendant cette expédition un traité sur le rapport de la raison théorique et de la raison pratique à la demande du jeune roi, qui se plaisait à proposer des questions de philosophie aux savants, et qui

1. Ep. CLX.

s'occupait alors d'un genre d'études auquel la question discutée n'était pas étrangère. Gerbert y explique une difficulté tirée de Porphyre sur le plus ou moins d'extension du sujet et de l'attribut. Il y montre une grande connaissance de toutes les difficultés de la dialectique. Il entre dans une longue et sérieuse discussion qu'il appuie de l'autorité des anciens philosophes et de ses propres raisonnements, ainsi que d'une figure pour rendre la chose plus sensible. Le meilleur morceau de tout l'écrit est l'épître dédicatoire qui nous apprend à quel temps, à quelle occasion il fut composé. Outre ces traits historiques fort glorieux à la mémoire d'Othon III, elle sert à faire connaître l'habileté de l'auteur à faire sa cour aux grands.

Disons cependant que Gerbert s'est cru obligé de s'excuser à la fin de son écrit d'avoir entrepris de traiter un sujet peu convenable à la gravité épiscopale dont il était revêtu.

Ce traité du raisonnable et de l'usage de la raison a été publié pour la première fois par dom Bernard Pez dans son *Thesaurus novissimus*, et a été réédité par Migne, parmi les œuvres de Sylvestre II<sup>1</sup>.

En tête de cette dissertation philosophique, Gerbert avait placé un prologue en vers. C'est une pro-

1. *Opera Sylvestri II*, p. 159, Migne.



sopopée, où le poète fait faire à la philosophie un grand éloge de l'écrit, comme propre à s'avancer promptement dans les voies de la sagesse. Dom̃ Pez ne doute pas que ces vers, qui sont tolérables et meilleurs qu'une infinité d'autres de ce temps-là, ne soient de la façon de Gerbert <sup>1</sup>.

Othon III avait dans son cabinet le portrait du célèbre Boëce. Gerbert fit sur ce portrait une épigramme en douze vers héroïques que l'on peut dire frappés du meilleur coin. Cette pièce vaut mieux, pour le bon goût, l'énergie, la noblesse des termes et les autres beautés de la poésie, que les autres pièces de vers qu'ont enfantées le x<sup>e</sup> siècle et les deux siècles suivants. Aussi ne l'a-t-on pas jugée indigne d'occuper une place dans le recueil de petites poésies des anciens (*Ep. et poet. vet.*, l. II, p. 65), d'où Baronius

1. « Quisquis opaca velis Sophiæ scandere regna,  
Istius in pratis pocula carpe libri.  
Potatus citimum flectes per gramina gressum,  
Organa doctorum quo sua castra comunt.  
Adveniensque thronum capies cum laude coruscum,  
Atque Sophia tibi talia fata dabit :  
Suavis amice meas properasti semper ad aulas ;  
Jam sine fine simul sceptrâ regamus ibi.  
Imperium æquemus fastu comitante superbum,  
Et jugiter mecum nomen in astra feras.  
Arduus ast multi videas ut remige linguæ  
Æquora per nostra lina novella trahunt. »

(Migne, p. 158, *Opera Sylvestri II.*)

pour honorer la mémoire de Boèce l'a fait entrer dans ses *Annales* (an. 526, p. 117) <sup>1</sup>.

Quant à ses autres poésies, nous n'en connaissons que quatre petites pièces, qui sont autant d'épithaphes, chacune de quatre grands vers. Elles ont été faites pour orner le tombeau de l'empereur Othon II, de Lothaire, roi de France, d'un duc nommé Frédéric et du scolastique Adalbert. Ces épithaphes, imprimées parmi les lettres de l'auteur, n'ont rien qui les relève au-dessus des poésies du même temps que le lachisme ordinaire aux écrits de Gerbert <sup>2</sup>.

1. Roma potens dum jurà suo declarat in orbe  
Tu pater et patriæ lumen, Severine Boeti  
Consulis in officio rerum disponis habenas,  
Infundis lumen studiis, et cedere nescis  
Græcorum ingeniis; sed mens divina coerce  
Imperium mundi; gladio bacchante Gothorum,  
Libertas romana perit: tu consul et exul,  
Insignes titulos præclara morte relinquis.  
Nunc decus Imperii summas qui prægravat artes,  
Tertius Otto sua dignum te judicat aula,  
Æternumque tui statuit monumenta laboris,  
Et bene promeritum meritis exornat honestis.

(Migne, p. 287, *Opera Sylvestri II*, ep. xc.)

2. Nous avons déjà donné l'épithaphe de Lothaire et nous donnons plus loin celle d'Othon III; voici les deux autres :

EPITAPHIUM DUCIS FREDERICI

Francorum placito nomen tulit hic Frederici:  
Quem proavi fudere duces a sanguine regum,  
Officio meritisque parem sopor ultimus hausit.  
Mercurii cum celsa domus tibi, Phœbe, pateret.

(Ep. LXXVII.)

Il avait aussi composé un cantique sur le Saint-Esprit, mais il se trouve perdu, ainsi que le commentaire qu'il en avait fait<sup>1</sup>.

Cependant le pape Jean XV était mort (7 mai 996), et l'influence d'Othon avait fait élever, sur le siège de Rome, son jeune parent Brunon, qui prit à son avènement le nom de Grégoire V. Bientôt après Othon fit son entrée dans la ville, et fut lui-même couronné avec les solennités d'usage.

Ce fut Gerbert qui rédigea la lettre par laquelle immédiatement après son couronnement, Othon annonçait à son aïeule, l'impératrice sainte Adélaïde

#### EPITAPHIUM ADALBERTI SCHOLASTICI

« Edite nobilibus studium rationis adeptæ,  
Dicit Adalbertum te Belgica Flore juventæ.  
Stare diu non passa, tulit fortuna recursus,  
Bis senas februi cum produxisset Apollo. »

(Ep. LXXVIII, *Opera Sylvestri II*.  
Migne, p. 288.)

1. C'est à tort qu'Oldoïni fait Gerbert auteur de la *Vie de sainte Adélaïde*. L'opinion commune l'attribue avec justice à saint Odilon (Bibl. de Cluny, p. 353). Il n'y a pas plus de raison de lui attribuer la *Vie* et le *Martyre de saint Adalbert*, évêque de Prague, comme le fait Bzovius dans son édition de 1629. Heuschenius prouve qu'elle n'est pas l'œuvre de Gerbert, mais d'un moine du monastère de Saint-Boniface, à Rome, qui la composa à sa prière et à sa recommandation. C'est aussi le sentiment de Balbin dans sa *Bohemia sacra* (Prague, 1683).

On attribue aussi à Gerbert une dispute qui se passa à Rome

qu'il venait heureusement de recevoir la couronne impériale<sup>1</sup>.

entre les chrétiens et les juifs : *Disputatio christianorum et judæorum Romæ habita*. Elle y a été imprimée en 1594, 1 v. in-4°. Cet ouvrage nous est inconnu. (Oud., *Script. supp.*, p. 313 ; *Bibl. Bodl.*, p. II, p. 163, 2.)

1. Ep. CLVII.

## CHAPITRE IX

### SÉJOUR DE GERBERT EN ITALIE.

---

Au retour de l'Empereur en Allemagne, Gerbert resta en Italie, probablement afin de donner à sa santé délabrée les soins qu'elle exigeait. De nouveaux chagrins l'y attendaient. Une ère nouvelle commença pour lui, elle fut, comme le séjour à Reims, marquée par mille soucis et par l'inconstance des événements.

« Mes jours sont passés, ô douce et glorieuse souveraine, écrivait-il alors à l'impératrice Adélaïde, la vieillesse me menace d'une mort prochaine. Je souffre de la poitrine et des oreilles; mes yeux versent des larmes perpétuelles; tout mon corps est comme percé par des aiguillons; j'ai gardé le lit pendant toute l'année, et maintenant que je suis à peine levé, je me trouve tourmenté d'une fièvre tierce. »

Il promet à l'impératrice d'employer les peines

ecclésiastiques contre un anonyme qui manquait à la fidélité qu'il lui devait. Cependant il fait observer que, dans les affaires qui concernent le salut de l'âme, il faut user de modération, n'exclure personne avec précipitation de la participation du corps et du sang de Notre Seigneur, parce que c'est par ce mystère que l'on vit de la vie véritable, et que celui qui en a été exclu légitimement, est mort avant de mourir. Il a jugé à propos, dit-il, d'exhorter d'abord ce guerrier à rentrer en lui-même et à lui donner satisfaction. Il dit que d'ailleurs, pour cette faute et pour d'autres délits encore, il lui avait interdit l'entrée de l'église, ainsi qu'à plusieurs autres ; que plus tard il l'exclurait de la participation à la sainte Eucharistie, et enfin de la communion des fidèles, afin que cette gradation de peines le fît penser à son salut, et qu'ainsi, au milieu des circonstances malheureuses d'un temps de guerre qui rendaient inévitable la société de cet homme, la honte d'un seul ne retomبât pas sur tout le peuple, et qu'en attendant il portât seul son crime, son ignominie et son malheur <sup>1</sup>.

Ce coupable était sans doute Crescentius lui-même qui, immédiatement après le départ d'Othon, commença à rétablir à Rome sa pernicieuse influence.

1. Ep. ccx, Migne ; 49 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

La manière d'agir de Gerbert envers ce tyran de Rome dut lui susciter de nouveaux ennemis. Ils cherchèrent à le perdre dans l'esprit de l'Empereur. Pour dissiper les préventions que ce prince avait conçues contre lui, il lui écrivit la lettre suivante <sup>1</sup> :

« Je sais, dit-il, que j'ai offensé Dieu, et que je l'offense encore en beaucoup de choses, mais j'ignore en quoi l'on pourrait me convaincre de vous avoir offensé, vous et les vôtres, et pourquoi mes services ont subitement déplu. Plût au ciel que je n'eusse jamais reçu ce dont votre libéralité m'a si grandement honoré ou que je n'eusse pas eu la honte de le perdre ! C'est vous-même qui me l'avez donné ; pourquoi donc ajoutez-vous foi à des rapports malveillants ? pourquoi vous laissez-vous commander de me l'ôter ? Quant à mon influence auprès de vous, si elle a été utile à un grand nombre de personnes, qu'elles me servent maintenant de patrons ! Que tous ces événements sont tristes pour moi ! qu'ils sont indignes de la majesté impériale ! Pendant trois générations, pour ainsi dire, au milieu d'ennemis armés, j'ai gardé une fidélité inviolable à vous, à votre père et à votre aïeul ; j'ai exposé pour vous ma personne, quelque minime qu'elle soit, à la fureur des rois, à la rage des peuples. Seul dans les déserts, au milieu

1. Ep. cxcī, Migne ; 30 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

des irruptions et des attaques des brigands , tourmenté par la faim et par la soif, par le chaud et par le froid, j'ai supporté tant d'orages sans plier , et j'aurais mieux aimé mourir que de voir enlever le sceptre au fils de mon Empereur, qui était alors captif. Je l'ai vu régner et je m'en suis réjoui ; et que ne puis-je m'en réjouir jusqu'à la mort, et terminer mes jours en paix avec vous ! »

La concorde ne tarda pas à être rétablie entre l'Empereur et son fidèle serviteur.

Un nouveau chagrin l'attendait. Grégoire V revint sur l'affaire de Reims, sur la déposition d'Arnould et l'élection de Gerbert, approuva la conduite de son prédécesseur et entreprit de faire élargir Arnould, toujours prisonnier à Orléans. Il menaça même de mettre tout le royaume de France en interdit, si on refusait de rendre la liberté à un prélat qui avait été rétabli par l'autorité du saint-siège et par celle d'un concile.

Cette énergie de Grégoire V, cette opposition formelle aux intérêts terrestres de Gerbert, qui jusque-là n'avait pas encore perdu dans le fond de son âme tout espoir d'être remis en possession de l'Église de Reims, prouve évidemment que ce dernier n'avait alors aucune influence sur les déterminations du jeune pontife, bien loin d'en être le conseiller et l'appui, comme le prétendent plusieurs historiens.



Le roi Robert, qui venait de succéder à son père, dans l'espoir de rendre le pape plus facile sur la question de son mariage, songea à le satisfaire au sujet d'Arnould.

Il députa à Rome saint Abbon, abbé de Fleury, pour déclarer à Grégoire que l'archevêque de Reims serait incessamment libre et rendu à son peuple. Grégoire, sur la promesse de l'élargissement d'Arnould, chargea Abbon de lui porter le pallium<sup>1</sup>. Comme le saint désapprouvait le mariage du roi, il ne chercha pas à le faire agréer au pape. Il demanda seulement, qu'on donnât du temps au roi pour prendre quelques arrangements préliminaires de séparation. Grégoire, entrant dans ses vues, suspendit la foudre. Le saint à son retour s'acquitta de sa mission, dont il rendit compte au pape en ces termes : « J'ai été le fidèle interprète de vos sentiments, ainsi que vous me l'avez ordonné, et je n'ai pas craint le ressentiment du roi pour remplir l'engagement que j'avais pris. Je n'ai rien ajouté, je n'ai rien affaibli, je n'ai rien changé, je n'ai rien omis. Arnould, qui est maintenant hors de prison, et à qui j'ai présenté votre pallium tel que je l'avais reçu de vos saintes mains, en peut rendre témoignage, ainsi que mon seigneur le roi Robert qui a résolu de vous obéir

1. *Vita s. Abbon. Act. Bened.*, sect. VI.

comme à saint Pierre. Du reste je prie Votre Majesté d'indiquer à l'archevêque Arnould comment il doit se comporter avec son clergé et avec son peuple pour faire restituer le bien de son Église ; car ce qu'un profane a dit : « *Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi,* » est arrivé à l'église de Reims. Elle a souffert dans ses biens de tout ce qu'ont fait de mal les archevêques Arnould et Gerbert, c'est par là qu'on s'est vengé d'eux ; car ami et alors et maintenant de l'un et de l'autre, quand j'ai découvert en eux quelque chose digne de blâme, je ne me suis pas tu, quoique cela dût leur déplaire. Ce qu'ils ont fait de plus répréhensible, à mon avis, c'est que la plus noble des Églises de France, ils l'ont rendue indigente, abjecte, vile et désolée par leur différend. Secourez-la par votre irréfragable autorité et ramenez-la à cet ancien état où la laissa Adalbéron de bienheureuse mémoire<sup>1</sup>. »

Cependant les efforts tentés jusque-là par saint Abbon, pour déterminer Robert à se soumettre aux lois ecclésiastiques, demeuraient en partie infructueux. Non-seulement le roi ne brisait point les liens illicites qui l'unissaient à Berthe, mais il n'inquiétait nullement les évêques de France qui, par leur participation à la déposition d'Arnould et à l'élection de

1. Bouquet, t. X, p. 435 ; Longueval, t. IX, p. 76.

Gerbert, s'étaient attiré les censures canoniques. Ces prélats, forts de la protection du prince qui avait besoin d'eux pour soutenir son mariage, osèrent refuser de se rendre au concile de Pavie, auquel le pape les avait appelés, et ils confirmèrent ainsi Robert dans sa désobéissance. Toutefois, ne se dissimulant pas ce qu'il y avait de répréhensible dans leur conduite, ils ne voulurent pas se mettre en opposition ouverte avec le saint-siège. Contrairement à tous les usages canoniques, ils envoyèrent un laïque avec la mission de défendre leur cause, au concile de Pavie, et de présenter au pape des excuses au sujet de leur non-comparution.

Les Pères du concile prononcèrent contre les coupables la suspension des fonctions épiscopales; et il leur fut enjoint de comparaître devant le prochain concile de Rome, pour s'y justifier en personne des griefs qui leur étaient reprochés. Un canon spécial suspendit nominativement Adalbéron, évêque de Laon, comme ayant été cause, par sa trahison, qu'Arnould, archevêque de Reims, avait été pris par ses ennemis, parce que ce prélat refusait également de se présenter au concile et de s'y justifier.

On basa ces décrets sur une décision rendue par le pape Jules I<sup>er</sup>, d'après laquelle tous les évêques, tant orientaux qu'occidentaux, qui refusaient de

venir à un concile tenu à Rome, devaient être privés de leurs sièges, tandis que les prélats qui auraient été déposés à l'insu ou contre la volonté du souverain pontife, seraient maintenus dans leurs fonctions<sup>1</sup>.

---

1. Ceillier, t. XIX, p. 720 ; t. XXII, p. 783.

## CHAPITRE X

### GERBERT ARCHEVÊQUE DE RAVENNE

---

La disgrâce dans laquelle Gerbert était tombé auprès de l'Empereur, la maladie longue et douloureuse qui en fut la suite, furent les moyens, dit Axinger, que la Providence employa pour relever le grand homme, après lui avoir montré combien peu il est permis de compter sur l'amitié et sur la faveur des princes, même les plus puissants et les plus dévoués. Le saint-siège avait refusé avec une noble constance de reconnaître l'élection de Gerbert au siège métropolitain de Reims, parce que cette élection portait les marques infaillibles d'une coupable révolte contre l'autorité suprême de l'Église. Toutefois, un aussi beau talent ne devait point rester stérile, ni une aussi grande lumière demeurer enfouie sous le boisseau. A peine Gerbert eut-il recouvré la santé, que le pape Grégoire V l'appela au siège archiépiscopal de Ra-

venne, devenu vacant par la retraite du titulaire Jean dans la solitude du mont Caparais.

S'il faut en croire quelques données des chroniqueurs, il serait déjà entré dans les vues du prédécesseur de Grégoire de concilier ainsi les droits de la justice avec les égards dus au mérite du compétiteur d'Arnould.

Othon lui-même dut applaudir à l'honneur fait à son ami, successivement exilé de l'Italie et de la France, et voir dans cette généreuse disposition du chef de l'Eglise la réalisation d'un vœu profond et sincère.

La bulle adressée par Grégoire V à Gerbert, nouvellement promu à l'archevêché de Ravenne, paraît avoir été ignorée de tous ceux qui ont écrit sur l'histoire du moyen âge et sur les rapports du saint-siège avec les empereurs allemands; et cette ignorance, unique résultat d'une partialité injuste contre l'autorité pontificale, est une nouvelle preuve de l'inconcevable légèreté avec laquelle les époques les plus importantes de l'histoire ont été traitées, et le sont même encore de nos jours par une foule d'écrivains à système.

La simple lecture de la bulle de Grégoire V suffit pour démontrer aux moins clairvoyants que Gerbert reçut la dignité métropolitaine de Ravenne, non point de l'empereur Othon, mais du pape Grégoire :

« C'est par la bienveillance du siège apostolique et mû par le désir d'observer un antique usage, que nous vous proposons, frère, à l'église de Ravenne. » Et un peu plus loin, le pape donne au nouvel archevêque les romaines de cette Eglise par un acte de largesse gratuite, *ex gratuita largitate*.

En voyant un pontife disposer ainsi d'une portion du patrimoine de l'Eglise et nommer à un des sièges les plus importants de l'Italie, on a peine à comprendre comment des hommes judicieux ont pu représenter Grégoire V comme une créature d'Othon III ou des Empereurs, comme l'appelle M. Michelet dans son histoire de France<sup>1</sup>. Toutes les fois que les papes conféraient des bénéfices ecclésiastiques sur la recommandation des Empereurs, ils en faisaient mention dans leurs bulles : or, dans le cas présent il n'y a point de trace d'une pareille intervention du souverain temporel ; bien plus, la manière dont Grégoire dispose de l'exarchat de Ravenne pour empêcher qu'il ne retombe au pouvoir de l'Empire, comme cela était arrivé sous ses prédécesseurs, démontre avec quelle sage fermeté ce pontife sut concilier les devoirs de sa charge avec les égards dus au premier prince de la chrétienté.

Le 28 avril 998, le pape Grégoire envoya à Ger-

1. Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 151.

bert le pallium avec une lettre où il lui donne, à lui et à son église, mais après la mort de l'impératrice Adélaïde, qui en avait la jouissance, le district de Ravenne, toute la rive, la monnaie, le péage, le marché, les murs et toutes les portes de la ville, le comté de Comachio, ainsi que plusieurs autres châteaux et terres, confirmant au surplus toutes les donations précédentes, et cela de sa pleine puissance et sans faire aucune mention de l'Empereur <sup>1</sup>.

Gerbert tint à Ravenne, le 1<sup>er</sup> mai 998, avec neuf de ses suffragants, un concile où il fit trois canons, qui firent voir comment il agissait dans des vues entièrement conformes à celles du souverain pontife, cherchant à extirper dans sa racine le mal qui rongeaient l'Église, en portant sa plus grande sollicitude sur la formation d'un clergé vertueux et instruit.

Par le premier il abolit l'abus qui s'était introduit qu'un sous-diacre vendit à l'évêque, le jour de sa consécration, l'hostie qu'il recevait en cette cérémonie; on défendit aussi aux archiprêtres de vendre le saint-chrême.

Le deuxième ordonne aux mêmes archiprêtres de payer, chaque année, le jour de la fête de Saint-Victor, aux sous-diacres de Ravenne, un revenu fixe de deux pièces d'or.

1. Labbe, t. IX, p. 753.



On renouvela, dans le troisième, la défense faite par les saints canons de consacrer un oratoire ou une église dans un diocèse étranger, sans la permission de l'évêque diocésain; de recevoir, de promouvoir et de retenir quelqu'un d'un autre diocèse, sans lettres formées de son évêque; et de conférer les ordres à d'autres qu'à ceux qui en seraient jugés dignes par leur savoir, leurs bonnes mœurs, et qui auraient l'âge que réclamaient les lois de l'Église. On y ajouta la défense de rien exiger pour la sépulture <sup>1</sup>.

Grégoire V assembla, cette même année, à Rome, dans l'église de Saint-Pierre, et en présence de l'Empereur, un concile où Gerbert assista, en sa qualité d'archevêque de Ravenne, accompagné de vingt-sept évêques. Il y entendit la condamnation de son disciple le roi Robert, qui avait espéré en vain faire approuver son mariage défendu par les saints canons. Il dut se séparer de Berthe et faire pénitence pendant sept ans. Erchambault, archevêque de Tours, qui les avait mariés, ainsi que tous les évêques qui avaient consenti à ce mariage, furent privés de la communion jusqu'à ce qu'ils fussent venus faire satisfaction au saint-siège.

1. Ceillier, t. XXII, p. 783; Mansi *Conc.*, XIX, 219 et suiv.; Pagi, *Annal. ad ann.* 998, n. 22; Labbe, t. IX, p. 769; Migne, *Opera Sylvestri II*, p. 197.

« Beaucoup d'écrivains, dit M. de la Gournerie, ont vu, dans les anathèmes lancés contre quelques souverains au moyen âge, et dans les expiations auxquelles on les soumettait, une fâcheuse humiliation de la dignité royale, comme si l'humiliation était plutôt dans la réparation que dans la faute. Ce qu'il faut y voir surtout, c'est une grande leçon d'égalité et de justice donnée aux princes et aux peuples. Les prophètes du Seigneur n'épargnèrent ni Saül ni David, parce qu'ils avaient été sacrés de l'huile sainte. Il est dangereux pour les rois de leur créer une sorte d'absolution inviolable. Car, pour être au-dessus de l'humanité, il faut avoir des vertus surhumaines. Si la voix de la religion ne les arrête pas, on entend alors la voix des peuples, et l'on assiste à ces grandes réactions qui frappent à l'aveugle, prennent souvent le juste pour l'injuste et bouleversent la société jusque dans ses fondements<sup>1</sup>. »

Suivant le récit de Gebhard d'Augsbourg, ce concile, ou un autre également tenu à Rome<sup>2</sup>, suspendit de leurs fonctions les évêques occidentaux qui avaient assisté à la déposition d'Arnould et à l'élection de Gerbert comme archevêque de Reims, avaient fait

1. *Rome chr.*, t. I, p. 141.

2. Suivant le P. Richard, il y eut deux conciles à Rome cette même année 998.

opposition au concile de Pavie et [n'avaient envoyé que des laïques pour protester contre les actes de cette assemblée <sup>1</sup>.

Gerbert réussit encore, dans un synode tenu probablement à Pavie, à délivrer l'Église d'un autre mal que lui-même avait douloureusement éprouvé au début de sa carrière publique. Au nom de l'autorité ecclésiastique et temporelle, pour ne point dérober les biens des fondations à leur destination religieuse et au service dont ils étaient grevés envers l'Empereur et envers l'empire, il fut ordonné que les obligations consenties par un abbé, à titre de dette ou par contrat emphytéotique, non dans l'intérêt de l'Église, mais par des motifs d'avarice, de parenté ou de bienveillance personnelle, ne lieraient point le successeur, et qu'il serait loisible à celui-ci de réclamer, au nom de l'Église, la restitution de ce qui aurait été détourné avec menace d'anathème contre les opposants <sup>2</sup>. Ce fut Gerbert lui-même qui publia cette loi au commencement de l'année 999. Le pape Grégoire, dit M. Hock, se trouvait sans doute alors déjà malade et ne pouvait par conséquent s'occuper de l'administration des affaires publiques.

Ce pontife mourut le 4 février de cette année, et

1. Eccard, *Script. hist. med. ævi*, II, 16; Mansi, *Conc.*, XIX, 233; Baluz, *Miscell.*

2. Mansi, XIX, 233.

par sa mort, l'Église perdit un chef qui, selon les témoignages des auteurs contemporains, se distinguait par les belles qualités de son esprit, autant que par la noblesse de son origine; un chef qui, quoique jeune encore, réunissait en lui toute la prudence et toute la sagesse d'un vieillard<sup>1</sup>.

Le premier Allemand qui monta sur le siège de Rome, il fut dans sa vie privée et publique le modèle de cet autre Allemand, Léon IX, qui, lui aussi, fils d'un duc, et jeune d'âge, commença, un demi-siècle plus tard, la série de ces papes qui devaient relever et affermir la dignité de l'Église, soutenir et achever l'édifice ébranlé de l'ordre hiérarchique, rétablir la discipline, ranimer le goût de la science, poser des limites à la puissance séculière et l'empêcher d'empiéter sur l'autorité spirituelle. De même que Léon IX était assité d'un génie puissant, du grand Hildebrand, ainsi Grégoire V avait auprès de lui Gerbert. Ce dernier, comme Hildebrand, d'une naissance obscure, s'éleva par sa science et par l'énergie de sa volonté, au poste important de conseiller, et enfin à la place sublime de chef de toute la chrétienté.

---

1. Aimoin, *Vita s. Abbonis*.



## TROISIÈME PARTIE

---

# GERBERT PAPE

---

### CHAPITRE PREMIER

GERBERT ÉLU PAPE SOUS LE NOM DE SYLVESTRE II.

---

Quelques jours après les funérailles de Grégoire V, l'empereur Othon fit élire à sa place son maître Gerbert.

Sa science, ses vertus, l'estime que lui témoignait Grégoire V et la faveur dont il jouissait auprès de l'Empereur, le firent accepter avec joie par le clergé et par le peuple de Rome.

Élu le 9 février 999, il fut intronisé le 2 avril suivant sous le nom de Sylvestre II, selon le désir d'Othon III. Axinger montre la raison de ce choix,

« dans la ressemblance qu'il y avait entre la position respective de Sylvestre et de Constantin le Grand d'une part, et celle de Gerbert et d'Othon III de l'autre. Les empereurs saxons de cette période peuvent en effet, à bon droit, être considérés comme les restaurateurs de l'Église catholique, après les tourmentes terribles que cette dernière eut à essuyer de la part d'une faction coupable et rebelle. Gerbert, l'ami du jeune Othon, l'homme sans contredit le plus éminent de son époque, le soutien de l'Empereur, qui venait de faire des pertes douloureuses et cruelles, a voulu honorer son royal protecteur, en prenant un nom qui rappelât à la postérité tous les bons offices dont la chrétienté était redevable au monarque allemand. »

Ce pontificat du premier Français qui ait eu la gloire de monter sur le trône de saint Pierre, ne devait durer que quatre ans un mois et dix jours, jusqu'au 20 mai 1003.

Il est glorieux pour un écrivain français, sorti des écoles de Reims, d'avoir à inscrire le nom d'un Français, d'un chef de l'Université rémoise, promu bientôt au siège de cette royale ville, comme celui du restaurateur religieux et social du <sup>x</sup>e siècle.

Gerbert ne dut son élévation qu'à son seul mérite. La Providence avait préparé, par des voies laborieuses et cachées, la destinée du pontife qui devait

replacer le siège de Rome au rang qu'il avait occupé sous Grégoire le Grand et Nicolas I<sup>er</sup>. Le premier pape fut choisi parmi les pêcheurs de Galilée. Plus d'une fois encore, dans le cours des siècles, on verra cette éminente dignité illustrée par des hommes sortis des conditions les plus humbles. L'Église, dans le cours de son développement à travers les âges, demeure fidèle aux origines de sa divine institution. Elle se retrempe dans la faiblesse pour confondre les grandeurs et les puissances du monde. Toujours les rangs du clergé ont été ouverts à tous, toujours l'Église a été la vivante représentation de la véritable égalité chrétienne, alors que partout ailleurs on sentait le poids de dominations pesantes et nombreuses.

« L'élévation de Gerbert sur le siège apostolique, fait observer aussi le traducteur de M. Hock, suffit à elle seule pour réduire à néant toutes les banales incriminations que l'on s'est plu si longtemps à élever contre la prétendue ignorance du moyen âge. Pour qu'un homme, sorti des rangs inférieurs du peuple, pût remplacer sur le trône le plus imposant du monde un pontife issu du sang impérial, il fallait assurément que son mérite eût rencontré de nombreux et sincères admirateurs. Mais on n'admire réellement que ce que l'on connaît, ce dont on a la conscience intime, ce à quoi l'on n'est pas demeuré soi-même étranger. Gerbert fut grand par son im-



mense savoir, grand par la sollicitude inquiète avec laquelle il travailla aux progrès des lumières ; il fut apprécié de son siècle ; et cette appréciation est, à son tour, le plus sûr garant de la considération que le moyen âge mérite auprès d'une postérité équitable <sup>1</sup>. »

L'abbé Axinger dit encore qu'un pas immense avait été fait à la mort de Grégoire V et à l'avènement de Sylvestre II. « Si autour du second, dit-il, nous voyons se grouper une masse d'hommes éminents par leur savoir et par leurs généreux efforts à propager les saines doctrines, à empêcher le retour de la barbarie et à propager une ère nouvelle ; d'un autre côté, Grégoire est entouré d'hommes plus admirables encore par l'héroïsme de leurs vertus et la haute sainteté de leur vie. Quand il s'agit d'apprécier les deux époques, on comprend sans peine que ces deux papes représentèrent chacun, d'une manière spéciale, l'un des deux principes, la science et la vertu, dont la réunion forme le but final de l'Église sur la terre. En reconnaissant dans le pontificat de Sylvestre II le type intellectuel et savant, il faut reconnaître, avec tout, autant de justice dans celui de Grégoire V, l'expression vivante de la vie cléricale et de la perfection religieuse. »

Peu après l'élection de Sylvestre II, l'empereur

1. *Hist. de Sylvestre II*, par M. Hock, trad. par Axinger ; Introd., p. xxxvii.

Othon, à sa prière, par acte daté de Rome, 7 mai 999, donna à l'Église de Verceil la ville même de Verceil, son comté, et le comté de Sainte-Agathe avec toute la puissance publique, défendant à qui que ce fût de troubler l'évêque en cette possession, sous peine de mille livres d'or. C'est la première donation où l'on voit la puissance publique attribuée d'une manière aussi expresse à une église particulière <sup>1</sup>.

1. Baron., an. 999.

---

## CHAPITRE II

### MANIFESTE DU NOUVEAU PONTIFE AUX ÉVÊQUES

---

Le premier acte de Gerbert fut un manifeste plein d'humilité, de force et d'onction, qu'il adressa aux évêques, et dans lequel il signalait les vices du temps, avec une sévérité et une précision qui annonçaient de sa part une expérience consommée et une connaissance parfaite de son époque. Avec une rare habileté il en sollicita la réforme, préluant de la sorte aux efforts que devait bientôt tenter Grégoire VII.

Il prononça ce discours dans une assemblée nombreuse de prélats, de prêtres, de diacres : « *in gremio sacerdotum*, dit-il, *positus ipsos alloquar sacerdotes*<sup>1</sup>. » Après avoir, dans un exorde humble et

1. Sermo de informatione episcoporum ; *Sylvestri II opera*, ed. Migne, p. 169.

insinuant, fait ressortir, par des textes de la sainte Écriture, la nécessité pour les ministres du Seigneur de faire fructifier les talents qui leur sont confiés et de travailler activement à l'édification des fidèles, il démontre la supériorité de l'épiscopat sur toutes les dignités temporelles des rois et des princes, par la raison, dit-il, que les rois et les princes se mettent à genoux devant les évêques, qu'ils baisent leurs décrets, qu'ils se recommandent à leurs prières. A plus forte raison, conclut-il, sont-ils au-dessus de la multitude que Jésus-Christ a commise à leurs soins. Il établit ensuite l'obligation pour les évêques de répondre à cette haute dignité, parce que plus la dignité épiscopale est sublime, plus les évêques doivent se montrer supérieurs aux autres par la sagesse de leur conduite, chaque profession devant se distinguer moins par le nom que par les œuvres. Dieu exigera de nous en proportion des honneurs auxquels nous aurons été élevés ; il demandera plus à un évêque qu'à un prêtre, plus à un prêtre qu'à un diacre, plus à un diacre qu'à des ministres inférieurs, et plus à un clerc qu'à un simple laïque. De là il explique les devoirs d'un évêque par une courte mais belle exposition des caractères que saint Paul, dans sa première épître à Timothée, attache à l'épiscopat. Puis il fait une vive sortie contre les abus qui déshonoraient le clergé. Les saints ordres étaient mis à l'encan ; on

payait pour devenir évêque, prêtre, diacre, abbé, aussi quels ministres de pareilles ordinations donnaient-elles à l'Église? Des hommes qui pour la plupart n'avaient d'autre mérite pour y parvenir que celui que donnent les richesses (*ignavem et indoctum*). Il compare la simonie qui était alors si commune à la lèpre de Giezi, et la manière dont il la combat est d'autant plus capable de faire impression qu'elle est plus naïve et plus circonstanciée. Il finit ce discours par une courte prière dans laquelle il conjure l'Esprit-Saint de venir au secours de tous les évêques afin qu'ils mettent en pratique ce qu'il lui a inspiré de leur dire.

On a découvert tant de beautés dans cet écrit qu'on en a souvent fait honneur à saint Ambroise, le plus éloquent des Pères latins. Dès la fin du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, le cardinal Humbert, ignorant le véritable auteur de cet opuscule, en copia, sous le nom de ce Père, un fort long fragment, dans son ouvrage contre les simoniaques<sup>1</sup>. De même Gilles Charlier dans sa réplique à Nicétas Taborite, au concile de Bâle, cite encore cet écrit, sous le nom de saint Ambroise, mais Mabillon l'a rendu à Gerbert, son véritable auteur, sur la foi d'un ancien monument de Saint-Martial de Limoges<sup>2</sup>.

On ignore, il est vrai, l'époque exacte à laquelle ce

1. *Humb. in liss.*, l. I, cap. xvi.

2. *Mab., Analect.*, II, p. 215.

discours fut composé par Gerbert. Cependant il est clair par toute la suite de l'écrit qu'il était alors au moins revêtu de l'épiscopat. Il est même qualifié pape dans l'inscription de ce discours, au lieu que dans d'autres écrits, il est nommé simplement évêque. Mais, il faut l'avouer, il n'y a rien dans le discours même qui prouve qu'il ait alors occupé le saint-siège, si ce n'est peut-être le passage où il est dit, que tous les prêtres ont reçu, dans saint Pierre, les clefs du royaume du ciel. Encore cette manière de parler lui est-elle commune avec plusieurs anciens écrivains qui n'étaient pas évêques de Rome.

Après tout, en quelque qualité qu'il ait fait cet écrit, soit comme archevêque de Reims, soit comme archevêque de Ravenne, soit comme pape, on ne le peut regarder que comme un monument remarquable de son zèle pour travailler à rendre l'ordre épiscopal tout brillant des vertus convenables à son caractère et à sa mission.

---

## CHAPITRE III

### MAGNANIMITÉ DE SYLVESTRE II ENVERS ARNOULD, SON ANCIEN COMPÉTITEUR AU SIÈGE DE REIMS

---

Après s'être tout d'abord occupé, par le discours précédent, du bien général de l'Église, Gerbert se souvint de l'église particulière au siège de laquelle il avait été nommé, et qui, si longtemps, avait été témoin de ses travaux, de ses luttes, de ses chagrins et de ses défaites. Par un acte de magnanimité admirable, dans un écrit que l'histoire a conservé, il réintégra dans ses fonctions l'archevêque de Reims Arnould, son ancien compétiteur, et lui confirma ses pouvoirs. Il le fit en des termes qui prouvaient l'élévation d'idées et de sentiments qu'il apportait au souverain pontificat :

« *L'évêque Sylvestre, le serviteur des serviteurs de Dieu, à son fils chéri en Jésus-Christ, à Arnould, archevêque de la sainte Église de Reims.*

» Il appartient au saint-siège, non-seulement de donner conseil aux pécheurs, mais encore de relever ceux qui sont tombés, et de rendre leurs dignités à ceux qui en ont été dépouillés ; afin que la plénitude de puissance accordée à Pierre se montre aussi en déliant, et que la gloire de Rome brille partout. C'est pourquoi Arnould, qui avez été dépouillé de la dignité épiscopale à cause de quelques fautes<sup>1</sup>, nous sommes venus à votre secours, et comme votre abdication n'a pas reçu l'approbation de Rome, nous voulons fournir en votre personne la preuve que l'on peut être rétabli par la faveur de Rome ; car Pierre possède une

1. Noël Alexandre fait ressortir ici la prudence habile de Gerbert qui, en rétablissant Arnould pour sauvegarder les droits violés du saint-siège, rappelle cependant pour sa décharge personnelle les fautes de cet archevêque qu'il regardait sans doute toujours comme réelles : « Arnulphi Remensis archiepiscopi restitutionem confirmavit Sylvester II eâ arte ac prudentia, ut iis quæ in ipsum scripserat æmulationis et contentionis ingenio, et actis synodi re-mensis in quâ depositus fuerat, non derogaret, et sedis apostolicæ consuleret. Unde et reatus conscientie meminit, et quibusdam excessibus pontificali honore privatum asserit in epistola ad ipsum data et ei subvenire se dicit, ut quia ejus abdicatio romana assensu caruit, romanæ pietatis munere reparetur. » (Sæcul. x.)



puissance que n'égale aucune autre puissance sur terre. Ainsi donc, par la teneur de cette ordonnance, et en vous rendant la crosse et l'anneau, nous vous permettons de remplir les fonctions archiépiscopales, et de jouir de toutes les distinctions ordinaires attachées au siège métropolitain de la sainte Eglise de Reims; de porter le pallium dans certaines solennités; de sacrer les rois de France et les évêques qui vous sont subordonnés, et de reprendre, en vertu de notre autorité apostolique, le droit pastoral qui appartenait à vos prédécesseurs. Nous défendons même à toute personne de vous reprocher l'accusation dont vous avez été l'objet dans le synode, ou dans tout autre moment, lors de votre abdication, ou d'avoir la témérité de se permettre à ce sujet contre vous des paroles outrageantes. Que notre autorité vous protège en tout même contre les remords de la conscience. Nous vous confirmons dans la possession de l'archevêché de Reims que nous vous rendons intégralement, ainsi que tous les évêchés suffragants, tous les couvents, toutes les âmes, toutes les églises et chapelles, toutes les fermes, tous les châteaux, tous les villages, toutes les cabanes et toutes les propriétés qui dépendent de l'Eglise de Reims, enfin l'héritage entier de saint Remy, l'apôtre des Francs. Sous peine d'encourir la censure apostolique, le jugement de Dieu et l'excommunication, nous défendons à tous nos successeurs sur le siège de

Rome, et à toute autre personne, de quelque condition qu'elle soit, d'enfreindre nos ordres à cet égard; et si quelqu'un, contre toute attente, essayait de violer ce décret pontifical, qu'il soit anathème<sup>1</sup> ! »

Comme Grégoire V avait déjà fait rétablir Arnould, des critiques ont cru que cette lettre devait lui être attribuée. Mais on pourrait prouver par la même raison qu'elle est de Jean XV, car ce fut proprement ce pape qui rétablit Arnould, et Grégoire V obtint seulement que sa captivité cessât. Aussi, puisque la lettre porte dans le manuscrit le nom de Sylvestre, il n'y a pas de raison suffisante de s'inscrire en faux. Il est d'ailleurs assez vraisemblable qu'Arnould, pour ôter toute difficulté, aura souhaité que Sylvestre confirmât son rétablissement; et que Sylvestre, de son côté, aura saisi avec plaisir cette occasion pour se dédire authentiquement de ce qu'il aurait avancé contre le saint-siège<sup>2</sup>.

« L'histoire, dit M. Hock, ne nous a conservé aucun document par lequel nous puissions savoir comment la généreuse conduite de Gerbert agit sur Arnould; mais le jeune prélat, dont le caractère ne manquait ni de noblesse ni d'élévation, avait eu le temps de se former à l'école du malheur. L'humili-

1. Ep. in pontif., sect. II, Migne; Duch., *Hist. Franc. scrip.*, II, 843.

2. *Hist. de l'Église gall.*, t. XIX.

liation l'avait purifié et relevé, de sorte qu'un pareil acte de magnanimité dut nécessairement exercer sur son âme une influence bienfaisante. Pendant vingt-cinq ans encore il administra paisiblement l'archevêché. Après sa mort, on l'a loué de n'avoir été inférieur à personne en piété, et d'avoir été l'espérance des indigents, le soutien des faibles, le père des moines, le prédicateur de la vérité et le gardien d'une discipline sévère<sup>1</sup>.

1. *Hist. litt.*, VII, 346.

Voici l'építaphe placée sur sa tombe dans Saint-Remy :

Hic jacet Arnulphus, regali stemmate fusus,  
Remorum præsul, nulli pietate secundus,  
Spes inopum, pes debiliū, pater monachorum,  
Assistor veri, rigidè servator honesti,  
Quem dira mors rapuit, quæ nulli parcere novit;  
Flete patrem monachi lacrymarum fonte perenni. »

---

## CHAPITRE IV

### DIVERS ACTES DE SYLVESTRE II

---

Le roi Robert et les évêques de France, ayant appris l'élection du nouveau pape, lui portèrent leurs plaintes contre Adalbéron Ascelin, évêque de Laon, accusé de félonie envers son souverain et de trahison envers son métropolitain qui était Arnould de Reims.

Sylvestre II qui connaissait Adalbéron et qui, lorsqu'il occupait le siège de Reims, l'avait souvent averti de ses violences, lui adressa une lettre de réprimandes <sup>1</sup> sur sa conduite déshonorante pour l'épiscopat. Après lui avoir reproché en termes sévères les faits qui lui étaient imputés, il le cite à comparaître à Rome dans la semaine de Pâques, afin de répondre dans un concile aux accusations portées contre lui; il le prévient que son absence ne lui servira de rien pour éviter le jugement, et qu'on ne rece-

1. Ep. vii pontif., Migne, sect. II; Mansi, *Conc.*, t. XLIX, col. 241.

vra de sa part d'autre excuse que celle de maladie ; encore ordonne-t-il au prélat d'envoyer à Rome des témoins qui puissent la certifier et répondre pour lui à ses accusateurs. On ne connaît pas avec certitude la suite de cette affaire ; mais Adalbéron paraît s'être réconcilié avec le roi à qui il dédia un poème en vers héroïques renfermant une satire des mœurs de son temps <sup>1</sup>.

Par une autre lettre Sylvestre II confirme les immunités et privilèges que deux de ses prédécesseurs avaient accordés à l'abbaye de Vézelay en Bourgogne et à celle de Seven dans le Tyrol, et défend à tout évêque, même au diocésain, d'entrer dans le monastère, d'y chanter la messe, d'y ordonner aucune station, sans l'invitation de l'abbé, ni d'exiger la moindre chose pour les fonctions de l'ordre épiscopal qu'il viendrait à y faire. A cette occasion, le disciple de saint Benoît n'oublia pas de faire mention des services que l'ordre avait rendus à l'Église, aux bonnes mœurs, aux communautés et à la science <sup>2</sup>.

Saint Odilon, abbé de Cluny, consulta Sylvestre II sur la validité des ordinations qu'avait faites un évêque, après avoir renoncé à l'épiscopat et être devenu moine à Cluny. Le pape répondit qu'il n'é-

1. Longueval, t. IX, p. 83 ; Ceillier, t. XIX, p. 735.

2. Mansi, XIX, p. 243 ; Mab., *Ann.*, IV, 90. Ep. ix, pontif., Migne, section II.

taut plus permis à ce prélat de remplir les fonctions épiscopales; que cependant, comme il avait eu de pieuses intentions et n'avait agi qu'avec la permission des autres évêques et celle de son abbé, le saint-siège consentait à ce que ceux qu'il avait ordonnés remplissent les fonctions des ordres qu'ils avaient reçus<sup>1</sup>.

Sylvestre II établit Léotheric, archevêque de Sens, primat des Gaules. Ce prélat, élu canoniquement pour gouverner l'Église de Sens, trouva dans son clergé des oppositions qui l'obligèrent de recourir au saint-siège. Le pape, dont il avait été disciple à Reims, lui fit un accueil des plus gracieux et lui donna la primatie sur toutes les Gaules. Étant de retour à Sens, le comte Fromond, qui voulait faire son fils archevêque, empêcha son installation et l'obligea d'aller une seconde fois à Rome. Le pape écrivit aux suffragants de Sens et leur ordonna de s'assembler et de le consacrer, ce qu'ils exécutèrent. Fromond paraît s'être soumis aux ordres de Sylvestre et avoir reconnu Léotheric pour archevêque<sup>2</sup>.

Rien n'échappait à la sollicitude de Sylvestre II. Il fit adjuger au couvent de Farfa la cellule de Miniano, contre les prétentions de quelques adversaires romains<sup>3</sup>.

1. Ep. xii, pontif., Migne, sect. ii; Mab., *Annal.*, t. IV, p. 134.

2. Longueval, t. IX, p. 89.

3. Mab., *Annal.*, 118, 119, 128, 131.

Il sut aussi gouverner avec sagesse et avec force les domaines soumis à la domination du saint-siège. Il fit rentrer Césène sous son obéissance, et donna à Orvieto des lois rédigées avec une prudence telle qu'elles ont même mérité l'éloge des modernes<sup>1</sup>.

Ce fut lui qui ajouta à la messe des saints anges la prose *Ad celebres, rex cœli*<sup>2</sup>.

Il tint plusieurs conciles et portait ainsi sa vigilance sur toutes choses, autant du moins que le permettaient les difficultés du moment.

Pour honorer saint Adalbert, l'empereur Othon, avec la permission de Sylvestre II, érigea un archevêché à Guesne qui n'était pas même jusqu'alors ville épiscopale. Cette ville dépendait de l'archevêché de Magdebourg, on n'eut pas égard aux réclamations de Geiseler à qui l'on n'avait pas encore pardonné de n'avoir point justifié canoniquement son passage d'un diocèse moins grand, Mersebourg, à un autre plus considérable<sup>3</sup>. Othon le pressa même de se contenter de son premier siège conformément à la décision du concile de Rome tenu en 998.

---

1. Ciacconi, *Vitæ Rom. pontif.*, page 757, Carolus Sigonius, 17. (Abraham Bzovius, 593.)

2. Pez, *Thes. nov.*, t. I, p. II, p. 380.

3. Mansi, *Conc.*, XIX.

## CHAPITRE V

L'AN MIL ET SYLVESTRE II

---

L'approche de l'an mil jetait alors certaines imaginations dans le délire et causait d'affreux désordres. Beaucoup d'esprits, effrayés par les interprétations des Millénaires, qui prétendaient que la fin des temps annoncée par l'Écriture devait alors arriver, s'attendaient aux plus terribles événements. Les malheurs des temps, les guerres, les famines, les pestes, une éclipse de soleil qui survint, tout contribuait à jeter les esprits superstitieux dans d'inexprimables terreurs.

On aurait tort toutefois de penser que ces terreurs fussent universelles ; on a beaucoup exagéré à ce sujet, soit pour écrire des pages qui frappent l'imagination, soit pour déconsidérer l'Église du moyen âge qui aurait partagé cette superstition. Il est certain que Sylvestre II n'éprouva point ces craintes et que les évêques et les saints de cette époque faisaient



leurs efforts pour combattre la superstition populaire.

Chaque année néanmoins on croyait reconnaître l'antechrist à des traits distincts, et les invasions des Hongrois et des Scythes-Russes réalisaient, pour les imaginations inquiètes, l'apparition de ce Gog et de ce Magog, populations mystérieuses de l'Apocalypse, aussi nombreuses que les grains de sable de la mer, et que le démon devait, après mille ans, soulever contre la terre et les demeures des saints<sup>1</sup>. Peut-être aussi eût-on pu trouver des signes précurseurs de cette terrible catastrophe dans la corruption qui se répandait sur le monde comme une légion infernale ; mais il n'a pas été donné à l'homme de sonder la profondeur des desseins de Dieu.

Si quelques pécheurs songeaient à leur âme, il y en eut beaucoup qui profitaient de leurs derniers jours pour se plonger dans toutes les jouissances. Il y en eut même qui, bravant tout dans leur humeur farouche, entreprirent de réaliser d'avance et de leur propre autorité les prédictions qui concernent le bouleversement des états, les meurtres, les incendies, les séditions et les guerres.

1. « Et cū consummati fuerint mille anni, solvetur Satanas de carcere suo, et exhibit et seducet gentes quæ sunt super quatuor angulos terræ, Gog et Magog, et congregabit eos in prælium, quarum numerus est sicut arena maris.

Et ascenderunt super latitudinem terræ et circuirunt castra sanctorum et civitatem sanctam. » (Ap., xx, 7 et 8.)

De faux prophètes qui parurent, l'an mil, furent regardés par les esprits prévenus comme les précurseurs de l'antechrist, tels que Leutard, de Vertus, près Châlons-sur-Marne, l'ermite de Thuringe, et Vilgard de Ravenne. Ce dernier, grammairien de profession, avait cru voir en songe les trois poètes Virgile, Horace et Juvénal, qui le remerciaient de son affection pour leurs écrits et du succès avec lequel il publiait leurs louanges, lui promettant qu'il aurait part à leur gloire. A la suite de cette vision, il s'avisa de soutenir qu'on devait croire tout ce qu'avaient dit les poètes, et débita plusieurs dogmes contraires à la foi. Sylvestre II le fit sommer de rendre compte de sa doctrine<sup>1</sup>.

Vers le même temps encore il sortit de l'île de Sardaigne des hérétiques qui corrompirent une partie des chrétiens d'Espagne.

Les partisans de l'opinion de la fin du monde ne manquèrent pas de voir dans l'apparition de ces erreurs l'accomplissement de la prophétie de saint Jean.

En vain Sylvestre II usa de toute son influence pour dissiper de pareilles craintes, en vain les savants, comme Abbon de Fleury, écrivirent pour montrer le peu de fondement de cette opinion particu-

1. *Vita Sylvestri*, p. 583, 2, Bzovius.

lière, ils ne purent détromper les esprits abusés. Depuis quelques années en effet, Abbon de Fleury avait prié le roi Robert d'arrêter le faux bruit qui se répandait presque partout, que quand l'annonciation se rencontrerait avec le vendredi saint le monde finirait ; ce qui se trouvait démenti par le concours de ces deux fêtes en 992, environ trois ans auparavant. « Dans ma première jeunesse, disait encore Abbon, j'ai entendu prêcher devant le peuple, dans l'Église de Paris, qu'aussitôt que les mille ans seront finis, l'antechrist viendra, et peu de temps après, le jugement universel. Je me suis opposé de toutes mes forces à cette opinion, par les évangiles, l'Apocalypse et le livre de Daniel ; et l'abbé Richard, d'heureuse mémoire, ayant reçu des lettres de Lorraine sur ce sujet, m'ordonna d'y répondre <sup>1</sup>. »

Nous mentionnons volontiers ces paroles de saint Abbon de Fleury, parce que dans plus d'un livre d'histoires qui, au *xix<sup>e</sup>* siècle, trouvent encore des échos dans des écoles et des journaux catholiques, on nous assure, que dans le moyen âge, tout le monde était persuadé que le monde finirait l'an mil ; tandis que voilà un saint et un savant du *x<sup>e</sup>* siècle qui nous apprend que cette opinion était regardée de son temps comme une erreur particulière, contraire à

1. *Post cod. can., Pith., p. 396.*

l'Écriture et par conséquent une hérésie. Conséquemment l'assertion de tant d'histoires modernes est un conte et une calomnie; un conte pour tromper le lecteur et une calomnie contre l'Église du moyen âge<sup>1</sup>.

Si l'apparition de faux prophètes et quelques prodiges, publiés avec des explications arbitraires de l'Apocalypse, avaient donné lieu à l'opinion particulière que le monde allait finir avec la millième année, les esprits abusés reconnurent leur erreur, quand ils virent le xi<sup>e</sup> siècle commencer heureusement. Il sembla que le monde chrétien voulût se renouveler. On se mit presque partout, avec une sainte émulation, à réparer les anciennes églises, ou même à les abattre pour en construire de plus magnifiques. Depuis l'invasion des barbares, l'architecture chrétienne avait disparu, comme tous les autres arts, au milieu des révolutions qui bouleversaient la société européenne. Des monuments d'un style nouveau et surnommé gothique, parce qu'il avait été emprunté aux Goths d'Espagne, s'élevèrent à la fois dans les principales cités du monde. « Le roi Robert, dit un chroniqueur, prit part avec un grand zèle à ce grand

1. Adson, abbé de Montier-en-Der, entreprit en 992 un pèlerinage à Jérusalem et écrivit aussi sur les temps de l'Antechrist, pour satisfaire au désir de la reine Gerberge. (Mab., *Ann.*, III, 594; Augustin app. Paris, 1685, t. VI, app. p. 344, 346.)

mouvement religieux; il fit commencer l'église Notre-Dame de Paris sur les débris d'un temple païen, » et c'est de cette période que datent les progrès éclatants de l'art monumental du moyen âge.

On ne se borna pas à renouveler les temples matériels, on s'appliqua aussi à régler la discipline et à en établir l'uniformité dans les diverses Églises pour y mieux conserver l'ordre et la paix.

---

## CHAPITRE VI

### APPEL DE SYLVESTRE II A LA CHRÉTIENTÉ POUR LES CROISADES

---

Sylvestre II, ce savant et illustre précurseur des grands papes qui brilleront bientôt et feront resplendir la chaire apostolique d'un nouvel éclat, vit avec une joie sans égale ces belles dispositions du <sup>x</sup><sup>i</sup><sup>e</sup> siècle naissant.

Mais ce n'était point assez pour lui que ces soins intérieurs donnés à l'Église; sa vue s'étendait sur un plus vaste horizon. Il s'occupait encore avec une ardeur généreuse des besoins extérieurs de la catholicité. Il voyait en gémissant les infidèles dévaster la Palestine, la couvrir de sang et de ruines, menacer l'Italie et frapper aux portes de l'empire d'Orient. Le premier, il appela sur la terre sainte l'attention de l'Europe, le premier il songea à la croisade. Dans une magnifique prosopopée, trop peu connue, Sylvestre II fit parler l'Église de Jérusalem, et implora,

en son nom, l'appui de l'Église universelle, représentant avec des couleurs de feu l'abandon et la désolation du théâtre de la vie et de la mort de Jésus-Christ.

« *L'Église qui est à Jérusalem, à l'Église universelle qui commande aux sceptres des royaumes.*

» Comme tu jouis d'une santé vigoureuse, épouse immaculée du Seigneur, dont je ne suis qu'un membre, j'ai le plus grand espoir de pouvoir par toi relever ma tête presque brisée. Pourrai-je avoir de toi quelque défiance, toi la maîtresse du monde, si tu me reconnais pour tienne ? Ce désastre fameux dont j'ai été frappée, quelqu'un des tiens doit-il le regarder avec indifférence et le dédaigner avec mépris ? Bien que je sois maintenant abattue, cependant l'univers a eu en moi sa partie la meilleure. Chez moi sont les oracles des prophètes, les monuments des patriarches ; d'ici sortent les éclatantes lumières du monde, les apôtres ; c'est d'ici que l'univers a reçu la foi du Christ ; c'est chez moi qu'il a trouvé un rédempteur ; car bien que selon la divinité il soit partout, c'est ici que, selon l'humanité, il est né, il a souffert, il a été enseveli, il s'est élevé aux cieux. Mais comme le prophète a dit : « Son sépulcre sera

glorieux, » au moyen des païens qui détruisent les lieux saints, le démon cherche à le rendre sans gloire. En avant donc, soldat du Christ, sois son porte-étendard et son compagnon de batailles, et, ce que tu ne peux pas par les armes, fais-le par le secours du conseil et des richesses. Que donnes-tu et à qui le donnes-tu ? Tu donnes peu et tu as beaucoup. Tu le donnes à celui qui t'a donné gratuitement tout ce que tu as, et qui cependant ne le reçoit pas gratuitement ; car il le multiplie ici-bas et le récompense dans l'avenir. Par moi il te bénit, afin que tu profites par tes largesses, et il remet tes péchés, afin que tu vives et règues avec lui <sup>1</sup>. »

Tel est le programme politique de l'Europe chrétienne à l'encontre du mahométisme ; programme tracé au commencement du XI<sup>e</sup> siècle par le premier pape d'origine française ; programme à l'exécution duquel l'Europe n'a cessé de travailler et ne cesse de travailler encore, tantôt par la force de la persuasion, tantôt par la force des armes, tantôt par le moyen des négociations diplomatiques ; car c'est un devoir pour les nations régénérées par le Christ de travailler au triomphe de la vérité sur l'erreur, de la justice sur l'iniquité, de l'humanité sur la barbarie.

L'esprit magnanime de Sylvestre II, on le voit,

1. Abrah. Bzovius ; Baronius, *Annal.*, XX, p. 592, ep. xxviii.



embrassait déjà toute la grande œuvre qu'un demi-siècle plus tard, un de ses successeurs, plus illustre que lui, Grégoire VII; entreprit de nouveau, et qu'Urbain II acheva environ cinquante ans après. Mais l'âge héroïque de la foi n'était pas encore arrivé, et quoique la terreur de l'an mil se fût évanouie, l'Europe ne répondit pas à la voix du grand pontife.

Cependant cet appel au combat en l'honneur du sépulcre du Christ ne resta pas complètement sans résultat; car les Pisans armèrent plusieurs vaisseaux pour secourir les chrétiens de la terre sainte. Ce fut, si l'on veut l'appeler ainsi, la première croisade<sup>1</sup>.

« Le signal était donné, dit Gabourd, la société tout entière, empreinte de la pensée catholique, s'accoutumait à l'idée qu'elle pouvait, qu'elle devait consacrer à des luttes saintes ce sang, ce courage et ces forces qui bouillonnaient en elle et s'exaltaient vers un but. Les papes, douloureusement émus des calamités qui désolaient les peuples et qu'avaient enfantées l'égoïsme et l'ignorance, s'apprétaient à saisir, au nom de Dieu et dans l'intérêt de la race humaine, la grande dictature des intelligences et des volontés. Grand spectacle offert à ceux qui étudient le passé aux lueurs de la foi<sup>2</sup>. »

1. Muratori, *Script. ital.*, III, 400.

2. *Hist. de France*, t. IV, p. 360.

## CHAPITRE VII

### INSTITUTION DE LA COMMÉMORATION DES FIDÈLES TRÉPASSÉS ET DU JUBILÉ

---

Non content de s'occuper avec le plus grand zèle de l'Église militante, Sylvestre II voulut aussi pourvoir aux besoins de l'Église souffrante, c'est-à-dire des âmes du purgatoire, en confirmant et en rendant universelle la solennité qu'Odilon de Cluny venait d'établir, en 998, dans son monastère, en commémoration des fidèles trépassés.

Depuis longtemps la charité de saint Odilon s'étendait jusqu'aux morts qui n'avaient pas encore satisfait entièrement à la justice divine. Il sollicitait sans cesse leur délivrance par des prières ferventes, et recommandait fortement aux autres cette pieuse pratique. Un pèlerin du territoire de Rodez, revenant de Jérusalem, fut obligé de relâcher à une île sur les côtes de Sicile. Il y visita un saint ermite, qui s'étant informé de son pays, lui demanda s'il connaissait le

monastère de Cluny et l'abbé Odilon. Le pèlerin répondit affirmativement, et voulut savoir pourquoi cette question lui était adressée : c'est, dit l'ermite, qu'il y a ici proche un lieu qui vomit des flammes, et où les démons tourmentent pour un temps les âmes des pécheurs. Or, j'entends souvent les mauvais esprits murmurer contre ceux dont les prières et les aumônes délivrent ces âmes. Ils se plaignent particulièrement d'Odilon et de ses religieux. Aussi quand vous serez de retour dans votre pays, je vous prie, au nom de Dieu, d'exhorter l'abbé et les moines de Cluny de redoubler leurs prières et leurs aumônes pour la délivrance des pauvres âmes. Le pèlerin à son retour s'acquitta de sa commission. C'est ce qui détermina saint Odilon à ordonner que dans tous les monastères de Cluny, le lendemain du jour où les fidèles célèbrent la fête de tous les saints et la mémoire de l'Église triomphante, on fît chaque année la commémoration de tous les fidèles défunts.

Cette charité compatissante de saint Odilon fut admirée du pape Sylvestre II. Il voulut y participer et y faire participer l'Eglise universelle, qui de tout temps, sans doute, avait fait des prières pour les morts, mais n'avait pas encore de jour spécialement destiné à cet effet <sup>1</sup>.

1. Longueval, t. IX, p. 282.

Oldoïni attribue à Sylvestre II une bulle pour l'établissement de

Il semblait de la destinée de Sylvestre II, d'inaugurer, dans le cours de son pontificat, toutes les idées qui devaient se développer magnifiquement, plus tard, au sein de l'Eglise. On lui attribue également la première idée du jubilé, cette grande invitation adressée aux chrétiens de faire une halte dans la vie, et de puiser, dans la foi et la charité, quelques forces pour achever leur pèlerinage vers l'éternité; cette grande fête du monde chrétien, qui devait réunir aussi les peuples de toute la terre autour de la ville éternelle, foyer toujours vivant de la science et de la foi !

C'était d'ailleurs une manière de sanctifier les anciens jeux séculaires des Romains et le premier millénaire de la rédemption du monde. Cette institution pourtant ne fut complètement régularisée qu'à partir du pontificat de Boniface VIII.

la commémoration des fidèles trépassés, le lendemain de la fête de tous les saints; mais nous n'avons trouvé cette bulle nulle part. Il y a plus de vraisemblance à dire que le pape confirma et rendit universelle l'institution de cette cérémonie faite par saint Odilon, abbé de Cluny.

1. Bzovius, *Vita Sylvestri II*, XX, p. 591. « Nec minus vel ad cultum sanctorum, vel ad pietatem salutemque viventium promovendam pertinet, quod Sylvester annum millesimum secularem, ob inani secularium ludorum celebratione, ad verum solemne sacrum reductum celebravit; populumque ex universo christiano orbe, ad limina principum apostolorum venerationis et devotionis ergo confluentem, lætus aspexerit: et tum benedictione apostolica, tum indulgentiis ex thesauro Ecclesiæ erogatis ditaverit. »

---

## CHAPITRE VIII

SYLVESTRE II ACCORDE LE TITRE DE ROI A SAINT ÉTIENNE,  
DUC DE HONGRIE  
ET A MICISLAS, DUC DE POLOGNE

---

L'année mil apporta encore à Sylvestre II une bien douce consolation. Etienne, duc de Hongrie, qui depuis a mérité d'être mis au rang des saints, abandonna le paganisme pour se faire chrétien, ainsi que sa femme, ses enfants et la meilleure partie de son peuple. Ce va-leureux guerrier chercha à procurer la gloire de Dieu par tous les moyens. Il fit venir des apôtres et des religieux que recommandait leur zèle ; et ces pieux missionnaires en faisant connaître Jésus-Christ de proche en proche, civilisèrent ce peuple encore plongé dans la barbarie, fondèrent des monastères et construisirent des églises. Quelques-uns d'entre eux obtinrent la couronne du martyre.

Le jeune duc remplissait lui-même la fonction de

missionnaire, et exhortait les peuples d'un ton pathétique à ouvrir les yeux à la vérité.

Astric, nouvellement élu évêque de Colocz, fut envoyé à Rome, pour prier le souverain pontife Sylvestre II de conférer à Etienne le titre de roi, que son peuple le pressait de prendre, et auquel le duc ne songeait qu'afin de contenter ses sujets et de s'assurer plus d'autorité dans l'intérêt de la religion.

En apprenant ces heureuses nouvelles, le souverain pontife laissa éclater toute sa joie : et comme l'envoyé hongrois le saluait du titre d'apostolique, titre qu'on donnait alors officiellement aux papes : « Si je suis l'*apostolique*, dit Sylvestre, c'est Etienne qui est l'apôtre, lui qui a soumis un si grand peuple au joug de la foi. » C'est de là qu'est venu l'usage d'appeler les rois de Hongrie *Majesté apostolique*. Sylvestre accorda aussi à Etienne le titre qu'il lui demandait.

Micislas, duc de Pologne, qui en épousant la fille de Boleslas, duc de Bohême, avait embrassé le christianisme en 965, avait fait aussi prier Sylvestre II de lui reconnaître le titre de roi ; mais il mourut pendant que ses ambassadeurs étaient à Rome. Le pape avait accordé à Micislas ce qu'il lui avait demandé et lui avait envoyé une riche couronne avec sa bénédiction.

Sylvestre II fit quelque chose de plus pour Étienne.

Pour le récompenser de son zèle apostolique et de sa vénération pour le saint-siège, il joignit en effet à la couronne, qui sert encore aujourd'hui à couronner les rois de Hongrie, une croix, qu'il lui permit, par un privilège spécial, de faire porter devant lui, comme un signe de son apostolat. Il l'autorisa à régler les affaires ecclésiastiques du royaume, en qualité de vicaire du pape. Il confirma les élections des évêques de Hongrie et toutes les fondations que le religieux prince avait faites. Le pape disait dans sa lettre au saint roi :

« Les envoyés de votre noblesse, principalement notre bien-aimé frère Astric, évêque de Colocz, ont d'autant plus réjoui notre cœur, et d'autant plus facilement rempli leur commission, que nous-même, averti de Dieu, nous attendions ardemment ces ambassadeurs d'une nation qui nous était inconnue. Heureuse ambassade ! qui prévenue par un message céleste et préparée par le ministère des anges, a été décrétée par Dieu avant d'être entendue de nous ! En vérité ceci n'est ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde, et qui, comme le dit Daniel, change les temps et les âges, transfère les royaumes et les établit, révèle les choses profondes et cachées dans les ténèbres, parce qu'avec lui est la lumière, cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Nous rendons avant

tout grâce à Dieu le père et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, en nos jours, a trouvé un David, le fils de Geysa, un homme selon son cœur, et, l'ayant éclairé de la lumière céleste, l'a suscité pour paître son peuple d'Israël, la nation choisie des Hongrois. Ensuite nous louons votre piété envers Dieu et votre respect envers la chaire apostolique, à laquelle, par la miséricorde divine, nous présidons sans aucun mérite de notre part. Enfin, nous donnons des éloges mérités à la grande libéralité, avec laquelle, par les mêmes ambassadeurs et lettres, vous avez offert au bienheureux Pierre, prince des apôtres, le royaume et la nation dont vous êtes le chef, ainsi que tout ce qui est à vous et votre personne même : action merveilleuse qui vous montre déjà ce que vous désirez que nous vous déclarions. Nous n'en disons pas davantage ; car il ne nous est pas nécessaire de le louer, celui que louent les faits et Dieu même. C'est pourquoi, glorieux fils, tout ce que vous nous avez demandé, à nous et au siège apostolique, le diadème, le titre de roi, la métropole de Strigonie et les autres évêchés ; de l'autorité de Dieu tout-puissant, ainsi que des bienheureux Apôtres Pierre et Paul, Dieu nous en ayant averti et nous l'ayant ordonné, nous vous l'accordons de grand cœur, avec la bénédiction des Apôtres et la nôtre. Le royaume que votre munificence a offert à saint Pierre, votre personne, la na-



tion des Hongrois, présente et à venir, nous les recevons en la protection de la sainte Église romaine, et les donnons à tenir, gouverner et posséder à votre prudence, et à vos légitimes successeurs. Ceux-ci, quand ils auront été légitimement élus par les magnats, seront tenus de nous rendre de même, à nous et à nos successeurs, par eux-mêmes ou par leurs envoyés, l'obéissance et le respect qui sont dus; de se montrer soumis à la sainte Église romaine, qui regarde ses sujets, non comme des serviteurs, mais comme ses enfants; de persévérer fermement dans la foi catholique et dans le christianisme, et de travailler à le promouvoir<sup>1</sup>. »

Cette lettre était accompagnée d'autres lettres adressées aux grands et à tout le peuple<sup>2</sup>.

C'est ainsi qu'au moyen âge, les rois chrétiens, comprenant leurs véritables intérêts et le bien de leur nation, venaient se placer d'eux-mêmes sous la haute suzeraineté du chef de l'Église, digne représentant de Jésus-Christ sur la terre. Aussi, par cette sainte et filiale sujétion, ils ne faisaient, aux yeux de leurs peuples, que gagner en dignité, en force, en autorité.

1. Ep. v pontif., Migne; Cocquelines, *Bullarum rom. pont. ampl. coll. I*, coll. 1, 399.

2. *Acta sanct.*, 2 sept., vita s. Steph., diss. præv., n. 185, 186, 187.

Lorsque Étienne apprit le retour d'Astric, il alla au-devant de lui. S'étant fait lire les bulles du pape, il les écouta debout par respect.

L'évêque, qui lui apportait de Rome la couronne royale, le sacra solennellement l'an 1000, ainsi que la reine Gisèle, sa pieuse épouse, sœur de l'empereur saint Henri.

Saint Etienne porta dignement le sceptre qu'il tenait à honneur de devoir au siège apostolique. Il soumit complètement les Slaves et les Bulgares ; et la Hongrie lui dut la plupart de ses institutions sociales.

Telle était, dès lors, la prééminence politique de la papauté, qu'elle distribuait des couronnes ; et ce fait prouve surabondamment qu'elle n'avait point perdu son influence sur le monde, au milieu même des désastres du x<sup>e</sup> siècle.

---

## CHAPITRE IX

### DIFFÉREND ENTRE WILLIGISE DE MAYENCE ET BERNARD D'HILDESHEIM

---

Sylvestre II avait ressenti une grande joie à la vue de la conversion de la Hongrie ; mais bientôt il eut la douleur de voir Willigise, archevêque de Mayence, et Bernard, évêque de Hildesheim, se disputer l'Eglise et le monastère de Gandersheim, illustré par la religieuse poëte Hroswitha.

Bernard arriva à Rome le 4 janvier 1001. L'évêque d'Hildesheim avait toujours été reconnu pour diocésain de ce monastère, jusqu'à ce que Sophie, fille de l'empereur Othon II, étant près de s'y consacrer à Dieu, dédaignât de prendre le voile de la main d'un prélat qui ne portait pas le pallium, et désirât que ce fût Willigise, archevêque de Mayence. L'évêque s'y opposa autant-qu'il lui fut possible ; mais enfin, à la prière de l'impératrice Théophanie, mère de la religieuse, il consentit que l'archevêque et lui fis-

sent la cérémonie en commun ; en sorte que l'on vit, ce qui parut très-nouveau, deux évêques revêtus pontificalement, assis des deux côtés d'un même autel. L'évêque ne laissa pas de demander au roi Othon III, qui était présent, s'il consentait à l'engagement de sa sœur ; puis il lui demanda à elle-même si elle lui promettait obéissance à lui et à ses successeurs, et protesta publiquement que l'archevêque n'avait aucun droit dans cette Eglise.

Cet orgueilleux entêtement d'une princesse au moment d'embrasser l'humilité du cloître, n'était pas d'un bon augure et sentait la vanité byzantine qu'elle avait peut-être héritée de sa mère.

Les choses demeurèrent en cet état sous cet évêque et son successeur, et les sept premières années du pontificat de saint Bernard.

Mais Sophie se regardant plus comme princesse que comme religieuse, sortit du monastère, malgré l'abbesse, pour aller à la cour, où elle demeura un an ou deux, aux dépens de sa réputation.

Saint Bernard l'avertit doucement de rentrer dans son devoir ; et comme il continuait, elle évita sa rencontre et chercha l'appui de l'archevêque de Mayence, disant que c'était de lui qu'elle avait reçu le voile, que le monastère était dans son diocèse et qu'elle ne dépendait en rien de Hildesheim. Etant de retour à Grandersheim, elle sema ces discours parmi les reli-

gieuses, et réussit si bien à des aliéner de l'évêque que, lorsqu'il vint, il fut reçu avec indifférence, comme un évêque étranger, et ses remontrances ne furent pas écoutées. Enfin, pour faire la dédicace du monastère, les religieuses appelèrent l'archevêque Willigise, et l'évêque Bernard fut seulement averti de s'y trouver.

Saint Bernard fut conseillé de porter ses plaintes au pape et à l'Empereur, et telle fut la cause de son voyage à Rome.

Pour juger ce différend, Sylvestre II assemble un concile à Rome de vingt évêques, dix-sept d'Italie et trois d'Allemagne. L'Empereur et le duc Henri y assistèrent, avec tout ce qu'il y avait à Rome de personnes constituées en dignité. Après la lecture de l'Évangile et de quelques canons, le pape donna la bénédiction; on s'assit, on fit silence; puis l'évêque saint Bernard expliqua son affaire, se plaignant principalement que, depuis son départ, l'archevêque de Mayence avait tenu un synode dans son diocèse, c'est-à-dire dans le monastère de Gandersheim, malgré ses protestations. Le pape demanda au concile, si l'on devait tenir pour synode une assemblée, que cet archevêque avait tenue dans une Église que les évêques d'Hildesheim avaient toujours possédée, vu principalement que l'évêque était absent et était venu se plaindre au saint-siège pour le même sujet. Le concile demanda la permission de délibérer en par-

ticulier, et le pape l'ayant accordée, les évêques romains sortirent seuls. Puis le concile déclara que ce synode était un acte schismatique.

Alors Sylvestre II prononça ainsi : « Par l'autorité des apôtres et des pères, nous cassons ce qui, en l'absence de notre frère Bernard, a été fait à Gandersheim, dans son diocèse, par l'archevêque Willigise et ses complices. » Puis il ajouta : « Notre frère Bernard demande-t-il qu'on lui rende l'investiture que l'archevêque lui a ôtée ? » Le concile répondit : « Il n'est pas nécessaire de lui rendre l'investiture que l'archevêque n'a pu lui ôter ; mais puisqu'il le demande instamment, rendez-la-lui si cela plaît à l'Empereur. » Le pape donna donc à l'évêque sa fêrûle ou son bâton pastoral, disant : « Je vous rends et vous confirme la possession du monastère de Gandersheim, avec ses dépendances, et par l'autorité apostolique de saint Pierre et de saint Paul, je défends à qui que ce soit de vous y troubler, sinon en tant que les canons le permettent. »

On écrivit à Willigise de se désister de ses prétentions, et on décida que les évêques de Saxe assembleraient le 21 juin, à Polden, un concile, que Frédéric, prêtre cardinal de la sainte Église romaine, présiderait en qualité de légat.

Le concile, indiqué pour le 21 juin, se tint le 22 juillet. L'archevêque de Mayence et l'évêque de

Hildesheim y assistèrent. On y lut la lettre du pape à Willigise. Les évêques du concile, surtout Libentius, archevêque de Hambourg, lui conseillèrent de donner satisfaction à Bernard. Les partisans de Willigise firent grand bruit, menaçant le légat et l'évêque d'Hildesheim. Le légat, voyant que l'archevêque de Mayence s'était retiré, sans avoir déféré à l'avis du concile, le suspendit de toute fonction épiscopale, jusqu'à ce qu'il se présentât au concile que le souverain pontife devait tenir à Rome, aux fêtes de Noël.

Cependant Bernard alla au monastère de Gandersheim pour y remédier à quelques abus. L'entrée lui en fut refusée par la princesse Sophie, soutenue d'une troupe d'hommes armés que sa famille et l'archevêque de Mayence lui avaient fournis. L'évêque, contraint de se retirer, trouva le moyen de faire assembler un concile à Francfort, après l'Assomption de la sainte Vierge. Les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves s'y rendirent avec quatre évêques. Mais comme Bernard, étant tombé malade, ne put y assister, on n'y jugea pas définitivement son affaire. On se contenta de convenir que ni lui ni Willigise n'exerceraient aucune juridiction sur l'abbaye de Gandersheim jusqu'au concile qui devait se tenir à Fizlar pendant l'octave de la Pentecôte (1002).

Le légat, de retour à Rome, rapporta au pape et à l'Empereur ce qui s'était passé à Polden. Ils en fu-

rent indignés, et les évêques d'Allemagne reçurent l'ordre de se rendre en Italie vers la fête de Noël (1004). Bernard, que son état de maladie empêchait d'y aller, y envoya le prêtre Tangmar, qui venait déjà d'assister de sa part au concile de Francfort. Il trouva l'Empereur du côté de Spolète. Ce prince lui ordonna d'attendre le concile indiqué à Todi pour la fête de saint Jean l'évangéliste. Tangmar y raconta ce qui avait eu lieu à Francfort; Frédéric, nommé depuis peu archevêque de Ravenne, fit le récit de sa légation. Le concile désapprouva le procédé de l'archevêque de Mayence; mais on convint d'attendre Héribert, archevêque de Cologne, et les autres évêques d'Allemagne. Comme ils tardaient trop, Tangmar s'en retourna avec la permission de Sylvestre et de l'Empereur. Ainsi la contestation au sujet de la juridiction sur le monastère de Gandersheim demeura indécise<sup>1</sup>.

---

1. Ceillier, t. XXIII, p. 581, 582; Vita s. Bernard, *Act. Bened.* sect. VI.



## CHAPITRE X

### SÉDITION A TIBUR ET A ROME

---

Pendant que Sylvestre II était tout occupé du différend élevé à l'occasion du monastère de Gandersheim, les habitants de Tibur se révoltèrent contre Rome et contre l'Empereur.

Le saint évêque Bernard, qui était encore en Italie, se rendit dans cette ville avec le pape ; et ils persuadèrent aux habitants de se soumettre, et à l'Empereur de leur pardonner<sup>1</sup>.

Mais quelques Romains, indignés de ce que les Tiburtiens avaient fait leur paix, se révoltèrent à leur tour, à l'instigation de Grégoire, comte de Tusculum. La haine de l'Italien contre le fils de la Germanie alluma la sédition. On ferma les portes de la ville, on barricada les rues. Othon III, qu'on voulait af-

1. Vita s. Bernard., *Act. Bened.*, sect. vi.

famer dans son palais, y fut assiégé pendant trois jours.

Bernard, après avoir confessé et communie les gens du palais, s'avança à leur tête, portant la sainte lance que les empereurs allemands regardaient comme leur sauvegarde. Les rebelles intimidés rejetèrent leurs armes; Othon les harangua en leur représentant leur ingratitude, et la paix fut rétablie sans effusion de sang. L'Empereur et le pape ne laissèrent pas de sortir de Rome, le 16 février 1001, et campèrent à proximité. Comme le constate une lettre de Sylvestre II à Othon, trouvée dans le manuscrit de Richer sur une feuille séparée du texte de son histoire, ce pontife se trouva vis-à-vis de Grégoire, comte de Tusculum, dans des rapports presque aussi déplorables que l'avaient été ceux de ses prédécesseurs vis-à-vis de Crescentius. Mais en même temps il nous apparaît dans la plénitude du pouvoir comme souverain de Rome; et ce pouvoir ce n'était pas l'Empereur qui lui en contestait l'exercice, mais bien les Romains séditieux. Le pape leur adressa une proclamation pour les obliger à restituer les objets qui avaient été pillés pendant le tumulte, menaçant des peines les plus graves ceux qui n'obtempéreraient pas à ses ordres<sup>1</sup>.

1. Voici le fragment de cette proclamation tel qu'il se trouve dans le manuscrit de Richer : « Et quum nuper insignia portarum

Michaëlis Archangeli in Adriano tempore nocturno sublata sint, omnia præceptione apostolica suis locis jubemus ea restitui. Quod nisi ab hinc usque ad proximum apostolorum natalem factum esse constiterit, sint sub gravissimo anathemate qui hoc sacrilegium commiserunt aut qui celando conscii sunt, donec resipiscant et per dignam emendationem satisfaciant. (Dat. cal. jun.)

---

## CHAPITRE XI

### MORT D'OTHON III ET AUTRES CHAGRINS DE SYLVESTRE II

---

Les deux dernières années de la vie de Sylvestre II furent empoisonnées par ces troubles et ces séditions qui s'élevèrent autour de lui, et surtout par la mort de son élève chéri et de son puissant protecteur, Othon III, qui mourut à peine âgé de 22 ans, le 17 janvier 1002, à Paterno, dans la campagne de Rome. Son corps fut transporté à Aix-la-Chapelle. Plus tard, on imagina que la veuve de Crescentius, qu'il avait aimée, l'avait empoisonné par jalousie ; mais Ditmar, écrivain contemporain, ne parle ni d'un amour coupable d'Othon pour cette femme, ni de son empoisonnement<sup>1</sup>.

Quant à Sylvestre, dit M. Hock, il touchait au terme de ses jours ; il avait vu mourir trois généra-

1. Ditmar, l. IV.

tions de grands souverains, le père, le fils et le petit-fils, et il avait assisté aux funérailles du dernier des Othon, comme il avait assisté à celles du dernier des Carlovingiens. Il se sentait trop vieux pour entrer en lice avec les enfants de ceux dont il avait connu les aïeux, et les événements dont il était témoin lui en ôtaient l'envie et le courage <sup>1</sup>.

Il fut réduit à voir de nouveau l'Allemagne ravagée par des vassaux rebelles, devenir le champ de bataille des compétiteurs au trône ; l'audace d'un serviteur humilier les sœurs de son Empereur ; les Polonais faire une irruption en Allemagne ; en Bohême, les ducs déposés, privés de la vue et expulsés, et enfin la famille régnante, pour un temps, entièrement détrônée ; le margrave Hardouin d'Ivrée recevoir, le 25 février 1002, la couronne royale à la diète de Pavie, et l'idée d'un empire chrétien de nouveau écartée ; l'armée d'Othon de Carinthie, que l'empereur Henri II avait envoyée en Italie pour protéger les droits de l'Allemagne, attaquée en décembre 1002 dans les passages des Alpes et dispersée ; Hardouin se mon-

1. Sylvestre II composa cette épitaphe pour son cher Othon :

« Cujus ad imperium tremuere duces, tulit hostis  
Quem dominum populique suum noverè parentem  
Otto decus divum, Cæsar charissime, nobis  
Immeritis rapuit te lux septena decembris. »

(Ep. LXXIX.)

trer sévère contre tous ceux qui prenaient ouvertement ou qui paraissaient favoriser le parti allemand, et réduire l'Italie à la dernière extrémité par son orgueil et sa cruauté. Voilà ce qu'il était obligé de voir, et sa force était paralysée.

De toute cette époque nous n'avons de Gerbert aucune lettre, et il ne nous reste aucun acte de synode. Nous ne le trouvons nulle part mentionné comme prenant une part active aux grandes affaires du temps; c'est à peine si l'on rencontre son nom dans la confirmation de quelques privilèges, dans la décision de quelques cas isolés, comme lorsqu'il confirme Théodore, évêque du Puy<sup>1</sup>; Salla, évêque d'Urgel (1001)<sup>2</sup>; Odon, évêque de Gérone (1002) et les privilèges de Stavel et de Malmédy<sup>3</sup>, de saint Julien de Tours (1001) et de saint Pérugin (1002), ou quand il impose une pénitence à un abbé inconnu, qui s'était accusé lui-même d'être parvenu à sa dignité par voie de simonie<sup>4</sup>.

1. Ep. iv pont., Migne; Mansi, *Conc.*, t. XIX, coll. 244.

2. Ep. viii pontif., Migne; Coquelines, *Bullarum sum. pontif. ampl. coll.*, I, 301.

3. Ep. xi pont., Migne; Martenne, *Ampl. coll.*, 11, 54.

4. Ep. xiii pont., Migne; Theisser, *Disquisit. critic. in præcipuas canonum et decretalium collectiones*, p. 318, ex cod. vatic., 1363, fol. 207.

## CHAPITRE XII

### MORT DE SYLVESTRE II

---

Les derniers jours de l'existence de Sylvestre II, dit M. Hock, ont dû avoir été marqués par des actes dictés par la bienfaisance et par l'amour de la science, et ce qui est le plus beau témoignage de sa sagesse, c'est que, quoique étranger, isolé et l'ami d'un Empereur qui avait fini par nourrir contre Rome des projets de vengeance, il sut néanmoins, au milieu de ces Romains enclins à la rébellion, se faire respecter et honorer, élevant une génération de prêtres meilleurs que celle de Grégoire V et lui-même avaient trouvée à leur entrée en fonctions<sup>1</sup>, génération dont Grégoire VII se vantait d'être l'élève.

Après avoir siégé quatre ans un mois et dix jours, Sylvestre II, accablé d'infirmités et d'années, mourut

1. Ademar Caban., *Chron.*, p. 171.

le 12 mai 1003 et fut enterré sous le portique de Saint-Jean-de-Latran <sup>1</sup>.

On a soupçonné, mais sans preuves, la veuve de Crescentius de l'avoir empoisonné.

Sergius IV, son troisième successeur, lui fit dresser un mausolée avec cette épitaphe, qui contient en abrégé l'histoire de sa vie et l'éloge de ses vertus et de son savoir <sup>2</sup>.

« Ci-gît Sylvestre. Quand retentira la trompette annonçant le jugement de Dieu, cette tombe rendra la dépouille mortelle de celui qui à l'illustration de la science joignit le titre glorieux de pontife romain. Gerbert naquit en France, et Reims, la métropole de sa patrie, fut le premier siège épiscopal qu'il occupa. Plus tard il administra avec gloire et avec succès l'illustre Église de Ravenne. Un an après, appelé au siège de Rome, il devint le chef de l'Église. Il fut redevable de cette faveur à l'empereur Othon III, dont il resta toujours l'ami fidèle et dévoué. Tous deux illustres par leur sagesse, ils étaient l'ornement de leur siècle, la joie du monde et des modèles de vertus. Comme le prince des apôtres, auquel il succéda sur le siège sacré, il reçut trois fois la mission de paître les peuples. Quand il eut rempli pendant

1. « Ipsi hoc epitaphium posuit Sergius IV pontifex maximus, quod Bennonis calumniam, ab aliis simplicioribus et nimis credulis exceptam, funditus subvertit. » (Noël Alexandre, *sæcul. x.*)



un lustre ces sublimes fonctions, il se trouva au bout de sa carrière et mourut. Le monde, d'où s'envola la concorde, resta stupéfait; l'Église vit chanceler la victoire et ne connut plus de repos. L'évêque Sergius, son successeur, par un tendre sentiment de piété, a orné le cercueil d'un ami. Vous qui jetez les yeux sur cette pierre funèbre, qui que vous soyez, répétez : Seigneur, Dieu tout-puissant, ayez pitié de lui ! »

1. Iste locus mundi, Sylvestri membra sepulti  
 Venturo Domino conferet ad sonitum ;  
 Quem dederat mundo celebrem doctissima Virgo,  
 Atque caput mundi culmina Romulea.  
 Primum Gerbertus meruit, Francigena sedes  
 Remensis populi, metropolim patriæ.  
 Inde Ravennatis meruit conscendere summum  
 Ecclesiæ regimen nobile, fitque potens  
 Post annum, Romam, mutato nomine, sumpsit.  
 Ut tota pastor fieret orbe novus.  
 Cui nimium placuit sociali mente fidelis,  
 Obtulit hoc Cæsar Tertius Otto sibi.  
 Tempus uterque canit clara virtute sophiæ  
 Gaudet et omne seclum, frangitur omne reum,  
 Clavigeri instar erat cœlorum sede potitus  
 Terno suffectus cui vice pastor erat.  
 Iste vicem patri postquam suscepit, abegit  
 Lustrali spatio secula morte sui.  
 Obriguit mundus, discussa pace, triumphus  
 Ecclesiæ nutans, dedidicit requiem.  
 Sergius hunc loculum, miti pietate sacerdos,  
 Successorque suus compsit, amore sui.  
 Quisquis ad hunc tumultum devexa lumina vertis,  
 Omnipotens Domine, dic, miserere sui. »

(Navaës, II.)

Dè siècle en siècle, nous voyons Sylvestre II honoré. Jean, diacre de l'Église de Latran, qui écrivait au milieu du xii<sup>e</sup> siècle, raconte des faits à son honneur ; et vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, César Rasponi, chanoine de Latran, rapporte que, lorsqu'en 1648, on ouvrit son tombeau, il en sortit une odeur agréable, douce émanation de ses vertus et de sa sainteté.

---

## CHAPITRE FINAL

### INFLUENCE DE GERBERT SUR SON SIÈCLE

---

#### I

Gerbert, prince de la science, philosophe, mathématicien, musicien, archevêque de Reims, archevêque de Ravenne et enfin pape, résuma en lui par son génie et développa en les appliquant dans la vie pratique tous les éléments de progrès que possédait le x<sup>e</sup> siècle. Il fut l'illustre représentant de ce siècle dans ce qu'il eut de plus noble et de plus élevé, il fut comme tous les grands hommes la personnification de son époque.

Cette assertion se trouve déjà prouvée par le simple récit des faits qui remplissent la vie de Gerbert ; mais pour faire mieux ressortir encore l'action de cet homme de génie sur son siècle, aux réflexions particulières qui nous ont été suggérées dans le cours de

notre récit, ajoutons quelques considérations plus générales.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux caractériser l'homme dont nous avons raconté l'histoire, qu'en le plaçant au rang de ceux qui ont eu le plus d'influence sur le développement des principes religieux et fondamentaux, sur lesquels, pendant le moyen âge, le christianisme a élevé l'édifice de la politique et de la science et a travaillé à l'œuvre de la civilisation européenne.

Dans notre chapitre préliminaire, nous avons signalé la situation douloureuse de l'Europe, au moment où Gerbert parut sur la scène du monde. Nous avons vu dans quel état de désorganisation se trouvaient alors les institutions politiques et sociales. Le clergé lui-même, respirant l'air contagieux du mal et participant aux désordres du temps, s'est montré à nous avec ses vices dans toute leur laideur. Quant à la papauté en particulier, privée de son indépendance par les factions qui déchiraient Rome, et représentée plus d'une fois par des hommes indignes de s'asseoir sur la chaire de Saint-Pierre, elle souffrit plus encore que les autres institutions. De nouvelles invasions barbares venant s'ajouter aux troubles de cette période désastreuse, paralysèrent presque entièrement l'élan que le siècle de Charlemagne avait montré pour les sciences et les lettres.

Tels furent les maux que Gerbert, plus que personne et dans la mesure de ses forces, devait contribuer à guérir.

Suivons-le en effet, successivement, dans sa triple action sur la politique, sur les sciences, sur la papauté et l'Eglise, et nous serons témoins des efforts généreux de ce grand homme pour parvenir à d'heureux résultats et avancer l'œuvre de la régénération sociale; mais pour procéder avec ordre examinons quelle a été son influence sous le rapport scientifique et intellectuel, c'est par là qu'il s'est d'abord fait connaître; car Gerbert avait acquis une érudition prodigieuse pour son temps, l'étendue de ses connaissances l'avait rendu le savant le plus distingué du siècle, avant que la dignité pontificale l'eût placé à la tête du monde. Les considérations suivantes par lesquelles M. Hock commence son histoire la résument tout entière, et prouvent beaucoup mieux que tout ce que nous pourrions dire, l'influence civilisatrice de Gerbert; laissons-le donc parler lui-même<sup>1</sup> :

1. *Hist. de Sylvestre II*, par M. Hock, traduct. de M. l'abbé Axinger, p. 1.

## II

« Saint-Gall, Reichenau, Fulde, Hirschard, Metz et Trèves, ces antiques théâtres de l'activité studieuse de l'Allemagne; — les faibles restes de la splendeur des Carlovingiens dans le nord de la France; — l'ordre florissant de Cluny; l'Italie et les îles Britanniques, où les traces de dix siècles d'efforts scientifiques n'étaient pas encore effacés; — enfin le contact passager qui s'était établi entre les peuples de l'Occident et la haute culture des Arabes et des Grecs, telles furent les six principales sources d'où était sortie la civilisation du x<sup>e</sup> siècle, pour s'étendre et s'accroître dans les autres pays sous l'égide protectrice des Empereurs d'Allemagne. L'homme qui devint le centre de tous ces efforts au moment où ils atteignaient leur point culminant, celui qui se les approprias tous, celui qui, s'élevant à des vues encore plus hautes et plus vastes, sut les accroître et les généraliser, établit entre eux une connexion plus intime, et les amena presque tous au point de perfection que comportait leur époque; celui enfin qui, par ses amis et par ses disciples, exerça même sur les siècles suivants l'influence la plus grande, ce fut le héros de cet ouvrage, Gerbert, le philosophe, le ma-

thématicien et le musicien, plus tard désigné sous le nom de Sylvestre II. Les résultats de l'activité qu'il déploya de concert avec ses amis, furent encore sensibles sous le règne de Henri II et de Conrad le Salique; ils reparurent avec une nouvel éclat sous Henri III, fils de Conrad, et eurent une consistance telle, que ni le règne de Henri IV en Allemagne, ni celui de Henri I<sup>er</sup> et de Philippe I<sup>er</sup> en France, ne purent les anéantir, et que désormais l'Europe n'eut plus à déplorer les malheurs qui avaient marqué la fin du IX<sup>e</sup> siècle et le commencement du X<sup>e</sup>. »

« Gerbert, ajoute le traducteur de Hock, est sans contredit une des plus glorieuses illustrations de cette France, si féconde en grands hommes. Il est vrai, l'univers ne s'est point ému au bruit de sanglantes conquêtes, des ruines n'ont point signalé son passage ici-bas; mais pour être moins bruyants, ses triomphes ne sont que plus beaux. Il a secoué les chaînes de l'ignorance; il a rendu tout son éclat au brillant héritage légué par Charlemagne à un siècle peu fait pour en profiter; il a élargi le cercle des recherches savantes, et il le fit avec toute la puissance et toute la persévérance du génie chrétien. Nous ne craignons pas de trop dire en reconnaissant dans Gerbert le restaurateur providentiel de la science au moyen âge. Quand il parut, l'Église était à l'abri de ces luttes terribles qu'elle eut à soutenir plus tard

contre l'hérésie; l'âme se livrait de préférence aux contemplations mystiques, sans se douter combien elle aurait besoin, à l'avenir, des armes de l'intelligence pour défendre le précieux dépôt de la foi contre des novateurs hardis et d'autant plus dangereux, qu'ils savaient couvrir leurs attaques sous les dehors spécieux de la science. A l'ombre du sanctuaire se forma cependant la milice sainte, destinée à combattre l'esprit de ténèbres; et l'âme de ce mouvement immense, ce fut Gerbert. Ce grand homme ne resta étranger à rien de ce qui est accessible à l'entendement d'un mortel; il sut tout embrasser, tout comprendre, tout pressentir : spéculations métaphysiques, recherches mathématiques, mécanique, histoire, lois divines et humaines, doctrine des Pères, rien n'échappait à son regard d'aigle, rien n'arrêtait sa soif de savoir pour éclairer ses semblables et pour les rendre plus heureux. De nos jours où l'industrie se montre si fière de ses découvertes, si dédaigneuse pour les âges passés qui faisaient consister leur plus grande gloire dans un attachement inviolable à la foi de Jésus-Christ; de nos jours, disons-nous, on s'est mis peu en peine si ces mêmes progrès, dont on se targue avec autant de complaisance, sont bien le partage exclusif de notre époque, ou bien si les siècles antérieurs en ont eu une notion quelconque. Bien des esprits superficiels auront peine à se per-



suader, par exemple, que la force motrice de la vapeur, cette force qui, de nos jours, opère tant et de si inconcevables merveilles, a été connue et mise en œuvre par un pape du moyen âge. Et cependant le fait est certain. Guillaume de Malmesbury, qui écrivait vers l'an 1150, nous raconte que Gerbert fut le maître du roi Robert, fils et successeur de Hugues Capet. Comme preuve du profond savoir de ce jeune monarque, il cite un orgue dont le roi paraît avoir fait don à la métropole de Reims, et dont le mécanisme était mis en jeu par la vapeur <sup>1</sup>. »

« Gerbert, dit encore M. Hock, était bien au-dessus de son siècle par l'étendue de son savoir et par l'heureuse application qu'il en savait faire. Il avait une connaissance rare de la Bible, des Pères et des canons; tous les trésors qu'ils renfermaient étaient à sa disposition pour les applications morales, pour les questions de droit, et pour l'application de la doctrine de la foi; il trouvait toujours les arguments les plus concluants, comme il savait éclaircir ce qui était

1. « Robertus, postea rex Franciæ, magistro vicem reddidit, et archiepiscopum remensem fecit. Extant enim apud illam ecclesiam doctrinæ ipsius documenta, horologium arte mechanicâ compositum, organa hydraulica, ubi mirum in modum per aquæ calefactæ violentiam ventus emergens implet concavitatem barbiti, et per multiforatiles transitus areæ fistulæ modulatos clamores emittunt. » (Guillaume de Malmerb, *de Reg. Angl.*, l. II, c. x, apud Bouquet, . X, p. 245; Axinger, *Introd.*, p. xi.)

obscur, choisir quand il y avait des différences, et accorder les contradictions. Il estimait et chérissait la philosophie, dans laquelle il voyait, comme dans la foi, un don de la divinité, quoiqu'il n'en connût probablement que ce que les Pères en ont conservé, et ce qu'ont enseigné Cicéron, Cassiodore et Boèce. Pour la force et l'habileté de la dialectique, il pouvait servir de modèle aux temps postérieurs..... Il fut aussi le premier qui introduisit dans l'Europe chrétienne la connaissance des chiffres arabes et avec eux le système décimal : par conséquent il a posé le fondement de toute notre numération actuelle, quoique depuis il se soit écoulé des siècles avant que l'usage de ces chiffres, adopté d'abord dans les écoles des astronomes et des astrologues, devînt général et commun. Aujourd'hui même sa géométrie mérite d'être lue, à cause de la clarté des démonstrations, de la précision, de l'élégance et de la variété des méthodes et de leur application pratique. A ce sujet comme ailleurs, il développa ses connaissances astronomiques. Il indique fidèlement, et pour de premières observations avec assez d'exactitude, la manière de trouver le méridien et la circonférence de la terre, et de construire des sphères célestes avec horizon et représentation des signes célestes, ainsi que des cadrans solaires ; et il résulte de ses lettres à Remy de Trèves, et du témoignage de Ditmar de Mersebourg, qu'il sa-

vait également faire l'application pratique de ses connaissances spéculatives<sup>1</sup>. Quant à l'astrologie, on ne pourrait induire que Gerbert s'en soit occupé que de la seule circonstance du soin qu'il mit à se procurer le traité de Manilius sur cette matière. Ses connaissances en musique sont attestées par l'ancien surnom de *Musicus* qu'on lui donna<sup>2</sup> et par un passage équivoque de ses lettres<sup>3</sup>.

..... Il avait étudié les secrets de la médecine, et dans ses écrits il fait mention de Celse, de Galien, de Démosthènes. Il savait en outre pratiquer l'art médi-

1. Ditmar, évêque de Mersbourg, le plus fidèle et le plus judicieux historien de ce temps-là, nous dit « que Gerbert était parfaitement versé dans l'astronomie, qu'il surpassait ses contemporains en plusieurs autres belles connaissances; qu'étant à Magdebourg avec l'empereur Othon III, il fit une horloge dont il régla le mouvement sur l'étoile polaire qu'il considérait à travers un tube. » De ces paroles d'un auteur contemporain, des savants ont conclu que Gerbert inventa dès le x<sup>e</sup> siècle, 1<sup>o</sup> une horloge à roues, et en second lieu, un tube astronomique ou lunette à longue vue, autrement télescope.

D'autres savants prétendent qu'il ne s'agit ici que d'un cadran solaire (*Hist. litt. de la France*, t. XVI); cependant, dans le texte de Guillaume de Malmesbury que nous avons cité tout à l'heure, il est question pour Reims d'une horloge mécanique, *horologium arte mechanicâ compositum*. Il est vrai encore que des auteurs disent que les horloges à rouages étaient inventées depuis longtemps, ils citent Pacificus, archidiacre de Vérone, mort en 846, le calife Aaron Roulachid, mort en 817, le pape Paul 1<sup>er</sup>, en 760, Cassiodore et Timulcion qui tous firent ou eurent des horloges à roues. (Jouffroy, *Dict. des inventions*, p. 31 et 32, t. II.)

2. Anonym. Zwelf dans Pez, *Thes. nov.*, V, 1, p. 2, coll. 380.

3. Ep. xcii.

cal, quand la confiance de ses amis avait recours à ses conseils\*, c'est ainsi qu'il prescrivit des remèdes à son maître Raimond contre une maladie de foie, et à l'évêque Adalbéron de Verdun un traitement contre la pierre<sup>1</sup>.

Son latin qui est concis, de bon aloi, et plein de nerf, a de la force et de la hardiesse. Jamais, à moins que ce n'ait été l'intention formelle de l'écrivain, il ne devient obscur, ni diffus, et, soit qu'il veuille rendre des mouvements passionnés, ou faire partager ses propres convictions, ou tracer de sublimes tableaux, toujours il sait trouver l'expression convenable. Quant à ses connaissances en grec, nous les avons entendu vanter par Othon III quand ce prince l'appela à sa cour. En un mot, tout ce que le x<sup>e</sup> siècle savait et pressentait, Gerbert avait su le réaliser ; et tous les efforts individuels des contemporains avaient trouvé en lui un point d'appui, un centre commun<sup>2</sup>. »

### III

Pour être juste, nous devons ajouter ici quelques mots de blâme à ces éloges bien mérités des talents supérieurs de Gerbert.

1. Ep. cli, clxxvi, Migne; 15 Duch., 2<sup>e</sup> cl.

2. *Hist. de Sylvestre II*, par M. Hock.

Sans mettre de côté les études saintes et sacrées, cet illustre savant avait cependant, il faut en convenir, du moins lorsqu'il n'était que moine et durant le cours de son professorat, une prédilection particulière pour les études profanes ; elles allaient sans doute mieux à la trempe de son esprit, encyclopédique pourtant, ainsi que nous l'avons vu. Mais a-t-il eu raison d'élever trop la science humaine et de la regarder comme absolument nécessaire, comme principe d'autorité ? A-t-il eu raison, dans les leçons qu'il donnait à la jeunesse, de donner à ces études profanes, surtout à celles des auteurs païens, une certaine prééminence sur les études saintes et chrétiennes ? N'était-ce pas là un péril pour les jeunes générations que cette éducation demi-païenne dont on nourrissait leurs vives et précoces intelligences ? N'en voyons-nous pas, plus tard, les tristes fruits dans les erreurs doctrinales et rationalistes qui se manifestent au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle ?

Sans doute Gerbert ne manquait pas de prémunir ses disciples contre les écueils qu'ils pouvaient rencontrer ; mais le sage pilote, qui savait diriger impunément sa frêle embarcation au milieu des abîmes, devait-il être leur compagnon inséparable dans le périlleux voyage de la vie ? D'ailleurs n'est-il pas toujours dangereux de marcher au milieu des flammes ou des serpents, de se jouer avec des poisons véné-

neux et perfides? Gerbert lui-même n'a-t-il pas éprouvé les pernicioeux effets des doctrines païennes lorsque au conciliabule de Saint-Basle il récusait le pape comme ignorant, en faisant dire à l'évêque d'Orléans : « Que le sort de Rome est à plaindre ! après avoir produit de si grandes lumières, elle n'a plus que des ténèbres<sup>1</sup>. »

C'était là méconnaître le principe d'autorité divine dans l'Église et remettre la conduite de l'humanité à la vertu et à la science. Tout philosophe pourra dire avec Rousseau : « Nul n'est meilleur que moi. » Dès lors c'est à lui-même qu'il devra obéir. C'est le rationalisme, c'est le protestantisme. Telle est la substance de cette doctrine dont s'accommoderaient assurément l'acéphale, le schismatique et le protestant, doctrine approuvée par les vicéfités et les vaudois. Aussi le légat fit bonne justice de cette dangereuse doctrine : « Parce que, dit-il, le vicaire de Pierre et ses disciples n'entendent pas se mettre à l'école de Platon, de Virgile, de Térence et de tous ces stupides philosophes, vous dites qu'ils ne doivent pas être les portiers du céleste bercail, par la raison qu'ils ne savent point ces chansons-là. Mensonge, Pierre ne

1. Nous raisonnons ici dans l'hypothèse de l'authenticité de l'histoire de ce conciliabule; n'ayant pu encore la détruire entièrement, nous devons en combattre les doctrines. Voir ce que nous disons, p. 125.

les savait pas, et il fut établi portier du ciel... ses successeurs ont été instruits à l'école des apôtres et de l'Évangile... il n'est pas étonnant qu'ils entendent de la bouche de coupables évêques ce que Pierre lui-même entendit des scribes et des pharisiens, qui, pour le rabaisser, l'appelaient un idiot et un homme sans lettres<sup>1</sup>. »

Cette inepte accusation d'ignorance fut plus d'une fois reproduite contre l'autorité de Pierre, du chef de l'Église. A différentes époques, et surtout au xvi<sup>e</sup> siècle, les superbes partisans des révoltes religieuses s'emparèrent avec une ardeur incroyable du mouvement général vers les classiques du paganisme ; ils s'adonnèrent avec une vraie fureur à l'étude des païens grecs et latins ; ils se pavanaient avec une jactance intolérable de leur érudition classique. Dans ce fanatisme pour la pureté et l'élégance de la littérature ancienne, les hérétiques avaient un but infiniment plus important que les intérêts de la science ; ils se proposaient de convaincre par là l'Église romaine d'ignorance et de corruption. Ils l'accusaient d'avoir altéré la doctrine primitive des apôtres, à la faveur

1. « Quia vicarii Petri et ejus discipuli nolunt habere magistrum Platonem, neque Virgilium, neque Terentium, neque cæteros pecudes philosophorum, etc. » (Pertz, *Monum. German. historica*, t. III, p. 687 ; Migne, *Patrologiæ cursus*, t. CXXXIX ; *Opera Sylvestri II*, inter spuria, epist. legati ad Hug. et Rob. reg., p. 337. Voir ce que nous disons de cette lettre du légat, p. 128.

de la prétendue ignorance profonde et générale du moyen âge, de ce moyen âge qui avait produit saint Bernard, saint Anselme, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, c'est-à-dire les princes de la philosophie et de la théologie, devant lesquels se sont inclinés et s'inclineront tous les siècles postérieurs. Ces rebelles confondaient évidemment dans leurs accusations perfides la rudesse de la latinité avec l'ignorance des choses. A l'aide de cette confusion d'idées, en se parant de l'élégance et de l'érudition des classiques, et en les opposant à la simplicité et à l'imperfection du langage latin des docteurs catholiques du moyen âge, ils trouvaient l'occasion de crier à l'ignorance, à la barbarie, à la corruption de ces siècles de foi et de science solide et chrétienne; ils crièrent jusqu'à étourdir et tromper la foule des esprits légers.

« La conduite de Gerbert, dit l'abbé Vervorst, ne fut que trop en harmonie avec ses principes. Hugues Capet, qui l'avait choisi pour précepteur de son fils, voulut le récompenser en lui donnant l'archevêché de Reims... Le pape l'ayant appris, cassa la déposition d'Arnould et l'ordination de Gerbert, et interdit tous les évêques qui y avaient pris part. Le moine tint ferme, refusa nettement d'obéir et écrivit contre le pape. Voilà le corollaire théorique et pratique du bel enseignement que Gerbert distribuait à Reims; il



expliqua surtout le traité de Porphyre, il expliqua aussi d'Aristote les catégories, les periermenia, les topiques ; c'était le fondement de son exposition philosophique. Après cela il commenta Virgile, Stace, Térence, Juvénal, Perse, Horace, Lucain. Porté par la main de l'homme sur la chaire de Pierre, Gerbert trompa, comme plusieurs autres, l'attente des enfers ; l'assistance divine le sauvegarda. Mais ses adeptes et ses continuateurs n'eurent pas le même privilège, et les conséquences se déroulèrent<sup>1</sup>.

Quant à nous, sans adopter la répulsion complète de M. l'abbé Vervorst pour les auteurs païens, nous dirons seulement qu'il faut en faire un choix bien judicieux ; mais que cependant on peut se servir de tout ce qu'ils ont de bon, de tout ce qu'ils ont d'innocent et d'éloquent.

Certains auteurs païens en effet sont d'une utilité incontestable. Ce sont des modèles de style, de poésie et de bon goût, on peut certes les étudier avec fruit sous ce rapport. L'Eglise ne les a jamais exclus rigoureusement, elle a toujours permis de profiter des richesses qui y sont accumulées. Mais, disons-le, on ne doit les mettre entre les mains des jeunes gens qu'avec beaucoup de réserve et de prudence ; il ne faut employer que des éditions et des textes expurgés avec

1. *Hist. de l'Eglise*, t. XIX, p. 688.

soin, et les maîtres de la science doivent les accompagner de toutes les explications convenables et surtout les enseigner chrétiennement. N'est-ce pas pour avoir trop négligé ces sages précautions que nous avons vu aussi, dans le siècle dernier, le niveau intellectuel et moral baisser partout, et l'esprit du christianisme se retirer graduellement de la littérature, des arts, des sciences, de la politique, enfin des usages et des mœurs ?

Mais grâce à Dieu il est survenu, de nos jours, une réaction salubre. Le danger que courait la société chrétienne, par suite d'un enseignement païen trop exclusif, a été courageusement signalé, peut-être avec quelque exagération d'abord, mais non sans obtenir ensuite d'heureux résultats. Après une polémique assez vive, on a fini par s'entendre. Les chefs de l'enseignement officiel ont reconnu eux-mêmes que des modifications devaient être apportées à l'étude des auteurs païens, ils ont ajouté à la liste des auteurs chrétiens et ont restreint le choix des auteurs profanes.

Espérons que de plus en plus on comprendra la nécessité de ne pas négliger les lettres chrétiennes, tout en initiant la jeunesse à la connaissance des lettres profanes. On leur apprendra, suivant la recommandation de saint Paulin, « à chercher dans les écrivains païens la pureté du langage et la beauté de l'harmonie, comme on se pare des dépouilles de l'en-

nemi ; mais en prenant leur éloquence on les avertira de ne pas prendre leurs erreurs. »

#### IV

Pour achever de faire connaître Gerbert au point de vue littéraire, il nous reste à dire un mot de ses nombreuses lettres, qui sont certainement le plus intéressant de ses ouvrages.

M. l'abbé Migne en a publié de trois classes différentes <sup>1</sup> :

La première qui en comprend 161, a été tirée du manuscrit de Papyre Masson; la deuxième, du manuscrit du P. Sirmond, n'en contient que 55. Ces deux premières classes avaient déjà été publiées par Duchesne. La dernière n'en renferme que 16. Ce sont les lettres et les bulles que Sylvestre II écrivit comme pape.

Nous avons eu occasion de citer un grand nombre des plus importantes lettres de Gerbert dans le cours de cet ouvrage. Nous avons dit ce que nous en pen-

1. Migne, *Patrologiæ cursus*, t. CXXXIX, *Opera Sylvestri II*, p. 201. Dans ces trois classes ne se trouvent pas comprises la lettre à Seguin ni la lettre à Vilderode, que Migne a publiées d'après l'*Hist. de la prov. eccl. de Reims*. Voir ce que nous en disons, p. 131 et suiv.

sions, nous n'y reviendrons pas ici, du moins quant à leur objet particulier; nous nous contenterons de quelques réflexions générales.

La plupart de ces lettres sont très-courtes, d'un style laconique et sentencieux. On y trouve des traits historiques et littéraires qui servent à éclairer ce qui se passait alors dans l'État et quelquefois dans l'Église et dans la culture des lettres. Il y en a d'autres qui contiennent d'excellents avis et de sages conseils; mais le plus grand nombre traitent plus ordinairement d'intérêts politiques que de toute autre matière. Aussi plusieurs sont-elles adressées aux papes, aux empereurs, aux rois, aux impératrices et autres princesses, à des archevêques qui avaient beaucoup de part aux affaires publiques; quelques-unes sont écrites au nom de ces mêmes puissances qui employaient souvent la plume de Gerbert. Il y en a une<sup>1</sup> au pape vive, au nom de Thierry, évêque de Metz, au prince Charles, frère du roi Lothaire<sup>2</sup>, et une autre<sup>3</sup> encore plus vive, au nom de Charles, en réponse au prélat. Elles firent apparemment du bruit, puisque Gerbert se crut obligé d'écrire à Thierry<sup>3</sup> pour lui déclarer avec quel esprit il s'était porté à faire cette réponse.

Ces deux lettres pleines de vivacité, rapprochées

1. Ep. xxxi.

2. Ep. xxxii.

3. Ep. xxxiii.

d'une autre<sup>1</sup> qui ne respire que la tendresse, montrent que Gerbert savait accommoder son style aux différents sujets qu'il entreprenait de traiter. Celle-ci est au nom d'Emma, reine de France, sur la mort du roi Lothaire, son mari, à l'impératrice Adélaïde.

Deux choses concourent à rendre ses lettres obscures et empêchent qu'on en tire tout le secours qu'on en pourrait tirer : le laconisme avec lequel elles sont écrites, et le défaut d'inscription à la tête d'un grand nombre. D'autres fois les noms des personnes à qui elles sont adressées ou dont elles parlent ne sont désignées que par des initiales. Tout cela montre le besoin qu'on aurait de bonnes notes pour les éclaircir. Les remarques qu'a faites dom Mabillon sur plusieurs de ces lettres y répandent une grande lumière<sup>2</sup>.

Gerbert dans ses lettres parle souvent des mouvements qu'il se donnait pour former une bibliothèque, et des sommes qu'il dépensait à faire transcrire et à acheter des exemplaires des bons auteurs, tant à Rome que dans le reste de l'Italie, la Germanie et la Belgique. Il cite entre autres écrivains : Pline, Eugegraphius, Jules César, Suétone, Aurélius, Cicéron, le rhéteur Victorin, Stace, Claudien, la dialectique et l'astrologie de Boèce, Manilius, un espagnol nommé Joseph qui avait composé un traité d'arithmétique,

1. Ep. LXXV.

2. Mab., *An.* I, XLIX, n. 63.

et un médecin oculiste nommé Démosthènes. Il pria Lupitus de Barcelone de lui envoyer le livre d'astrologie qu'il avait traduit et lui offrit en échange ce qu'il lui plairait de désigner<sup>1</sup>.

## V

Sous le rapport politique, elle fut bien puissante et bien profonde l'action que Gerbert exerça sur la société de son époque.

D'un esprit fin, souple, insinuant et cultivé, il sut, dès sa jeunesse, captiver la bienveillance des grands et se la conserver jusqu'à ses derniers jours. Connu de l'empereur Othon I<sup>er</sup>, qui lui avait accordé ses bonnes grâces, sur la recommandation du pape Jean XIII, il s'était attaché à Othon II, son fils, et surtout à Othon III, son petit-fils, à qui il dut son élévation au souverain pontificat; aussi il ne cessa de favoriser tous les membres de cette famille impériale. Adélaïde, la deuxième épouse d'Othon I<sup>er</sup>, qui pendant trois générations, et malgré différentes disgrâces, conserva une grande influence dans les affaires les plus importantes de l'Empire, l'honora de sa con-

1. Ep. IV, VI, VII, VIII, XVII, XXV, XL, XCVI, CXIII, CXXX, CXLVIII.

fiance. Il jouit de la même faveur auprès de Théophanie, épouse d'Othon II, cette princesse née dans la pourpre, issue de la maison impériale de la Grèce, et qui eût volontiers transplanté dans les rudes contrées du Nord les sciences et les arts de sa patrie. Il fit aussi la connaissance des premiers seigneurs d'Allemagne<sup>1</sup>. Le roi Lothaire, Charles de Lorraine, la reine Emma, la pieuse Adélaïde, épouse de Hugues Capet, duc des Francs, son fils Robert, qui bientôt devinrent les rois de France, l'avaient aussi en grande estime pour ses lumières.

Secrétaire et confident de tous ces princes, dont plusieurs furent ses élèves, Gerbert influe grandement sur leurs déterminations les plus décisives et les plus importantes. Il fait prédominer parmi eux les sentiments de justice et d'équité. Avec l'amour de la science il sait leur inspirer toutes les vertus qu'exige la foi chrétienne, et qui seules font les bons souverains<sup>2</sup>. Ces nobles exemples, ces beaux enseignements se répandent et se propagent bientôt jusque dans les royaumes les plus éloignés.

1. Ep. xxi, xxvii, xxxvii, etc.

2. « Fuit idem rex sapientissimus litterarum, cujus sapientissimo cordi insita erant à Deo datæ perfectæ scientiæ dona. Nam à piissima matre scholæ remensi traditus, domno Gerberto ad erudiendum est datus, qui eum sufficienter liberalibus instrueret disciplinis, ut in omnibus Deo omnipotenti complaceret virtutibus almis. » (Hugues de Fleury, *Epitome vitæ regis Roberti*, cité par Noël Alexandre, sæcul. x; Duchesne, IV, p. 63.)

Aussi jamais époque ne fut peut-être plus remarquable par ses souverains que celle qui suivit la mort de Sylvestre II.

Le trône impérial d'Allemagne voit succéder à Othon III, l'élève chéri de Gerbert, saint Henri II, duc de Bavière, dont le règne fut une lutte continue et presque toujours heureuse, soit avec les grands vassaux allemands et italiens qui cherchaient à se rendre indépendants, soit avec les Slaves qu'il voulait soumettre et convertir. Sa piété, son zèle pour la propagation de la foi chrétienne, sa soumission à l'autorité de l'Église, faisaient l'édification de ses contemporains. Le saint, le héros, le grand politique se trouvaient, par une heureuse alliance, réunis en sa personne ; et ses brillantes qualités rappelaient Charlemagne, dont il était l'un des descendants. L'impératrice sainte Cunégonde, sa femme, par sa modestie, sa vertu et son inépuisable charité, se montrait la digne épouse d'un saint couronné.

Robert le Pieux, autre élève de Gerbert, illustre le trône de France par sa vertu, et fait oublier, dans une sainte vieillesse, les égarements et le scandale de ses premières années ; il passait en outre pour l'un des hommes les plus instruits de son siècle.

Saint Étienne, couronné roi de Hongrie par notre illustre pontife Sylvestre II, se fait un grand nom



par sa science profonde dans les lois et par son zèle pour l'extirpation de l'idolâtrie.

Saint Vladimir, grand-duc de Russie, imita ce glorieux et royal exemple.

Saint Canut, roi de Danemark, monarque aussi pieux que brave, trouvait le martyre en évangélisant les provinces de Courlande et de Livonie.

La Norvège voit aussi son roi, saint Olaüs, verser son sang pour la foi du Christ.

Sanche III le Grand porte avec gloire le sceptre héroïque de Navarre.

L'Angleterre eut un peu plus tard saint Édouard le Confesseur, dont les lois servirent de fondement au droit public des Anglais ; sainte Édithe était assise avec Malcolm sur le trône d'Écosse.

Les Slaves reconnaissaient pour souverain Gotescalc, que l'Église a mis au nombre des saints et que les peuples honorent comme un héros.

Une généreuse émulation de vertu, une noble et sainte amitié unissent la plupart de ces souverains, et dirigent tous leurs efforts pour le bien des peuples et l'avantage de la religion.

Ces grands rois, il est vrai, n'ont pas entre eux ces relations diplomatiques établies de notre temps, et par lesquelles les nations reconnaissent entre elles une sorte de solidarité.

Au commencement du XI<sup>e</sup> siècle, chaque souverain

agit isolément; non-seulement il n'y a point de rapports généraux entre les peuples, il n'y en a pas même entre les diverses parties d'un même État. Malgré cet isolement, un lien mystérieux les unit, c'est la religion. Ses prêtres et ses moines, placés alors sous la direction forte des papes, qui vont devenir bientôt les véritables souverains de l'Europe, parcourent les provinces, les États, les royaumes, les empires, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, pour activer le sentiment religieux et donner à la politique ce caractère spécial de grandeur qui l'élève au-dessus des intérêts purement matériels, tout en les favorisant d'une manière étonnante.

C'est en effet sous l'action chrétienne de ces saints rois que la longue incursion de peuples barbares qui se poussaient des contrées de l'Orient vers l'Occident, s'arrête enfin après avoir couvert le monde de ruines; les derniers venus, les formidables Hongrois, après s'être baignés dans le sang, amenés à la foi par leur roi-apôtre, changèrent leurs lances en faux, leurs glaives en socs de charrue et leurs tentes en maisons, et donnèrent leurs noms à la partie de la Pannonie qu'ils habitent; plus au nord, les Russes deviennent aussi chrétiens, et l'invasion des barbares se trouve ainsi close; l'Europe prend de la stabilité et entre enfin dans une ère de progrès qui lui avait été jusqu'alors inconnue.

« L'Europe entière, dit Rorbacher<sup>1</sup>, devient un seul homme, dont la religion catholique, dont l'Église romaine est chargée de faire l'éducation, éducation longue et difficile. Les divers membres de cet homme collectif, les divers peuples de l'Europe, habitués depuis trente siècles à voyager, à guerroyer, à se battre entre eux, quand ils ne battent pas les autres, ne sauraient se faire de sitôt au calme et au repos. Longtemps encore le sang bouillonnera dans leurs veines ardentes. Quoique chrétiens, il leur faudra encore des guerres, des guerres immenses, mais saintes ; pour tempérer cette ardeur en la sanctifiant. Après tout, jamais l'Europe, ni le genre humain ne sera un cadavre ; toujours il lui jaillira du sein de la vraie religion une vie nouvelle, une vie divine, pour lutter contre les principes de mort et de corruption inhérents à l'humanité. L'étude comparée de cette vie progressive, c'est la vraie histoire de l'Europe et de l'humanité entière. Qui ne saisit point cet ensemble ne saurait rien comprendre ni au passé, ni au présent, ni à l'avenir. »

1. *Hist. de l'Église*, t. XIII, p. 267.

## VI

L'action de Sylvestre II sur la papauté et l'Église ne fut pas moins grande que sur la politique de l'Europe, et elle se continua longtemps après lui, sous ses successeurs, qui n'eurent le plus souvent qu'à suivre la ligne que le grand homme leur avait tracée.

Sans doute Gerbert moine, et nommé à l'archevêché de Reims par la faveur des princes, oublia ou parut oublier un instant la soumission qu'il devait au saint-siège ; il aurait lutté, si l'on en croit certains documents, avec une animosité que lui a reprochée l'histoire, contre le pape lui-même, pour se maintenir sur ce siège. Les plus grands hommes ont eu, dans leur carrière, des côtés par lesquels ils payaient leur tribut à la faiblesse humaine. Mais il sut réparer noblement un moment d'erreur ou d'illusion, et rejeter les injustes préventions qu'il aurait eues contre le siège apostolique.

Aussi la même réforme, qui avait couvert de boue les grandes figures d'un Grégoire VII et d'un Innocent III, voulut flétrir, après l'avoir loué et exalté outre mesure pour les écrits injurieux qu'on lui attribue contre la papauté, ce moine courageux qui, malgré ses ambitieux désirs de l'épiscopat, sut néan-

moins résister à la tentation de recourir au schisme, pour conserver la dignité qu'il avait obtenue des évêques et des princes.

Grégoire V avait eu la consolation de rétablir la paix dans l'Église de France; il avait montré la sagesse et la fermeté des hommes mûrs dans un âge peu avancé; il avait travaillé à maintenir les règles de la discipline ecclésiastique et n'avait négligé aucune des fonctions de sa charge. Sylvestre II n'eut qu'à continuer les œuvres de son prédécesseur pour être un grand pape.

Parvenu en effet lui-même à la dignité pontificale, Sylvestre II déploya au maintien de la suprématie des papes cette énergie que saint Grégoire VII fit éclater depuis jusqu'à l'héroïsme.

Conon, évêque de Pérouse, élève des prétentions sur l'abbaye de Saint-Pierre, qui jusque-là avait été une partie intégrante du domaine du siège de Rome. L'abbé veut défendre les droits du souverain pontife; mais il est chassé à main armée de son Église et ses biens sont pillés. Sylvestre II poursuit cette affaire avec vigueur; il fait assembler un concile pour la juger, dans le palais de Latran; l'entreprise de Conon est condamnée, et le saint-siège rentre dans l'exercice de sa juridiction sur les domaines contestés<sup>1</sup>. En protégeant avec cette énergie la propriété

1. Labbe, *Conc.*, t. IV, p. 184; Migne, p. 199, *Opera Sylvestri II.*

de l'Église, le pape protégeait aussi la propriété civile; car l'une ne peut être atteinte sans que l'autre souffre.

Avec Sylvestre II commence le temps des grandes œuvres, de nos cathédrales gothiques, de la chevalerie, des croisades. C'est lui, nous l'avons vu, qui le premier donna le signal de ces merveilleuses expéditions entreprises pour reconquérir les lieux sacrés où vécut et souffrit le Sauveur des hommes. Sans doute la grande idée de Sylvestre II ne reçut d'abord qu'un bien faible commencement d'exécution. Il faut donner au temps et à Dieu le soin de la mûrir. Grégoire VII et Victor III la présenteront de nouveau au monde avec courage et il sera donné à un autre Français, à Urbain II, de la réaliser complètement. La pensée conçue par un pape ne meurt point avec lui, elle passe de l'âme du défunt dans l'âme de ses successeurs, comme le sang du père passe dans le fils qu'il a engendré. Il y a là une hérédité toute spirituelle, bien supérieure à celle qui vient de la chair et du sang. La croisade sera prêchée à Florence et à Clermont, et le monde occidental, sous l'influence d'une même pensée, entraîné par le même sentiment, ira délivrer Jérusalem et arracher aux mains des infidèles le tombeau du fils de Dieu.

« Les croisades, a très-bien dit M. de Bonald, sauvèrent l'Europe. Elles la sauvèrent de ses propres

furieux, en éteignant l'ardeur des guerres privées, et surtout en y affermissant le pouvoir des rois contre l'ambition inquiète de leurs vassaux, qui s'appauvrirent et périrent dans ces expéditions lointaines. Elles sauvèrent l'Europe et la civilisation avec elle, de la barbarie musulmane, en refoulant pour ainsi dire sur elle-même cette puissance, alors dans la crise de son développement, en la forçant à se défendre, lorsqu'elle était impatiente d'attaquer. Elles ruinèrent même en Espagne la puissance des Maures, qui, selon la remarque de l'abbé Fleury, y ont toujours décliné depuis les croisades. »

Cet élan religieux des peuples de l'Europe fondera même en Palestine un royaume chrétien et à Constantinople un empire latin. La foi remuera de nouveau le monde et fera éclore des merveilles.

Toutes les institutions chrétiennes, à partir de Sylvestre II, feront d'admirables progrès. Les ordres religieux, ces pépinières des savants et des ouvriers apostoliques, vont se répandre dans toute la chrétienté, comme d'innombrables armées; les écoles se multiplient; des docteurs illustres, des saints, dont la renommée universelle illumine le siècle et l'environne d'un rayonnant éclat, lèguent à la postérité l'admiration de leur génie et de leurs vertus.

Dans l'épiscopat la France admire saint Gérard de Toul, le bienheureux Adalbéron de Metz, saint

Fulcran de Lodève, saint Gilbert de Meaux, saint Thierry d'Orléans, saint Burchard de Vienne, saint Fulbert de Chartres.

L'Allemagne ne le cède point à la France. Elle a saint Wolgan de Ratisbonne, saint Guelhard de Constance, saint Adalbert de Prague, saint Willigise de Mayence, saint Libentius de Hambourg, saint Bernard et saint Godard de Hildesheim, saint Vulpode de Liège, saint Héribert de Cologne, saint Hartwich de Salzbourg, saint Meinwerc de Paderborn.

La Suède a saint Sigfrid évêque et apôtre, saint Vilfrid évêque et martyr.

Dans l'ordre monastique, saint Abbon de Fleury, saint Romuald, fondateur des Camaldules, saint Odilon, successeur de saint Mayeul à Cluny.

N'est-ce pas là une constellation vraiment céleste autour de notre saint et illustre pontife !

En accordant sa protection apostolique et en distribuant des couronnes aux rois de Hongrie et de Pologne, Sylvestre II a replacé les souverains pontifes à la tête des nations. Ils redeviendront bientôt les tuteurs des rois, les soutiens des empires, les défenseurs des peuples. La religion a maintenant le pouvoir, elle a la richesse, elle a la science, elle a la vertu ; aussi on va la voir accomplir son œuvre de civilisation longtemps entravée par les barbares et l'anarchie, puis imprimer aux arts, aux sciences, à



la littérature un caractère à elle et un essor qu'ils n'eurent jamais.

Presque toutes les grandes questions qui avaient agité jusque-là le monde social et religieux se trouvèrent donc en partie résolues à la mort de ce grand pontife. La situation politique de l'Europe se trouvait améliorée; les vices du clergé avaient été poursuivis sans relâche; la discipline monastique avait fleuri en Occident: les sciences et les lettres, éclipsées pendant les ténèbres du x<sup>e</sup> siècle, avaient été remises en honneur, et elles avaient reçu de merveilleux développements. En un mot, partout on avait vu surgir une vie nouvelle, une vie chrétienne. Sans doute, après Sylvestre II, on verra le saint-siège déchoir encore pendant quelques années de la hauteur où son génie l'avait élevé et redevenir le jouet des factieux; mais l'impulsion était donnée, Grégoire VII n'était pas loin.

Tel fut ce grand homme, si étrangement méconnu et si indignement calomnié par l'histoire, qui, par le seul ascendant de son mérite et de ses éminentes qualités, sut parvenir, à travers des obstacles sans cesse renaissants, des rangs les plus obscurs de la société, aux fonctions les plus augustes qu'il soit donné à un homme de remplir. Le crime capital de Gerbert fut d'être infiniment supérieur à tout ce qui l'environnait, et de voir bien au delà du cercle étroit

dans lequel s'agitait l'ignorance de ses contemporains. De là ces rivalités qui l'ont abreuvé de tant d'amertumes et ces clameurs hostiles qui l'ont accompagné à travers les âges. Désormais le temps du dénigrement est passé et celui de la gloire commence ! Puissions-nous par cette humble et modeste étude y avoir contribué pour notre faible part !

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES

---

|                   |   |
|-------------------|---|
| INTRODUCTION..... | 1 |
|-------------------|---|

## CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

|                                                     |   |
|-----------------------------------------------------|---|
| SITUATION DE L'EUROPE AU X <sup>e</sup> SIÈCLE..... | 1 |
|-----------------------------------------------------|---|

---

## PREMIÈRE PARTIE

### GERBERT MOINE

---

|                                                                                       |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Jeunesse de Gerbert.....                                 | 21  |
| — II. — Gerbert chef de l'université de Reims....                                     | 34  |
| — III. — Ouvrages mathématiques de Gerbert.....                                       | 44  |
| — IV. — Controverse de Gerbert et d'Otric le Saxon.                                   | 51  |
| — V. — Gerbert abbé de Bobio.....                                                     | 56  |
| — VI. — Retour de Gerbert à Reims.....                                                | 60  |
| — VII. — Part active prise par Gerbert aux affaires<br>politiques.....                | 72  |
| — VIII. — Conduite politique de Gerbert à l'avène-<br>ment de Hugues Capet. ....      | 79  |
| — IX. — Gerbert secrétaire de Hugues Capet.....                                       | 95  |
| — X. — Mort de l'archevêque Adalbéron et élection<br>d'Arnould au siège de Reims..... | 100 |
| — XI. — Gerbert se sépare de l'archevêque Arnould.                                    | 110 |

---

## DEUXIÈME PARTIE

### GERBERT ÉVÊQUE

---

|                                                                                                                     |     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Déposition d'Arnould dans le conciliabule<br>de Saint-Basle et élection de Gerbert.... | 123 |
| — II. — Conciliabule de Chelles.....                                                                                | 152 |
| — III. — Lutte de Gerbert contre le saint-siège....                                                                 | 157 |

|   |                                                                         |     |
|---|-------------------------------------------------------------------------|-----|
| — | IV. — Travaux de Gerbert pendant qu'il occupe<br>le siège de Reims..... | 172 |
| — | V. — Situation critique de Gerbert.....                                 | 182 |
| — | VI. — Concile de Mouzon.....                                            | 189 |
| — | VII. — Concile de Reims.....                                            | 199 |
| — | VIII. — Gerbert à la cour d'Othon III.....                              | 204 |
| — | IX. — Séjour de Gerbert en Italie.....                                  | 212 |
| — | X. — Gerbert archevêque de Ravenne.....                                 | 220 |

### TROISIÈME PARTIE

## GERBERT PAPE

|                            |                                                                                                                        |     |
|----------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . | — Gerbert élu pape sous le nom de Sylvestre II.....                                                                    | 229 |
| —                          | II. — Manifeste du nouveau pontife aux évêques.....                                                                    | 234 |
| —                          | III. — Magnanimité de Sylvestre II envers Arnould,<br>son ancien compétiteur au siège de Reims.....                    | 238 |
| —                          | IV. — Divers actes de Sylvestre II.....                                                                                | 243 |
| —                          | V. — L'an mil et Sylvestre II.....                                                                                     | 247 |
| —                          | VI. — Appel de Sylvestre II à la chrétienté pour<br>les croisades.....                                                 | 253 |
| —                          | VII. — Institution de la commémoration des fidèles<br>trépassés et du jubilé.....                                      | 257 |
| —                          | VIII. — Sylvestre II accorde le titre de roi à saint<br>Étienne, duc de Hongrie, et à Micislas,<br>duc de Pologne..... | 260 |
| —                          | IX. — Différend entre Willigise de Mayence et<br>Bernard d'Hildesheim.....                                             | 266 |
| —                          | X. — Sédition à Tibur et à Rome.....                                                                                   | 272 |
| —                          | XI. — Mort d'Othon III et autres chagrins de<br>Sylvestre II.....                                                      | 275 |
| —                          | XII. — Mort de Sylvestre II.....                                                                                       | 278 |
| CHAPITRE FINAL             | — Influence de Gerbert sur son siècle.....                                                                             | 282 |

FIN DE LA TABLE.



## MÊME LIBRAIRIE

---

**ÉLÉONORE D'AUTRICHE, REINE DE POLOGNE**, par Mme la comtesse CHARPIN FEUGEROLLES, née DE SAINT-PIEST.  
1 vol. gr. in-18 jésus..... » 80

**LES FRANÇAIS EN AMÉRIQUE, LE CANADA**, par M. DE FONTPERTUIS. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 1 »

**HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU MEXIQUE**, par don ANTONIO DE SOLIS, secrétaire d'État sous Philippe IV, grand historiographe des Indes, nouvellement traduite et annotée d'après les travaux historiques et archéologiques les plus récents, par M. DE TOULZA. 3 vol. gr. in-18 jésus, avec une carte géographique..... 3 50

**MARIE D'AGREDA ET PHILIPPE IV**, roi d'Espagne (sœur), correspondance inédite traduite de l'espagnol par M. GERMOND DE LAVIGNE. 1 vol. gr. in-18 jésus..... » 90

**SAINTE RADEGONDE ET LA COUR DE NEUSTRIE**, sous les rois Clotaire I<sup>er</sup> et Chilpéric, par M. le vicomte DE BUSSIÈRES. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 1 »

**VIES DES CHRÉTIENS ILLUSTRÉS**, depuis la prédication des apôtres jusqu'à l'invasion des barbares, par M. MARTY, ancien recteur d'Académie. Ouvrage approuvé par plusieurs évêques et admis pour les bibliothèques scolaires. *Quatrième édition*. 1 vol. gr. in-18 jésus..... 1 25







UNIVERSITY OF CHICAGO



44 888 591

B7

1158

Q3

749 893

Quiant, L.C.

Robert Ou Siquette II

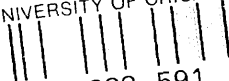
JUN 21 1964

Set. 11/1/64  
11/1/64

1- 3394



UNIVERSITY OF CHICAGO



44 888 591